

Les quatre incarnations du Christ. Poésies volume 4

André van Hasselt

Editie Louis Joseph Alvin

bron

André van Hasselt, *Les quatre incarnations du Christ. Poésies volume 4* (ed. Louis Joseph Alvin).
Bruylant-Christophe, Brussel 1877

Zie voor verantwoording: http://www.dbnl.org/tekst/hass001lesq02_01/colofon.php

© 2015 dbnl

The logo for the Dutch Bibliography (dbnl) features the lowercase letters 'dbnl' in a blue, sans-serif font. The letter 'd' is stylized with a small checkmark-like shape above its vertical stem.

Introduction.

La littérature belge, grâce à Van Hasselt, possède aujourd'hui son épopée: *Les Quatre Incarnations du Christ*. Ne nous étonnons point si elle a fait, à son apparition, moins de bruit que n'importe quelle opérette éclore dans la serre chaude parisienne. Les hautes conceptions du poète ne s'adressent point à la foule, elles sont écrites pour les intelligences les plus cultivées; elles n'arrivent à la renommée qu'à l'aide du temps. Il faut d'abord qu'elles aient été lues et méditées par des hommes en état de les comprendre et sans parti pris. En effet, la lecture n'en est pas toujours facile; elle n'est point faite pour ceux qui ne demandent à un livre que le moyen de tuer le temps. La compréhension d'un sujet tel que celui qu'a choisi Van Hasselt impose au lecteur une certaine contention d'esprit, une étude attentive qui n'est pas un plai-

II

sir pour le vulgaire, mais dont on est bien dédommagé quand on s'y est assujetti. C'est surtout de ces sortes de compositions qu'on peut dire avec Boileau:

C'est avoir profité que de savoir s'y plaire.

On avait longtemps adressé à notre poète un reproche qui pouvait s'appliquer pour le moins aussi équitablement à ses confrères de Belgique, l'imitation des écrivains français. Il y a répondu en donnant à son pays une oeuvre originale qui, quant à la forme surtout, s'écarte des allures habituelles de nos voisins du midi, et qui, pour le fond, ne ressemble à aucun de leurs écrits.

Voyons ce qu'est ce poème.

L'Office de publicité, dans son numéro de 9 février 1868, en a donné une analyse à laquelle rien ne manque pour faire connaître l'idée du poète. La voici:

‘Indiquons sommairement l'intention générale de l'ouvrage telle que le poète l'explique dans sa préface. “Cette oeuvre, qui n'est que le développement de quelques versets d'Isaïe (ch. XI, v. 6-9), est, dit-il, un simple exposé des phases successives de la genèse sociale, déterminées par la manifestation de l'esprit chrétien, dans les grands événements de l'histoire jusqu'à la complète réalisation de la parole du Sauveur sur la terre. Le premier chant appartient à la vie terrestre du Christ et à l'exposé de sa doctrine; le deuxième se rapporte à la chute de l'empire romain, c'est-

III

à-dire à l'extinction du foyer du paganisme antique en Europe, et au mouvement des peuples barbares sur notre continent; le troisième nous conduit aux croisades, première manifestation d'une idée commune à tous les peuples de cette partie du monde, ou *premier événement européen*, comme dit M. Guizot; enfin, le quatrième nous introduit dans l'avenir, dans cette ère de plénitude sociale que rêvent tous les poètes et qu'entrevoient tous les penseurs: tableaux divers dont chacun est le corollaire développé de celui qui le précède et dont le lien commun est le *Juif-Errant*, symbole de l'homme qui souffre et de l'humanité qui ne mourra qu'à la fin des temps.'

'Le poème constitue donc une suite de quatre grands tableaux historiques, mais ornés de toute la splendeur de la poésie, et tous variés de dessin, de couleur et de ton, selon le sujet de chacun d'eux, selon l'ordre des idées que le poète exprime et selon la civilisation au milieu de laquelle il nous transporte. Le premier chant, où toutes les voix de la nature racontent la naissance, la vie et la mort du Christ, a presque l'air d'une vaste ballade allemande. Il se termine par une scène aussi neuve que grande et inattendue, c'est la rencontre de Judas et du Juif-Errant au pied du Calvaire pendant la nuit même qui suivit la mort du Sauveur, et l'entretien de ces deux hommes qui se communiquent leurs terreurs, l'un qui a trahi son maître et qui va mourir, l'autre qui a chassé le Christ du seuil de sa maison et qui est condamné à vivre et à marcher éternellement.

IV

‘Le deuxième chant s'ouvre sous les murs de Rome, parvenue à son déclin et usant ses derniers jours dans les orgies des festins et dans les spectacles sanglants du cirque. Il débute par une majestueuse description de la tempête sur le lac de Génésareth, comparée à celle où va se briser le vaisseau romain. Le Juif-Errant est là. Pendant cinq siècles il a parcouru tous les pays, visité toutes les ruines des empires anciens, vu les écroulements de toutes les puissances. Il est en présence du poète et tient à la main trois cailloux, derniers débris de l'Assyrie, de la Babylonie et de l'Egypte, trois des quatre grandes royautés prédites par Daniel. Plus tard, on le voit descendre dans le cirque, où les derniers martyrs chrétiens viennent d'expirer, car il est devenu chrétien lui-même. Mais les lions et les tigres reculent d'effroi devant l'homme qui ne peut mourir. Ce spectacle est d'une grandeur tout à fait épique et il contraste singulièrement avec le tumulte sauvage des barbares dont les armées convergent de toutes parts vers cette Rome qu'elles doivent détruire. L'apparition successive d'Alaric, d'Attila et de Genséric à la porte de Rome forme trois scènes d'une originalité frappante, quoique pour le fond elles soient parfaitement conformes à l'histoire.

‘Dans le chant consacré aux croisades, le poète décrit avec une vivante et pittoresque énergie l'agitation que produisit parmi les chrétiens et parmi les musulmans ce débordement de l'Europe sur l'Asie. Le Juif-Errant est encore là, il précède les armées chrétiennes en Orient, et assiste à la prise

de Jérusalem, après avoir eu, dans le Liban, une entrevue avec le fameux Hassan, si connu dans l'histoire sous le nom de Vieux de la Montagne ou de chef des Assassins. Dans le mystérieux dialogue que le poète établit entre ces deux personnages, il expose d'une manière saisissante sa théorie sociale et montre le but civilisateur des grandes guerres, théorie qui peut trouver des contradicteurs, mais où l'on ne peut nier qu'il n'y ait un côté fort acceptable par l'histoire et par la philosophie.

‘Enfin, dans le dernier chant, intitulé *la Paix universelle*, nous voyons l'humanité arrivée à la plénitude de son développement. La Science a fait toutes les conquêtes possibles. L'homme a traversé toutes les épreuves. La guerre est inconnue. L'unité s'est établie dans les coeurs et dans les esprits. Les croyances si diverses qui divisaient les peuples se sont résumées en une seule: Dieu dans le ciel, la charité et la fraternité sur la terre. Adam et toutes les générations qui lui ont succédé rentrent enfin dans le paradis terrestre. Le Juif-Errant assiste à ce splendide et consolant spectacle, et casse son bâton; il est pardonné et sa marche est finie.

‘Tel est l'ensemble de cette oeuvre où la splendeur et la variété des images, comme l'éclat toujours soutenu du style, le disputent à l'ampleur de l'imagination et à la profondeur des pensées. Il y a là incontestablement un souffle de Dante, et un langage que peut-être deux ou trois hommes savent encore parler en France aujourd'hui. Il nous paraît difficile de mieux forger et ciseler le vers.

‘En cette partie de l'art on sait de quoi notre

poète est capable, et ici il nous semble s'être surpassé encore. Nous ne croyons pas exagérer en disant que le poème des *Quatre Incarnations du Christ* est la production la plus importante et la plus brillante que la littérature belge ait fournie jusqu'à ce jour, et nous comprenons ce jugement émis, il y a deux semaines, par M. Emile Deschamps: 'C'est la haute philosophie religieuse, revêtue des charmes de la prosodie savante et ciselée. C'est une oeuvre qui suffirait pour faire à l'auteur une réputation brillante et durable de poète.'

De cette analyse, de cette appréciation bienveillante, mais juste, je rapprocherai celle qui se lit dans le rapport du jury de la cinquième période quinquennale des concours de littérature française, et je prendrai ensuite la liberté d'opposer à ce jugement des opinions tout aussi consciencieuses et non moins éclairées. Le rapporteur, M. Stecher, professeur à l'université de Liège, s'exprime ainsi qu'il suit dans son rapport du 13 mai 1868:

'Si le poète, réalisant un rêve de la jeunesse de Goethe, avait fait de ce Juif-Errant une incarnation plus vivante d'une expiation universelle, son oeuvre, dès lors moins fantastique, eût pu prendre plus nettement les allures qu'exige l'épopée. Au lieu de monologues où trop souvent tout l'art des vers, toute la séduction du style n'amènent qu'une émotion passagère, peut-être que des récits, des tableaux et des scènes réellement dramatiques auraient, par un pathétique plus profond, mieux incrusté la grande pensée du poème. C'était, au surplus, trop embrasser pour bien étreindre:

VII

malgré le beau récit de la malédiction d'Ahasvérus, l'imposant épisode de la tempête et les éclairs de haute poésie qui illuminent l'écroulement de Rome, nous croyons que M. Van Hasselt eût gagné à réduire son sujet, à resserrer son cadre. Avec le coloris dont il dispose et l'harmonie dont il a le secret, il pouvait, en concentrant ses efforts, en doubler la féconde énergie. C'est ce qu'on remarque à la lecture du quatrième chant, celui de la *Paix universelle*; il y a là des inspirations les plus concrètes, les plus humaines et partant les plus heureuses. Le *lyrisme*, inévitable en cette conception, est devenu moins palpable, moins abstrait, moins chimérique; l'impression du bizarre fait moins de tort à l'impression du beau, et, s'il y a encore, par intervalle, d'étranges éblouissements, il s'y rencontre aussi une poésie qui déborde du coeur et de l'âme plutôt que de l'imagination.'

Que l'on veuille bien se mettre un moment à la place du poète entendant apprécier de la sorte et condamner l'oeuvre de sa vie presque entière; aurat-on le courage de le blâmer d'avoir regimbé, épiluché à son tour les écrits de son juge pour en faire ressortir les négligences? Van Hasselt fut outré de cette façon de rabaisser son poème au niveau de conceptions vulgaires. Il chercha à s'en venger, s'imaginant qu'il était nécessaire de démontrer au public que son juge-rapporteur était moins bon grammairien que lui.

Convenons que ce rapport prêtait à la critique: regretter que Van Hasselt, au lieu de rendre sa

VIII

pensée, ne se soit point chargé de réaliser le rêve de la jeunesse de Goethe! Reprocher au poète du XIX^e siècle de n'avoir pas donné à son poème les allures de l'épopée! - De quelle épopée? De celle d'Homère? de celle de Dante? de celle du Tasse? de celle de Milton? - Est-ce là de la critique sérieuse? Charles-André avait suffisamment prouvé qu'il connaissait les règles gratuitement imposées à ce genre de composition, et s'il ne s'y est point soumis, c'est qu'il avait pour cela ses raisons: le jury aurait pu prendre la peine de les chercher.

La critique belge se montra moins tranchante et plus équitable dans la plupart des organes de la presse.

Le *Précurseur d'Anvers* inséra, dans son numéro du 30 octobre 1873, un feuilleton qui fut remarqué, même à l'étranger. Le critique s'est donné la peine d'étudier l'oeuvre dont il rend compte et de pénétrer la pensée du poète. Je citerai quelques fragments de ce jugement:

‘C'est bien la plume que nous connaissons déjà, aguerrie par l'âge; c'est la même pénétration, mais plus réfléchie et plus profonde, où l'enthousiasme ne plane jamais dans le vide, où le vers n'est pas une phrase mais une idée, la lyre du poète vibrant sous les doigts du penseur.’

On se rappellera que l'on avait coutume de reprocher à Van Hasselt de faire de beaux vers sans idées. L'écrivain du *Précurseur* poursuit:

‘Nous n'étions pas sans concevoir quelque appréhension sur la manière dont le poète tiendrait la promesse renfermée dans ce titre formidable:

Les Quatre Incarnations du Christ. Que de barques téméraires se sont venues briser sur cet écueil... Jusqu'aujourd'hui, Klopstock seul, dans sa *Messiede*, a pu graver dignement au fronton de son édifice le nom de *l'homme sublime*, comme disait M. de Voltaire. Quant au fond, la conception de l'oeuvre est toute *chrétienne*, dans le sens le plus large qu'on peut donner à ce mot. L'ouvrage est écrit avec la conviction d'un croyant, la foi véritable enrichie de l'imagination enthousiaste d'un poète éminent. Le poème a cette saveur biblique, qui faisait l'admiration de Chateaubriand, unie à un ton moderne dans la versification, fondant ainsi habilement les beautés classiques avec les productions de la nouvelle école. La pensée philosophique est bien développée, la poésie qu'on respire dans les quatre chants est toujours à la hauteur du sujet; le vers est grave et sonore, ou nerveux et souple suivant les situations, et le style, passant avec aisance du genre noble au genre gracieux, formant parfois, par de brusques changements, des antithèses de forme accompagnant admirablement celles de la pensée, est encore une des qualités sérieuses du poème.'

Voilà pour l'ensemble de la composition; passant aux détails, le critique ajoute:

'Le sentiment dramatique est parfaitement compris. Rien n'est plus beau que ces dialogues mystérieux que le poète est censé avoir dans l'étendue de la création: entrecoupés de récits et de chants, ils produisent un effet indescriptible sur l'âme.'

Il s'est rencontré des aristarques qui ont condamné ce que l'auteur du feuilleton du *Précurseur* trouve si beau, les dialogues mystérieux que le poète est censé ouïr dans l'étendue de la création. Faut-il les blâmer ou les plaindre?

Écoutons encore la conclusion du critique:

‘Le poème est original, autant par l'idée que par la forme; c'est une épopée, mais c'est aussi un drame, on y rencontre des ballades comme des élégies, Si nous avions à déterminer sa place dans les créations des poètes, il serait la transition du Tasse à Milton. C'est assez dire combien est grand le mérite de ce poème, que la langue française verra briller désormais au rang de ses chefs-d'oeuvre.’

A peine ce feuilleton avait-il paru depuis quelques jours, que le rédacteur en chef du *Précurseur* recevait, du Havre, une lettre dans laquelle on lui demandait de vouloir bien donner les indications nécessaires à une personne qui désirait acquérir un exemplaire des *Quatre Incarnations du Christ*. La personne qui faisait cette demande était M. Robert Le Minihy, rédacteur en chef du *Courrier du Havre*. Il fut satisfait à son désir par l'envoi d'un exemplaire du poème que Van Hasselt s'empressa d'offrir à ce curieux voisin. Celui-ci, en accusant la réception du livre, s'exprime en ces termes dans une première lettre du 17 novembre.

‘Après avoir lu en entier votre beau poème des *Quatre Incarnations du Christ*, mon admiration du premier moment est demeurée et s'est encore accrue. Comme vous êtes puissant à côté de ces rimeurs éssouffles et époumonés? Quels ta-

bleaux vous évoquez! et comme vous les peignez dignement! Vous avez, monsieur, fait une oeuvre qui demeurera et qui est impérissable.’

Et huit jours plus tard, il y revient.

‘Je m'occupe à vous lire et à vous relire constamment pour parler de vous comme il convient, à la prochaine séance de la *Société Havraise des études diverses*. L'étude que j'essaye sur votre oeuvre fera une brochure assez importante.’

Le 2 janvier suivant, Yan Hasselt reçut une nouvelle lettre du Havre; j'en extrais ce qui suit:

‘Comme je le désirais, et comme je m'y étais engagé, pour ma propre satisfaction et pour celle de l'excellente cause, qui m'est chère, de la vulgarisation d'une oeuvre sincère et bonne, je me suis appliqué à répandre, au Havre, la connaissance de votre beau poème social. Durant trois séances consécutives, j'ai entretenu la *Société Havraise des études diverses* de votre oeuvre. Je l'ai analysée et j'en ai cité des fragments étendus. J'ai eu enfin le plaisir de voir mes collègues partager mon admiration à l'égard tant du fond que de la forme, et cette lettre a pour but de vous témoigner l'intérêt que chacun des membres de cette société a trouvé dans la lecture que je lui faisais des grands épisodes de votre livre.’

Ces suffrages consolaient un peu notre poète de l'insuccès qu'il avait eu devant le jury de sa patrie. Ce n'étaient point d'ailleurs les seuls qui lui vinssent de l'autre côté de la frontière. Francis Wey, dès le mois d'avril 1863, lui avait écrit:

‘Le poème des *Quatre Incarnations*, large-

ment esquissé, est aussi *vivant* qu'ingénieur;' et il avait ajouté: 'C'est au nom de mes confrères aussi bien que pour moi que je vous félicite. Continuez avec confiance, monsieur, cette carrière de poète où, servi par de solides études, vous pouvez, sans crainte ni timidité, demander à la nature ainsi qu'à votre propre fonds ce que la vocation et l'observation de la nature peuvent seules donner.'

Emile Deschamps lui avait aussi adressé ses félicitations en ces termes:

16 janvier 1868.

'Cher excellent poète,

'Je viens de dévorer avidement votre beau volume et j'en savourerai bien souvent, à loisir, bien des pages qui sont le régal des esprits ouverts aux grandes émotions poétiques. - Vos *Quatre Incarnations du Christ* suffiraient pour une renommée brillante et durable de poète. C'est la haute philosophie religieuse revêtue des charmes de la prosodie savante et ciselée. - C'est une oeuvre capitale et qui va grandir encore votre nom.'

Un journal qui, sous une forme badine, cache souvent un grand fond de bon sens et popularise des idées très-sérieuses, la *Chronique*, a consacré un article au poème des *Quatre Incarnations*.

'.....Je ferme à l'instant un livre qui, éclos sur une terre moins marâtre que la nôtre, eût été un événement littéraire; un livre qui raconte en termes magnifiques les grandes étapes de l'humanité

XIII

à travers les âges; un poème inspiré, où l'on trouve à chaque page des vers comme ceux-ci:

Ils sont passés, les jours de haine et de colere!
Devant l'humanité s'ouvre une nouvelle ere.
Napoléon, Cyrus, Alexandre, César,
Le monde, qui tremblait quand passait votre char,
Ne connaît plus vos noms ni votre gloire éteinte.
Votre pourpre, - ce sang des peuples, - est déteinte.
Le temps a balayé la trace de vos pas,
Et dispersé l'écho du bruit de vos combats.
L'histoire, qui vous garde en ses mornes royaumes,
Seule encor dans sa nuit voit errer vos fantômes.
Ses mains ont pour toujours, fléaux des nations,
Rompu l'échelle d'or de vos ambitions.
Conquérants dont la mort déboucla les cuirasses,
Le souffle du sépulcre a passé sur vos races.
De vos trônes, maudits des hommes et de Dieu,
Le dernier mendiant a fait son dernier feu.

‘Ce sont là de très-beaux vers. Eh bien, si l'on excepte un petit groupe d'esprits cultivés, que l'indifférence ambiante n'a pas encore envahis, qui donc, en Belgique, connaît le poème social publié sous ce titre: *Les Quatre Incarnations du Christ*, par M. André Van Hasselt?

‘Cependant, s'il est un écrivain dont le Parnasse belge peut s'enorgueillir, s'il est chez nous un poète qui ait enfourché Pégase avec une élégance, une habileté, une sûreté auxquelles lapresse étrangère a maintes fois rendu hommage, c'est bien André Van Hasselt.

‘Tout le monde, sans doute, connaît le nom de

l'auteur du *Livre des paraboles*, mais combien lisent ses vers? combien se sont donné la peine de feuilleter les *Nouveaux poèmes*, les *Études rythmiques* et tant d'autres *Recueils* d'un vrai mérite?

‘Je parierais volontiers l'annuaire de notre observatoire contre l'*Almanach de Mathieu Lansberg*, que si le nom de Van Hasselt jouit en Belgique de quelque popularité, cette popularité, il la doit surtout aux épigrammes, aux quolibets dont on larde chez nous ceux qui vouent à l'élève de l'alexandrin des heures que tant d'autres consacrent à la culture du domino ou du billard.’

J'ai réservé pour le bouquet l'étude d'un poète éminent qui, par son origine, par sa langue maternelle se rapproche le plus de Van Hasselt. M. Nolet de Brauwere Van Steeland, qui manie avec presque autant de facilité la langue française et la néerlandaise, se trouve, par ses études, par les habitudes et le génie du peuple auquel il appartient, dans les meilleures conditions pour apprécier l'oeuvre du poète limbourgeois. J'emprunterai donc quelques passages à l'article qu'il a donné à la *Revue générale*:

‘M. André Van Hasselt est véritablement poète, poète spiritualiste chrétien dans la plus large acception du mot. Quand on possède à un aussi haut degré le sentiment du vrai et du beau; quand on a, comme lui, surpris aux anciens le secret si difficile de forger et de ciseler le vers, de construire la strophe et de la varier à l'infini par l'originalité de la forme, tout en ne s'écartant jamais des règles de

l'art; quand on s'est, comme lui, toujours formé le goût à l'école des grands maîtres de l'antiquité on a le droit d'être rangé sous leur bannière, d'être jugé classique, fût-ce malgré soi... Nous le déclarons donc classique de la tête aux pieds. Aussi les puristes, qui tiennent autant aux beautés du fond qu'aux charmes de la forme, les hommes de goût qui patronnent une littérature de bon aloi, ceux-là, en un mot, et ils sont nombreux encore, qui unissent à la foi de leurs pères le culte du vrai et du beau, salueront l'apparition des *Quatre Incarnations du Christ* à l'égal d'une bonne fortune littéraire.'

Ayant donné, au commencement de ce chapitre, l'analyse du poème, je ne produirai point ici celle de M. Nolet de Brauwere; le savant critique, après avoir exposé le plan de l'oeuvre, se livre à des considérations très-judicieuses et qu'il prend la peine de justifier:

'Nous voici arrivé au terme de ce magnifique travail. Pour faire valoir à la fois la profondeur des pensées, l'ampleur de l'imagination, la variété des images et des formes, aussi bien que l'éclat du style qui ont présidé d'une manière constamment soutenue, sans la moindre défaillance, à la facture de cette oeuvre capitale, il eût fallu transcrire le poème dans son entier. Nous n'avons pu donner qu'un faible aperçu de ces magnificences littéraires: assez toutefois pour que le public soit tenté d'égrener une à une les perles de ce riche écrin. Mais, après avoir sommairement indiqué la marche de cet immense itinéraire, de ces quatre grandes étapes de

l'humanité chrétienne, il nous est resté un regret, un seul. Il sera partagé par tous ceux qui liront cette oeuvre magistrale: c'est que l'auteur n'ait point complété son travail en l'accompagnant ou plutôt en le faisant suivre d'une série de notes, élucidant un texte parfois obscur. Il est vrai que c'eût été doubler le volume de l'ouvrage; c'eût été refaire en partie l'histoire de l'humanité: car pour expliquer les sources si nombreuses que le poète a consultées, les textes innombrables dont il s'est servi pour la partie historique ou hagiographique de son poème, il y a telle page dont chaque ligne exige des éclaircissements longs et explicites. Ainsi, pour me borner à quelques exemples, pris au hasard, le texte des vers qui ouvrent la page 44,

Vous dormez par le coeur, vous dormez par l'esprit!
Pourtant qui d'entre vous s'appelle Jésus Christ?

se trouve dans le sermon prononcé par Pierre Chrysologue, dans lequel ce grand orateur chrétien fait allusion à l'invasion des barbares dans l'empire romain, invasion dont il fut contemporain. Il en est de même lorsque, à la page 137, la Paix s'adresse au poète:

O disciple rêveur des hêtres et des chênes.

‘Ce vers, loin d'être une cheville, est tout simplement une allusion au discours prononcé par saint Bernard, lors du concile de Troyes, devant les chevaliers du Temple. Le saint abbé y dit qu'il n'a pas

XVII

été suffisamment disciple des chênes et des hêtres, ou le disciple de la solitude. C'est ainsi encore que les deux premiers vers de la page 129:

Il faut que ce Tobie, atteint de cécité,
Grâce a l'ἰχθύς chrétien, retrouve la clarté,

sont lettres closes pour ceux qui n'y retrouvent pas le rapprochement symbolique entre le poisson qui a servi à guérir le vieux Tobie de la cécité dont il était atteint et le symbole du Christ, le poisson, ἰχθύς, mot formé des lettres initiales des mots Ἰησοῦς Χριστὸς Θεοῦ Υἱὸς Σωτὴρ. (Saint Augustin, *de Civitate Dei*, XVIII.)

‘Au bas de la page 44:

Et les siècles qu'à Rome assignaient les augures,
Pour les douze vautours comptés par Romulus.

‘En effet, l'existence de douze siècles, assignée à Rome par les augures, fut historiquement réalisée. Rome, fondée l'an 753 avant Jésus-Christ, cessa au iv^e siècle de notre ère, sous Constantin le Grand, d'être la capitale de l'empire.

‘Page 56:

Au bruit de vos tambours aux sonnettes d'airain,
.....
Comme au temps de Crassus, dont je garde la main.

‘Ces deux passages trouvent leur application

XVIII

dans Plutarque. (*Vie de Crassus*, chap. XXX et XLI.)

‘Page 54:

Et j'ai pourtant, - l'histoire a de pareils hasards, -
Prêté trois empereurs au trône des Césars.

‘Allusion aux empereurs Trajan, Adrien et Théodose le Grand, nés tous trois dans la péninsule Ibérique.

‘Page 51:

Moi, le Nord qu'une brume éternelle enveloppe,
Ventre d'où sont sortis les peuples de l'Europe.

‘Ces vers se rapportent à un passage de JORNANDÈS, *de Getorum, sive Gothorum, origine et rebus gestis*, cap. IV: *Ex hac igitur Scanzio insula quasi officina gentium, aut certè velut*

VAGINA NATIONUM, *Gothi quondam memorantur egressi.*

‘Page 53:

Pressez, mes tisserands, vos navettes actives.

‘Voyez TREBELLIVS POLLIVS. *Callieni duo*, cap. VI: *Non sine ATREBATICIS SAGIS tuta respública est?* Puis encore, FLAVIVS VOPISCVS, *Carinus*, cap. XX: *Donati sunt ab Atrebativis birri petiti*, etc.

‘On pourrait ainsi multiplier ces exemples à l'infini; il suffit d'en indiquer quelques vers pour

XIX

justifier du désir de voir une deuxième édition complétée par une série de notes, qui feraient valoir plus encore, s'il se peut, les beautés d'un poème dont chaque vers a son intention et son but dans l'ensemble. Elles mettraient en même temps au grand jour la profonde science du savant, les mérites de l'historien consciencieux, les connaissances variées et multiples de l'archéologue érudit, mais surtout, et avant tout, la foi ardente du chrétien qui domine dans toutes les parties de ce livre grandiose et inspira à la conviction profonde du poète ces pages sublimes. En les parcourant, il n'est personne qui ne se dise: 'Un souffle du génie a passé par là.'

Un écrivain qui signait ses articles de la lettre Y dans *la Meuse*, de Liège, appréciant le poème des *Quatre Incarnations* au moment où il fut publié en entier, - février 1868, - reproche au poète, - sa critique est d'ailleurs très-bienveillante, - de n'avoir pas proclamé que les progrès, la liberté, l'égalité, la fusion des peuples avaient été préparés par l'émancipation de la science plus encore que par l'influence des idées chrétiennes. Il regrettait que le poète n'eût point donné une part plus large dans ce développement progressif aux grandes découvertes qui ont éclairé l'humanité depuis l'invention de l'imprimerie jusqu'à celle du télégraphe électrique. Ce reproche a un grand air de parenté avec celui que Baron, en 1859, adressait au poème sur l'établissement des chemins de fer; il se retrouve encore dans le rapport du jury des concours pour les prix quinquennaux. Le poème de Van

Hasselt se bornait à proclamer que le germe de cette liberté, de cette fraternité se trouve dans la doctrine du Christ; se croyant en droit d'attribuer le progrès social à l'Évangile, il incarne le Christ dans chacune des grandes étapes de la marche de l'humanité. C'est là précisément ce qui, avec le poète, toujours en scène, constitue l'unité de l'œuvre, de même que Virgile, Dante, Stace et Béatrix forment l'unité de la *Divine comédie*. Ce que demandaient à Van Hasselt les penseurs profonds, juges de son œuvre, qui se croyaient de beaucoup en avance sur le poète, c'était de faire le contre-pied de sa conception. Quelle est, en effet, la bonne nouvelle que le poète prétend annoncer au monde? L'avènement de l'unité sociale par la paix résultant de la généralisation du principe chrétien; il reste en cela fidèle aux traditions et au génie de son pays; il réalise une pensée qu'un esprit dont on ne contestera pas l'indépendance et les lumières, que l'auteur d'Ahasvérus, Edgard Quinet, développe en quelques mots dans la préface de son *Prométhée*:

‘Après avoir été successivement théocratique, aristocratique, monarchique, si l'art se faisait aujourd'hui le précurseur de l'unité sociale; si l'artiste, fidèle toutefois aux traditions et au génie de son pays, étendait ces traditions et ce génie de telle sorte qu'ils devinssent l'expression non d'un homme, mais d'un peuple; non d'un peuple, mais de tous les contemporains; non d'un moment de l'histoire, mais de tous les âges de l'humanité, croit-on que cette carrière, ouverte, au reste, à nos

descendants, fût stérile ou indigne d'occuper les loisirs d'un homme de nos jours¹?

Van Hasselt n'a pas cru que cela fût indigne de l'occuper et il a écrit ce beau poème qui, en dépit des jaloux, demeurera une des gloires de la littérature nationale.

Un jeune écrivain belge, plein d'enthousiasme pour celui qu'il appelait son maître, écrivait, peu de jours après la mort du poète, ces paroles que je me plais à rappeler parce qu'elles émanent d'un cœur reconnaissant et qu'elles ne sont pas moins vraies pour cela: 'Il y avait deux hommes dans Van Hasselt, le poète et le savant. Le savant et le poète travaillaient ensemble aux *Quatre Incarnations du Christ*, un long poème plein de souffle et qui soutient, sans fatiguer, le développement d'une grande idée philosophique poétiquement exprimée. 'C'est, comme il le dit lui-même, l'exposé des phases successives de la genèse sociale, déterminées par la manifestation de l'esprit chrétien' dans les grands événements de l'histoire jusqu'à la complète réalisation de la parole du Sauveur sur la terre. 'Tout Van Hasselt est dans cette oeuvre si belle. C'est là qu'il faut le chercher tout entier et trouver la mesure de sa science énorme et de sa féconde imagination².'

Le jeune écrivain qui a tracé ces lignes savait que 'pour réussir en Belgique il faut deux choses: avoir peu de talent et beaucoup d'audace et se

1 Edgar Quinet, préface de *Prométhée*, p. XLIX.

2 Ernest Van Elewyck, *l'Art universel*, 18 décembre 1874.

mêler à des coteries. ‘Il comprenait donc mieux que personne pourquoi Van Hasselt ne jouissait point, dans son pays, d'une grande popularité.

Je reproduirai encore quelques appréciations venant de France et d'Allemagne.

Après avoir rendu compte, dans le numéro du *Siècle*, du 22 juin 1868, d'un recueil de vers de M. Amédée Marteau, intitulé: *Espoirs et Souvenirs*, M. Emile de la Bédollière s'exprime en ces termes:

‘Le livre d'*Espoirs et Souvenirs* est remarquable en ce que la manière de l'auteur tient le milieu entre l'école classique et l'école contemporaine. Celle-ci tend à rivaliser avec l'art du peintre, en peignant par les mots, selon le précepte d'Horace, et à se rapprocher de la musique par des combinaisons harmoniques. Nous citerons comme exemple un poète belge, M. Van Hasselt, qui a composé, avec un soin rythmique inconnu des vieux maîtres, non-seulement des stances, des odelettes, mais un long poème, *Les Quatre Incarnations du Christ*, sorte d'apocalypse écrite d'un bout à l'autre dans le style dont voici un échantillon:

Dans le ciel, dont le dôme a les mcmts pour pilastres,
O pâtres chaldéens, que vous disent les astres?
La nuit, livre étoilé de constellations.
A-t-elle un nouveau mot à dire aux nations?
Vous, familiers avec cette algebre éclatante,
Pâtres, que lisez-vous, au seuil de votre tente,
Sur ces pages d'azur, où chaque soir écrit
Toutes ces lettres d'or dont vous savez l'esprit?

XXIII

‘Cette recherche de la mélodie dans la poésie a un inconvénient, c’est que les ciseleurs de strophes sont enclins à perdre de vue la pensée en courant après la sonorité. Ce n’est pas un reproche qu’on puisse adresser à M. Van Hasselt, qui se livre, dans ses *Quatre Incarnations du Christ*, aux plus hautes considérations, et dont les regards percent les profondeurs de l’avenir le plus lointain:

La grande paix est faite, et partout règne enfin
La sainte égalité qui n’aura pas de fin.
Vieux temples des abus, vieilles lois lézardées,
Vous tombez en ruine au souffle des idées.
Plus de princes, bergers qui mangent leurs moutons,
De sceptre ni de crosse, avatars de bâtons,
De code à double sens, qui, toile d’araignée,
Ne saisit que toi seule, ô mouche dédaignée,
De rois, Nemrods, toujours armés de leur épieu,
Qui se proclament fils de la grâce de Dieu,
Hélas! comme si nous, vains néants qu’il tolère,
O peuples, nous étions les fils de sa colère.

‘Comme M. Van Hasselt, M. Marteau s’attache au fond ainsi qu’à la forme.’

Après le suffrage d’un critique parisien, plaçons l’appréciation d’un esprit germanique. Le docteur Ludwig Wihl écrivait à Van Hasselt, le 2 avril 1872:

‘La lecture répétée de votre poème épique n’a fait que grandir la première impression.

‘J’éprouve une joie réelle à pouvoir vous le dire par écrit. Votre poème épique est une admirable

création qui nous rappelle les gigantesques édifices du moyen âge ensevelis dans la poussière. Nous nous demandons devant vos oeuvres comment, dans notre siècle sceptique, il est possible de concevoir la résurrection d'un monde passé, et nous nous sentons pénétrés d'admiration et d'étonnement. Le sommet des tours de votre sublime construction s'élève bien au-dessus de celles de notre époque. Combien les palais de taupes de notre temps doivent lui paraître petits et mesquins! Elle me paraît avoir été édifiée plutôt par des anges que par des hommes.'

On a vu plus haut l'impression profonde que produisit, sur l'élite de la population havraise, la lecture des *Quatre Incarnations du Christ*. Les intelligences méridionales ne furent, pas moins frappées de cette magnifique conception. Un écrivain belge, habitant Anvers, se trouva le confident de cette impression. Voici en quels termes il en rend compte à son ami Van Hasselt, sous la date du 23 octobre 1873:

'Madame L...., de Bordeaux, en arrivant, il y a quelques jours à Anvers, est venue me dire que M. Edouard Delpit, poète français dont quelques oeuvres dramatiques ont été jouées avec succès, a éprouvé un tel enthousiasme à la lecture de votre volume des *Quatre Incarnations du Christ*, que lui avait prêté M. L...., qu'il n'en a pas dormi, et que pendant plusieurs jours il est arrivé régulièrement chez madame L.... pour lui faire part de son

impression, lui dire ses regrets de ne point connaître l'auteur. Il lui demande de lui procurer un exemplaire de l'ouvrage avec quelques lignes de votre main, afin qu'il ait l'occasion de vous écrire et de vous exprimer lui-même l'admiration qu'il éprouve pour ce grand poème.'

Sensible à ce témoignage d'estime, Van Hasselt adressa à M. Edouard Delpit un exemplaire de son livre, l'accompagnant de quelques strophes qu'on retrouvera dans le volume des *Mélanges*. A mesure que les années s'accroissent sur sa tête, le poète devient plus sensible au dédain dont son oeuvre est l'objet dans son pays. Il ne manque pas l'occasion d'exprimer son déplaisir, surtout lorsqu'il reçoit de l'étranger les témoignages les plus flatteurs. Les strophes à M. Edouard Delpit en sont un exemple, ainsi que son épître au chevalier von Mosenthal. Il n'y ménage point ses juges. Il doit avoir adressé quelque pièce du même genre à M. Robert Le Minihy, le rédacteur du *Courrier du Havre*, qui, dans une lettre du 8 novembre de la même année, s'efforce de consoler et d'encourager le poète belge en ces termes:

'La pièce que vous avez jointe, en épreuve, à votre lettre m'initie aux taquineries mesquines de quelques-uns: je vous suis également reconnaissant de cet envoi. Mais, si je puis vous dire quelques mots à ce sujet, ces critiques n'accueillentelles pas d'abord tout ouvrage vraiment bon? Et, suivant le mot d'un de nos contemporains, les

grands arbres ne font-ils pas toujours de l'ombre? Cela est inévitable. Seulement, qu'importe? Les grammaires passent, la poésie reste, et si mavoix peut être entendue, comme je l'espère, dans le coin de France que j'habite, votre grand talent comptera plus d'amis qu'il n'a de détracteurs.'

Lorsque Van Hasselt donna la première édition complète de son épopée lyrique, il y avait près de vingt ans qu'il en avait fait paraître le premier fragment dans le journal belge la *Renaissance illustrée*. On trouve, à la page 153 du tome XI de cette publication, c'était en 1849, le début du chant des *Croisades*. Trois ans plus tard, le volume intitulé: *Poésies d'André Van Hasselt*, donnait deux fragments du même poème, à savoir, le début du III^e chant, *les Croisades* et celui du V^e, *la Paix universelle*. Les *Nouvelles Poésies*, 1857, ont fait connaître le commencement du premier chant. Le recueil de poésies publié en 1862, sous le titre de: *Poèmes, paraboles, odes et études rythmiques*, ajoute quatre extraits à ceux déjà mis au jour, et le poème entier n'a été publié qu'en 1867. Une deuxième édition en a été faite dans le format in-8^o, en 1872 (la première était in-12), par le libraire Adolphe Wesmael-Charlier, à Namur. L'auteur s'est borné, dans les préfaces de ses recueils et des deux éditions de son grand poème, à peu de mots d'explication. Ils ont été reproduits au début de l'article cité plus haut de *l'Office de publicité*.

Dans la seconde édition, l'auteur s'est contenté

de répéter ce qu'il avait dit dans la préface de la première, ajoutant seulement ces quelques mots:

‘A ces lignes l'auteur n'a rien à ajouter, si ce n'est qu'il a revu son travail avec tout le soin dont la sympathie avec laquelle plusieurs esprits éminents ont bien voulu accueillir cet essai épique, lui faisait un devoir. Il en a retouché un grand nombre de vers et il y a restitué différents passages qui s'étaient, il ne sait comment, échappés du manuscrit primitif.’

La présente publication se fait sur le texte de la seconde édition.

L. ALVIN.

Bruxelles, le 20 novembre 1876.

N.B. Cette introduction est emprunté à l'ouvrage intitulé: *André Van Hasselt, sa Vie et ses OEuvres*, dont elle forme le VII^e chapitre. L'introduction du volume des *Études rythmiques* en est le VIII^e.

Les quatre incarnations du christ.

Dédicace.

Au peintre N. De Keyser.

*Quand le navire, prêt à quitter le rivage,
A ses voiles au vent, ses matelots à bord,
Et va s'aventurer sur l'Océan sauvage,
Le nautonier regarde à l'horizon d'abord.*

*Il cherche si dans l'air rien n'annonce l'orage.
Puis il fait éclater mille cris de transport
Et, se livrant au flot - ou peut-être au naufrage, -
Salue, avec la voix de ses canons, le port.*

*Aquilon maintenant peut souffler ou Zéphyre.
Il part en arborant, sur sa poupe qui vire,
Son pavillon au bout de la hampe affermi.*

*Ainsi, prêt à céder à l'onde qui l'entraîne,
Ma frêle nef aussi déploie à sa misaine
Son drapeau, rien qu'un nom, mais le tien, mon ami.*

5 décembre 1867.

Les quatre incarnations du christ.**Chant premier.****L'oeuvre du Sauveur.**

Ecce agnus Dei, ecce qui tollit peccatum mundi.
Evang. sec. JOANNEM I, 29.

LE POÈTE.

Seigneur, voici la nuit. Quand direz-vous à l'aube:
- 'Monte, et verse la vie et la lumière au globe?'
Seigneur, voici la nuit. Quand direz-vous au jour:
- 'Monte, et viens éclairer l'oeuvre de mon amour?'
Car le monde, ô Seigneur, a quitté votre route.
Il chemine à travers les ténèbres du doute
Et cherche, en tatonnant dans son obscurité,
De quel côté du ciel luira la vérité.

L'homme, hélas! déviant des traces de Moïse,
 Ne sait plus le chemin de la terre promise,
 Et ses pieds sont rentrés au désert des aïeux.
 L'éclair du Sinaï s'est éteint dans ses yeux.
 Des tables de la loi les lettres effacées
 Ne lui traduisent plus, ô Seigneur, vos pensées.
 Votre code oublié, qui nous le refera?

UNE VOIX.

Mon Christ avec son sang un jour le récriera.

LE POÈTE.

Dans le ciel, dont le dôme a les monts pour pilastres,
 O pères chaldéens, que vous disent les astres?
 La nuit, livre étoilé de constellations,
 A-t-elle un nouveau mot à dire aux nations?
 Vous, familiers avec cette algèbre éclatante,
 Pâtres, que lisez-vous, au seuil de votre tente.
 Sur ces pages d'azur, où chaque soir écrit
 Toutes ces lettres d'or dont vous savez l'esprit?
 Vous, dont les yeux, d'Isis pénétrant tous les voiles.
 Comprennent ce que dit la langue des étoiles,
 Que savez-vous du jour que Dieu nous a promis?

LES PATRES.

Quand il s'allumera, nous serons endormis.

LE POÈTE.

Fleuves sacrés, ô Nil aimé des pyramides.
 Qui vois l'ibis divin hanter tes bords humides;
 Araxe, dont l'Abouz laisse en paix de ses flancs,
 Comme un guerrier blessé, couler les flots sanglants;

Oxus, que profana le coursier d'Alexandre;
 Euphrate, où tant de rois déchus ont vu descendre
 Leurs trônes tour à tour de leur base arrachés;
 Gange, qui dans tes eaux laves tous les péchés
 Et verses sans relâche aux amphores des brames
 Tes ondes que Wishnou sillonna de ses rames:
 Depuis quatre mille ans, fleuves mélodieux,
 Vous étanchez la soif des sages et des dieux.
 Quel secret entendu sur vos rives antiques
 Murmurent à la nuit vos roseaux propliétiques?
 Quels mots mystérieux chuchotez-vous tout bas?

LES FLEUVES.

Poète, nous rêvons, mais nous ne parlons pas.

LE POÈTE.

Sommets religieux, montagnes, promontoires,
 Caps devenus autels, rochers expiatoires,
 Ararat, où Noé de l'arche descendit,
 Sauvante ce qui restait du genre humain maudit;
 Himalaya, qui vois les choses inconnues
 Que l'azur éternel nous cache dans les nues;
 Sinaï, que gravit Moïse avec sa foi
 Pour en descendre avec les tables de la loi;
 Horeb, que Raphidim avec effroi contemple;
 Liban, où Salomon prit les cèdres du temple;
 Etna, qui sers de phare aux voiles des marins
 Et dardes vers les cieus tes éclairs souterrains;
 Pinde, où montent les pieds des grands visionnaires;
 Alpes, qu'incessamment sillonnent les tonnerres;
 Caucase, où Promothée a senti, deux mille ans,
 Les ongles des vautours lui tenailler les flancs;

De l'oeuvre du Seigneur, vous témoins solitaires,
Dites, que savez-vous, ô montagnes austères,
Du Sauveur que la voix des siècles nous prédit?

LE CAUCASE.

Moi seul, avec les yeux de mon hôte maudit,
Moi seul, un soir, parmi le morne crépuscule,
J'ai vu le Rédempteur. - N'était-ce pas Hercule?

LE POÈTE.

O villes, autrefois ruches pleines de bruit,
Mais que le soc du temps déracine et détruit;
Babylone, Palmyre, Ecbatane, ô ruines,
Où les siècles obscurs entassent leurs bruines:
Ninive, dont le Tigre a baisé les remparts;
Memphis, qui vois tes murs crouler de toutes parts;
Thèbes, dont les grands sphinx aux mornes attitudes,
Hôtes silencieux des vastes solitudes,
Ont toujours quelque énigme à poser aux déserts;
Karnak, qui dors couché dans tes longs roseaux verts;
Tyn, qui, couvrant les mers des voiles de tes flottes,
A tous les points du globe envoyais tes pilotes,
Que savez-vous du jour nouveau qui doit venir?

LES VILLES ANTIQUES.

Nous sommes le passé. Dieu seul sait l'avenir.

LE POÈTE.

Grèce qui ne vis plus, Rome qui vis encore,
De son lustre éternel la gloire vous décore.

Votre orgueil jusqu'aux cieux a maçonné sa tour.
 Vous avez dominé le monde tour à tour.
 L'une ayant son génie, et l'autre, son épée,
 Tous les peuples liront votre double épopée,
 Dont les siècles avec leur immortel burin
 Gravent les chants rivaux sur leur livre d'airain.
 Grèce, mère des dieux et mère des poètes,
 Tu sais tous les secrets de leurs levres muettes.
 Or, puisque ton oreille a retenu, dit-on,
 Ce que pensait Socrate et que rêvait Platon,
 A-t-elle aussi gardé quelque note étouffée
 Des hymnes de Linus et des rythmes d'Orphée,
 Rhapsodes inspirés, Pindares inconnus,
 Dont les noms jusqu'à nous à peine sont venus,
 Et qu'Homère, architecte illustre de sa gloire,
 Des grands blocs de ses vers bâtissant ton histoire,
 Absorba dans son nom, jour qui s'épanouit,
 Comme fait le soleil des astres della nuit?
 Le vieux Trophonius que dit-il dans son antre?
 Et Delphes dans sa grotte où nul profane n'entre?
 Prophète végétal qui parlait autrefois,
 Le chêne de Dodone a-t-il perdu la voix?
 Didyme comprend-il les strophes incertaines
 Que chante au vent du soir le flot de ses fontaines?
 Et Samos entend-il encore sur ses monts
 Les tonnerres d'Héré gronder quand nous dormons?

LA GRÈCE.

Mes oracles éteints, d'où l'esprit se retire,
 Se sont tous endormis, ne sachant plus que dire.
 Ils gardent le silence, et j'interroge en vain
 Les bouches qui parlaient sur le trépied divin.

LE POÈTE.

Rome, pour mesurer la carte de la terre,
 Ta main n'a qu'à lâcher ton aigle militaire.
 Rien qu'à ton nom, les rois tremblent dans leurs palais.
 Ainsi qu'un oiseleur, tu tiens dans tes filets
 Toutes les nations, vassales de ton glaive.
 Plus de pouvoir humain qui de toi ne relève,
 Et le monde a compris que tu tiens sous le ciel
 Une des royautés prédites par Daniel.
 L'univers pour toi seule enfante ses largesses.
 Les siècles à tes pieds entassent leurs sagesse.
 Et sur ton Capitole, Olympe radieux,
 Ton génie éternel accueille tous les dieux.
 Quand ils parlent entre eux, que disent-ils, ô Rome,
 Des temps où l'on verra le Verbe se faire homme,
 Et parmi les vivants apparaître celui
 Dont l'image aux yeux seuls des prophètes a lui?

ROME.

Mon Olympe est muet. Mais demande à Virgile
 Dans quel mythe il a vu s'annoncer l'Évangile,
 Et si dans le Sauveur quelque jour je verrai
 Le symbole futur de Saturne et de Rhé.
 Puis interroge encor la sibylle de Cume,
 Dont l'esprit lumineux sous l'erreur, sombre écume,
 Voit couler ce flot pur qu'on nomme vérité,
 Et discerne, à travers toute nuit, la clarté.

LE POÈTE.

N'importe. L'heure est proche, et l'aube du Messie,
 L'aube du jour marqué dans toute prophétie,

Est près de dévoiler ses rayons éclatants
 Et de réaliser les promesses des temps.
 Quand le silence a clos la bouche des oracles,
 Le Seigneur va parler par la voix des miracles
 Et se montrer au monde, ainsi qu'il est écrit,
 Vivant et sous les traits de son fils Jésus-Christ.
 Il veut renouveler son pacte avec la terre
 Et compléter la loi que sur ta cime austère
 Il écrivit, autel où Moïse monta,
 Sinaï, - marchepied du sombre Golgotha!
 Bethléem, Bethléem, que de cités célèbres.
 Où la nuit morne étend son manteau de ténèbres
 Et dont le souvenir, dans l'ombre enseveli,
 S'enfonce chaque jour plus avant dans l'oubli:
 Capitales d'empire et têtes de royaumes,
 Que couvrent aujourd'hui les sables ou les chaumes
 Centres éblouissants, où de tous les humains,
 Ainsi qu'à leur vrai but, convergeaient les chemins;
 Carrefours où venaient se rencontrer des races
 Dont l'histoire elle-même en vain cherche les traces;
 Abreuvoirs dont les flots, depuis longtemps taris,
 D'âge en âge épandaient la sagesse aux esprits;
 Vaste enchevêtrement de marbre et de porphyre;
 Palais auxquels des monts entiers n'ont pu suffire;
 Enceintes de granit aux immenses contours,
 Qui remplissaient les airs de dômes et de tours;
 Citadelles d'airain où fourmillait naguère
 Un monde de soldats avec leurs chars de guerre
 Et qui, dans leurs remparts, comme en une prison,
 Enfermant le soleil de tout un horizon,
 Entassaient dans les cieux leurs murs inabordables
 Et prolongeaient sans fin leurs lignes formidables;
 Porteresses de gloire ou foyers de clarté,
 Si grands qu'on les croyait faits pour l'éternité!

Pourtant que reste-t-il de leur splendeur passée?
 L'une est un rêve éteint, l'autre, une ombre effacée:
 Ruines que la nuit remplit de ses sanglots,
 Le désert de son sable, et la mer de ses flots,
 Ou qui, débris obscurs d'édifices momies,
 Reposent, au linceul du néant endormies;
 Ports détruits qui, le long de leurs môles déserts,
 Regardent l'algue en paix lisser ses cheveux verts;
 Cadavres enfouis dans le limon des fleuves;
 Villes mornes pleurant, le soir, comme des veuves;
 Sépulcres écroulés, que parfois, en rêvant,
 On fouille, sans plus rien y trouver de vivant,
 Ou qui n'ont plus gardé de place sur la terre
 Et dont le nom lui-même est pour nous un mystère!

O Bethléem, mais tant qu'on verra dans les cieux
 Les chars des astres d'or rouler sur leurs essieux
 Et le soleil tracer, dans sa route première,
 Du soc de ses rayons ses sillons de lumière,
 Ton nom sera sacré, ton nom sera béni.
 Les temps le rediront dans leur hymne infini.
 Les bouches des petits et les lèvres des sages
 Se le répéteront à travers tous les âges;
 Car, du monde chrétien vrai centre et vrai milieu,
 D'une étable tu vas faire un palais à Dieu!

Regarde, ô Bethléem! Que vois-tu dans la nue?

BETHLÉEM.

Je vois monter au ciel une étoile inconnue.
 L'homme, depuis le jour de la création,
 N'a pas vu resplendir de constellation

Plus brillante parmi les lumières sans nombre
 Dont l'ange de la nuit jonche les champs de l'ombre.
 Chemin de perles d'or, sables de diamant
 Que le pied du Seigneur foule au bleu firmament.

LE POÈTE.

Écoute, ô Bethléem! Qu'entends-tu dans la nue?

BETHLÉEM.

J'entends venir du ciel une voix inconnue.
 Ni l'oiseau printanier qui, dans les bois ombreux,
 Égrene au vent des nuits ses rythmes amoureux,
 Ni les psaumes, tissus de strophes merveilleuses,
 Qu'entonne au soir le chœur de mes brunes veilleuses,
 Ni les chants que mes luths soupirent quelquefois,
 O poète, ne sont plus doux que cette voix.

CHOEUR DES ANGES.

O monde, prête-nous l'oreille; car nous sommes
 Toute la vérité.
 Gloire à Dieu dans le ciel! Paix sur la terre aux hommes
 De bonne volonté!

Pour les peuples voici qu'à l'horizon se lève
 Le soleil inconnu.
 La concorde et l'amour remplaceront le glaive;
 Car le Christ est venu.

La promesse des temps enfin se réalise,
 Et Dieu reprend son tour.
 Le Temple obscur s'écroule et fait place à l'Église,
 Comme la nuit au jour.

Pour le monde, épuisé par trop de luttes vaines,
 Les portes vont s'ouvrir,
 Les portes de la vie, où n'entrent point les haines, -
 Et la mort va mourir!

A Bethléem.

Ainsi chantait le choeur invisible des anges,
 Et, l'oreille attentive à ces strophes étranges,
 Les pâtres, qui veillaient leurs troupeaux dans les champs,
 Se demandaient entre eux d'où venaient ces doux chants,
 Mais ne se doutaient pas, troupe de Dieu choisie,
 Qu'ils dussent les premiers saluer le Messie,
 Ni que le ciel fit luire aux humbles, ses élus,
 L'aube qu'on attendait, mais qu'on n'espérait plus.
 C'est le roi du salut, bergers, qui vient de naître;
 Et c'est vous qui deviez avant tous le connaître,
 Vous, premiers courtisans de cette royauté
 Qui vient reconquérir l'homme à l'éternité.
 Il a pris pour palais une étable de chaume.
 Or, les faibles étant les forts de son royaume,
 Entrez au sanctuaire obscur, mais fortuné,
 Où le promis des temps, le Sauveur nouveau-né,
 Vagit dans le berceau qu'il s'est fait d'une crèche,
 N'ayant pour oreiller qu'un peu de paille fraîche.
 Car le vagissement de cet enfant vermeil
 Réveillera le monde entier de son sommeil.
 Tous les morts l'entendront dans leur sépulcre sombre,
 Et les vivants plus morts que les hôtés de l'ombre.
 Sur leurs trônes sanglants les rois l'écouteront,
 Et les autels usés des faux dieux trembleront.

Ce que les voix d'en haut vous ont dit, fils des chaumes,
 Les royaumes le vont redisant aux royaumes.
 Les étoiles du ciel le savent. Les déserts
 L'apprennent aux vautours qui traversent les airs.
 La fleur des champs en parle aux fleurs des hautes cimes.
 L'Océan réjouit l'entend dans ses abîmes,
 Et les fleuves, roulant aux mers leurs grandes eaux,
 S'entretiennent du Christ avec leurs longs roseaux.
 Dans l'idiome obscur dont se servent les bouches
 Des antres conversant avec les monts farouches,
 Dans le bruit des forêts, dans le bruit des torrents
 Et des vents, ces chasseurs des nuages errants,
 Toute langue répète ou chante ou balbutie
 Le nom de l'Oint de Dieu, c'est-à-dire Messie.
 Car la nature entière a compris l'inconnu,
 Et senti que le jour du salut est venu:
 Aube des temps nouveaux, promis à nos ancêtres
 Et que n'iraient en vain les docteurs et les prêtres,
 Pharisiens qui n'ont, par les yeux de leurs clercs,
 Jamais sondé l'esprit des textes les plus clairs.

Les voix

LA NUIT.

Tracez votre aire au ciel, ô bâtons des augures,
 Et dites ce qu'on voit sous mes voûtes obscures.

LES DEVINS.

De l'Orient voici venir vers Israël
 Un astre que jamais on n'a vu dans le ciel.

L'ÉTOILE DE BETHLÉEM.

Mages, où vont vos pas?

LES MAGES.

Nous allons reconnaître,
Dans son berceau, l'enfant divin qui vient de naître.
L'Orient par nos mains lui porte ses présents.

GASPAR.

Moi, j'ai la myrrhe.

MELCHIOR.

Et moi, j'ai l'or.

BALTHAZAR.

Et moi, l'encens.

LES ROIS.

Il est le Roi des rois.

LES BERGERS.

Et le pasteur des hommes.
Le pré de son troupeau, c'est la terre où nous sommes.

LES TEMPLES PAÏENS.

Pour lui faire un cortège immense et radieux,
Nous voulons lui prêter le peuple de nos dieux.

L'ÉGLISE FUTURE.

Taillés par les sculpteurs, ooulés par les orteuvres,
La vue à leurs yeux manque et la voix à leurs lèvres.
Ce peuple aveugle et sourd, fait de marbre ou d'airain,
Peut-il entendre ou voir le maître souverain?

UN ROCHER DE SYÈNE.

Pour bâtir son palais, j'ai des blocs de porphyre.

LA TERRE.

A son palais le monde entier ne peut suffire.

BABYLONE.

Je forgerai son sceptre orné de diamants.

UN MARAIS.

Son sceptre croît parmi mes longs roseaux dormants.

DAMAS.

De son glaive royal, en ma forge bruyante,
Mes mains aiguiseront la lame flamboyante.

LES PROPHÈTES.

Pour dominer le monde et pour vaincre l'enfer,
Sa parole suffit et vaut mieux que le fer.

ECBATANE ET SUSE.

Pour daller sa demeure aux salles spacieuses,
Nous avons des monceaux de pierres précieuses.

LA HARPE DE DAVID.

Mieux que dans un palais bâti d'or et d'azur,
Il aime à séjourner dans un coeur droit et pur.

THÈBES.

J'ai cent griffons taillés en marbre vert et jaune;
Ils iront s'accroupir aux marches de son trône.

L'AVENIR.

Ton peuple de griffons, garde-le. Ce seront
Les siècles devant lui qui se prosterneront,

PERSÉPOLIS.

Son trône sera fait d'onyx aux veines blanches.

UN ARBRE.

Moi, je le lui ferai d'une croix à deux branches.

MEMPHIS.

Allons, mes argentiers, combien faut-il encor
De temps pour ciseler son diadème d'or?

UN BUISSON.

Moi, je tresse déjà sa couronne d'épines.

TYR.

Pour teindre sa tunique aux royales crépines,
Mes cuviers sont remplis de pourpre éblouissant.

LE GOLGOTHA.

Et moi, je lui ferai sa pourpre de son sang.

LES COTEAUX D'ENGADDI.

Nos vignes, pour remplir les coupes de sa table,
Garderont le trésor de leur jus délectable,
Et nos grappes seront plus douces que le miel.

L'ÉPONGE DU CALVAIRE.

Son breuvage sera fait d'absinthe et de fiel.

CHÉOPS.

Vers mon Nil paternel si, mort, il veut descendre,
Ma grande pyramide accueillera sa cendre;
Memnon lui chantera son cantique de deuil,
Et tous mes sphinx feront cortège à son cercueil.

LE SÉPULCRE DE JOSEPH D'ARIMATHIE.

Pyramides que l'homme éleva dans l'espace,
Écueils que bat le flot du simoun quand il passé,

Tombeaux qui rassemblez, depuis plus de mille ans,
 Des générations de princes dans vos flancs,
 Cavernes de lions couronnés et d'hyènes,
 Antres des Sésostris et des races anciennes,
 Monuments qui dressez vos sommets au ciel bleu,
 Vous êtes trop étroits pour contenir un Dieu!

LE POÈTE.

Donc le Messie est né qu'entrevit l'oeil des sages,
 Comme un astre attendu, dans la brume des âges,
 Aube des temps meilleurs que nous avions rêvés.
 Car il fallait un Dieu pour vider l'ossuaire
 Où le Lazare humain dormait dans son suaire.
 Et pour crier aux morts: 'Levez-vous et vivez!'

Seigneur, ta créature en ses routes funèbres,
 Loin des sentiers du ciel, marchait dans les ténèbres
 Elle allait tâtonnant sans trouver son chemin;
 Et, l'oreille fermée à toute prophétie,
 Nul ne se demandait quand le jour du Messie
 S'allumerait aux cieux, dans mille ans ou demain.

Dans la foule des dieux dont l'Olympe s'encombre,
 L'homme ne voyait plus rayonner ta grande ombre
 Ni ton nom, ce soleil vivant qui resplendit.
 Il ne respirait plus que le doute et les haines,
 A la glèbe du mal rivé par mille chaînes,
 Ainsi que Prométhée au Caucase maudit.

L'éternité pour lui n'était qu'un mot sonore.
 Qu'un sommeil sans réveil, qu'une nuit sans aurore;
 L'âme, rien qu'un esprit fait pour servir les sens.
 Et dans les coeurs, pareils aux landes infertiles,
 Tous les vices grouillaient, ces sinistres reptiles,
 Toutes les passions, ces monstres rugissants.

La nef des nations allait à la dérive.
 Comme un vaisseau perdu qui cherche en vain la rive
 Où le phare sauveur lui doit montrer le port.
 Du Sinaï muet les échos centenaires
 Avaient depuis longtemps oublié tes tonnerres.
 Dans la mort tous les yeux ne voyaient que la mort.

Mais nous sommes au bout du désert où chemine
 L'humanité qu'enfin ton aurore illumine.
 Au puits de vérité sa soif va s'éteindre.
 L'homme est près de sortir de ses sentiers arides,
 Ou de trouver, au moins, dans les sables torrides,
 Sous les palmiers d'Horeb, l'eau vive du rocher.

Car le Christ c'est l'amour, et le Christ c'est la vie.
 Vers le but dont parfois notre marche dévie
 Il est le vrai sentier, il est le droit chemin.
 Il est la vérité, le fanal, la lumière,
 Le foyer du palais, l'âtre de la chaumière,
 Le refuge vivant de tout le genre humain;

La demeure éternelle où le ciel réalise
 Le Temple, ce symbole incomplet de l'Église;

Le toit du voyageur, le baume qui guérit,
 L'abri toujours ouvert, la bouche qui console.
 L'ancre d'or du salut, l'étoile et la boussole
 De tous les naufragés du coeur et de l'esprit!

Dieu fait homme pour mieux te faire entendre aux hommes,
 Va maintenant, ô Christ, sur la terre où nous sommes
 Préparer le froment de toute vérité,
 Et forge-nous la clé de ton éternité.
 Au milieu des docteurs, dont l'âme te contemple,
 Confonds, enfant encor, la sagesse du Temple.
 Puis, dans ton saint silence enferme-toi, rêvant
 Au langage sacré qui parle dans le vent,
 Et concertant, ô Maître, avec la solitude
 Le plan médiateur dont tu fais ton étude.
 Dans l'âpre Sahara, domaine des typhons,
 Rassemble pas à pas tous ces versets profonds
 Que trace le désert sur ses pages de sable
 Et dont seul tu comprends le texte insaisissable.
 Dans le livre éternel des vallons et des champs,
 Où la nature écrit ses emblèmes touchants,
 O moissonneur divin, récolte ces symboles
 Que tu ressèmeras plus tard en paraboles
 Dans le coeur fécondé des générations, -
 Comme le laboureur dans le lit des sillons
 Jette la graine, espoir de sa moisson future, -
 Et dont tout l'avenir fora sa nourriture.
 Puis, sur les pas de Jean, ton précurseur humain,
 Dans la foule apparais, ta lumière à la main.
 Esprit que tout l'esprit de ton Père accompagne,
 Gravissant le trépied du désert, la montagne,

Instruis la multitude attentive à ta voix,
 Femmes, enfants, vieillards, accourus à la fois
 Pour entendre ta bouche, où le ciel se révèle,
 Annoncer le matin de la Bonne Nouvelle
 Et l'accomplissement de tout ce qu'a promis
 Le passé prophétique aux peuples endormis.
 Fais entrer dans la nuit de toutes les prunelles
 Le jour des vérités, ces splendeurs éternelles.
 Ressuscite l'amour au fond de tous les coeurs.
 Éclaire leurs sentiers pleins de doutes moqueurs.
 Explique-leur le sens de cette vie obscure,
 De la vie éternelle incomplète figure.
 Des chaînes du péché brise tous les anneaux.
 Au bord de tout abîme allume tes fanaux.
 Ouvre, pour l'introduire en ton royaume immense,
 A tout le genre humain les bras de ta clémence.
 Fais tomber, en passant, de leur vieux piédestal
 Le mensonge des dieux de marbre ou de métal,
 Et dans le noir chaos des âmes apparaitre
 La lumière qu'enfin le siècle doit connaître.
 Que s'il reste des coeurs par l'erreur endurcis,
 Qu des yeux par la nuit du vieux monde obscurcis,
 Aux peuples dont l'oreille est fermée aux oracles,
 Parle, ô Maître divin, la langue des miracles.
 Guéris, en les touchant simplement de tes mains,
 Les infirmes couchés au bord de tes chemins.
 Rends aux muets la voix et rends aux sourds l'ouïe.
 Rouvre à l'aveugle obscur sa prunelle éblouie,
 Et fais sortir vivant Lazare, ton ami,
 De la tombe où sa chair quatre jours a dormi,
 Symbole universel de la race des hommes
 Que ta mam doit tirer du sépulcre où nous sommes,
 Pour la conduire un jour dans la sainte cité
 Que le ciel a construite en son éternité.

Puis, de tous nos péchés victime expiatoire,
 Sous la dérision du Temple et du prétoire,
 Plus grand que tous les dieux faits de pierre ou d'airain,
 Confirme par ton sang ton verbe souverain,
 Et, pour que l'avenir tout entier se remplisse
 Du cri du Golgotha, témoin de ton supplice,
 A tes bourreaux, vainqueur triomphant de la mort,
 O Christ, lègue un pardon plus grand que leur remord!

Le calvaire.

LE POÈTE.

Colombes du Cédar, qui nichez sur les branches,
 Ouvrez au vent du sud, ouvrez vos ailes blanches.
 Mon oeil parcourt en vain tout le grand désert nu.
 Le Maître savez-vous ce qu'il est devenu?

LES COLOMBES.

O poète, en ce jour solennel des azymes,
 Pour la dernière fois, avec ses douze intimes,
 Au banquet de la pâque il est allé s'asseoir,
 Et déjà le soleil décline vers le soir.
 Voilà qu'il rompt le pain et qu'il bénit la coupe.
 Puis, voulant tout entier s'offrir au pieux groupe,
 Il dit, de cet accent à tous leurs coeurs si chers:
 'Buvez, voilà mon sang; mangez, voilà ma chair.'

LE POÈTE.

Étoiles de la nuit, prunelles éclatantes,
 Que les pâtres, assis sur le seuil de leurs tentes,
 Regardent rayonner dans l'infini des cieus,
 Que voyez-vous dans l'ombre, étoiles, de vos yeux?

LES ÉTOILES.

Au mont des Oliviers le vent nocturne pleure.
 On entend sangloter les arbres qu'il effleure.
 Car le Sauveur est là sur l'herbe prosterné,
 De sombres visions partout environné.
 D'un calice sanglant à ses yeux dans l'espace
 Le fantôme obstiné toujours passe et repasse.
 Lui, le coeur plein d'angoisse et de larmes, il sent
 Ruisseler de son front une sueur de sang,
 Et, pendant que la brise en ses cheveux se joue,
 Le baiser de Judas frissonner sur sa joue.
 Puis encore là-bas il voit à l'horizon
 Les torches apparaître avec la trahison.

LE POÈTE.

Éperviers du Carmel, fils des régions hautes
 Où s'accrochent les nids dont vous êtes les hôtes,
 Savez-vous éperviers aux yeux fauves et gris,
 Pourquoi Jérusalem élève au ciel ces cris?

LES ÉPERVIERS.

Le Temple est dans la joie et la ville est en fête,
 Et les toits des maisons se peuplent jusqu'au faite

Pour voir passer le Christ qui monte lentement.
 Ployant sous le fardeau de sa croix par moment.
 Le chemin du Calvaire; et de toutes les bouches
 Sortent des cris de haine et des rires farouches.
 Les lances des soldats le poussent en avant.
 Les bourreaux à travers la foule au flot mouvant
 Le traînent, et le sang sur tout son corps ruisselle.
 Et sa marche épuisée à chaque instant chancelle.
 Et partout l'on entend cette rumeur courir:
 'Voyons comment ce Dieu s'y prendra pour mourir!'

LE POÈTE.

Vautours, dont l'Abarim, sur ses crêtes chenues,
 Voit se baigner le vol immense dans les nues,
 Pourquoi regagnez-vous vos aires, et pourquoi
 Frissonnez-vous d'horreur et tremblez-vous d'effroi?

LES VAUTOURS.

Cachez-nous dans vos plis, ô voiles des nuées!
 Nous avons vu le Christ, au milieu des huées,
 Du rocher du supplice atteindre le sommet.
 O fureur! Est-ce bien le ciel qui le permet?
 La foule autour de lui gronde comme un orage,
 Et lui jette l'insulte et lui jette l'outrage,
 Et les marteaux sanglants et les clous inhumains
 L'attachent sur la croix par les pieds et les mains.

LE POÈTE.

Aigles, que Garizim voit, sur ses larges faites,
 Tout joyeux accourir au souffle des tempêtes,
 Et vous jouer avec les flammes de l'éclair,
 Pourquoi reculez-vous au plus profond de l'air?

LES AIGLES.

Nous avons sur la croix. - spectacle qui nous navre, -
 Vu le Sauveur cloué, pâle comme un cadavre,
 Priant pour ses bourreaux et les deux bras ouverts
 Comme s'il y voulait serrer tout l'univers.
 On dirait que déjà l'homme se transfigure.
 Une lueur céleste éclaire sa figure.
 Son sang est un manteau de pourpre, puis encor
 Les dards de sa couronne ont l'air de rayons d'or.

LE POÈTE.

O cèdres du Liban, dont les cimes sacrées
 Jettent vers l'Orient vos ombres vénérées,
 Écoutez! écoutez! Ne l'entendez-vous pas.
 Ce sanglot ou ce cri qui s'élève là-bas?

LES CÈDRES.

Un souffle d'épouvante et d'horreur nous effleure,
 Et nous ne savons pas pourquoi, devant l'heure,
 Déjà la nuit déroule au ciel son voile obscur
 Et couvre du manteau des ténèbres l'azur.
 Le sol tremble. O mon Dieu! qu'est-ce donc qui se passe?
 De sinistres clartés par moments dans l'espace
 Se montrent, et voilà vibrer dans l'infini
 Ce cri lugubre: 'Éli, lamma sabacthani!'

LE POÈTE.

Palmiers, que Réphaïm balance sur ses roches,
 Du drame du Calvaire. ô vous témoins plus proches,
 Vous devez mieux le voir que les cèdres lointains
 Dont le Liban revêt ses sommets incertains.

LES PALMIERS.

Dans las airs, où la nuit vide ses urnes d'ombre,
 Le jour a disparu comme une nef qui sombre,
 Les ténèbres ayant submergé son flambeau.
 On entend tressaillir les morts dans leur tombeau;
 Et, spectateurs muets du deuil de la nature,
 Les fantômes des saints quittent leur sepulture,
 Pâles et demandant ce que les hommes font
 Pour les troubler ainsi dans leur sommeil profond.

Les larmes du monde.

- 'Il est mort! il est mort!' gémit la voix des nues.
 'Est-ce pour voir ce deuil que nous sommes venues
 Du Nord et du Midi vers l'Orient vermeil,
 Et que, de tous les cieus hôtes radieuses,
 Nous avons revêtu nos robes merveilleuses
 Que dore le soleil?'

- 'Il est mort! Il est mort!' se lamentent les arbres.
 Les saules inclinés qui pleurent sur les marbres,
 Le cèdre qui dans l'air tord ses bras effarés,
 Les palmiers étoilés pour qui Dieu fit l'espace,
 Et les oliviers verts d'où la brise qui passé
 Fait sortir des sanglots sourds et désespérés.

- 'Il est mort! Il est mort!' disent, on leurs voyages,
 Les aigles éperdus dans l'ombre des nuages,

Et le tigre qui fuit vers son antre sanglant,
 Et le lion saisi d'une terreur profonde,
 Qui tressaille, croyant sentir trembler le monde
 Sous son pied chancelant.

- 'Il est mort! Il est mort!' repond tou- ce qui souffre.
 'Nous étions dans la nuit, nous marchions vers le gouffre;
 Mais nos péchés, le Christ les a tous expiés.
 Et voilà qu'il nous quitté avec nos espérances.
 Comme hier, nous faut-il aux ronces des souffrances
 Ensanglanter nos coeurs et déchirer nos pieds?'

LE POÈTE.

Non, le Christ n'est pas mort, car le Christ est la vie.
 Il est la vérité que l'homme crucifie.
 Le temple de son corps, que vous croyez détruit,
 Vous verrez dans trois jours qu'il l'aura reconstruit.
 Non, le Christ n'est pas mort sur cette croix qui saigne.
 Son verbe est éternel ainsi que l'est son règne.
 Sa parole vivante à jamais restera
 La fontaine où la soif des coeurs s'abreuvera.
 Non, le Christ n'est pas mort. - A l'heure où le soir tombe,
 Enfermez sa dépouille humaine dans la tombe;
 Scellez, comme sur ceux qui pour toujours s'en vont,
 De grands blocs de granit son sépulcre profond;
 Des soldats apostés de peur qu'on ne l'enlève,
 Devant son noir caveau faites veiller le glaive, -
 Quand, du troisième jour, ainsi qu'il l'a prédit,
 L'aube se lèvera sur le Temple interdit,

Le sanhédrin, debout, devant la crypte ouverte,
 En vain le cherchera dans sa tombe déserte.
 Il en sera sorti, vivant et radieux,
 Pour retourner, vainqueur de la mort, dans les cieux.

La rencontre de deux remords.

Voici la nuit dans l'ombre allumer ses étoiles.
 Les tentes du désert ont déployé leurs toiles,
 Et, près de ses chameaux, marcheurs aux pieds calleux.
 Le voyageur étend ses membres anguleux;
 Car il ne comprend rien aux lugubres murmures
 Que le palmier lui jette avec ses dattes mûres.
 A travers le silence il entend seulement
 Quelque lion rugir de moment en moment,
 Mais rugir de terreur plutôt que de colère,
 A l'horizon lointain qu'un peu de lune éclaire.
 Puis le désert s'endort; car il est innocent,
 N'ayant pas, ô Seigneur, mis sa lèvre à ton sang.
 Pendant qu'ainsi, couché dans son manteau de sable.
 Il sommeille, rêvant son rêve insaisissable,
 Le peuple meurtrier sur son chevet aussi
 Se couche, mais troublé d'un sinistre souci;
 Car l'on entend des voix gémir dans les ténèbres.
 Pilate croit ouïr partout des cris funèbres,
 Et tout le sanhédrin veille dans la stupeur,
 Demandant au remords s'il ressemble à la peur.
 Dans son lit de cailloux le lourd Cédron sanglote,
 Et la brise nocturne, où pleure la hulotte,
 Semble un gémissement de deuil. - En ce moment
 La porte de Ghennat s'entr'ouvre lentement.

Et du côté du mont, témoin du grand mystère.
 On voit marcher obscurs dans la nuit solitaire
 Deux hommes. Où vont-ils, fantômes ténébreux,
 Mornes et n'osant pas se regarder entre eux?
 Enveloppés du noir manteau que tisse l'ombre.
 On dirait deux esprits sortis d'un rêve sombre.
 Seuls les astres du ciel éclairent leur chemin.
 L'un tremble, quoique ayant un bâton à la main,
 Et l'autre par instants frémit, sinistre et blême,
 Comme s'il contemplait, quelque spectre en lui-même.
 Étranges voyageurs, qui sait où vont leurs pas?
 Les échos aux rochers le rémandent tout bas.
 Et la brise, en passant par les rameaux des palmes,
 Murmure: - 'Je l'ignore' aux arbres verts et calmes.
 Sont-ce des messagers de la mort qui s'en vont
 Voir comment un Dieu dort dans son cercueil profond.
 Ou si tous les gardiens apostés sur sa pierre
 Sous l'aile du sommeil ont fermé leur paupière?
 Qui sait? Les sentiers même où cheminent leurs pas
 Vous diraient, s'ils parlaient: - 'Nous ne le savons pas.'
 Au pied du Golgotha, tous deux font halte ensemble.
 L'un ayant un instant regardé l'autre, il semble
 Que le même frisson les secoue à la fois,
 Et leur rende la vue et leur rende la voix.
 - 'Ahasvérus!' dit l'un. - 'Judas!' lui répond l'autre.

JUDAS.

Salut au Juif errant!

AHASVÉRUS.

Salut au faux apôtre!

JUDAS.

Hélas! marqués tous deux du même signe au front.

AHASVÉRUS.

L'epouvante et, l'effroi des races qui viendront.

JUDAS.

Frère, comme ta main tremble en ma main glacée,
Et comme de terreur ta chair est hérissée!

AHASVÉRUS.

Frère, et toi tu frémis comme un arbre des monts
Qui tressaille dans l'ombre au souffle des démons.

JUDAS.

Aussi, vois-tu, depuis la porte du prétoire,
J'ai refait, cette nuit, la route expiatoire,
Et suivi pas a pas tout le chemin sanglant
Que le Christ arpenta de son pied chancelant.
Pèlerinage affreux! Car, sur toutes les pierres
Et sur tous les cailloux semés dans les ornières.
Ayant peur de moi-même et d'horreur frémissant,
J'ai cherché, j'ai trouvé les traces de son sang.
Le long du noir sentier j'en ai compté les gouttes.
De mes lèvres j'aurais voulu les baiser toutes;
Et, dans l'obscurité, je les ai par moments
Cru voir étinceler comme des diamants.

Et maintenant autour de moi tout semble rouge.
 Du rocher immobile au nuage qui bouge,
 Tout prend cette couleur, ton lugubre et profond.
 Tout est rouge partout où mes prunelles vont.
 Tout est rouge. On dirait que les étoiles mornes
 Sont des taches de sang dans l'espace sans bornes;
 Et, quand je rentre en moi, je vois dans mon esprit
 Ruisseler à grands flots le sang de Jésus-Christ.
 Hélas! fut-il jamais de vision pareille?
 J'ai son sang dans les yeux!...

AHASVÉRUS.

Moi, sa voix dans l'oreille
 Lorsque Pilate, aux yeux des Juifs et des Romains,
 But cru laver sa honte en se lavant les mains,
 Et, dans la lâcheté cherchant une complice,
 Eut livré le Sauveur des hommes au supplice.
 Tout le peuple cria: - 'Mort au Nazaréen!'
 Le Christ restait muet et ne répondait rien.
 Cependant ses bourreaux l'entraînent, et la foule
 Le suit en l'outrageant et le frappe et le foule.
 Lui marche résigné dans l'insulte et l'affront.
 La couronne d'épine ensanglante son front.
 Le manteau dérisoire ouvert sur ses épaules,
 Il fléchit par moments sous les fouets et les gaules,
 Traînant le lourd fardeau de sa croix et celui
 Des péchés des humains qu'il a pris tous sur lui.
 Oh! je le vois encor sur le seuil de ma porte
 S'arrêter, succombant sous l'arbre entier qu'il porte.
 Comme il est là, je crie, inspiré par Satan:
 - 'Ne souille pas le seuil de ma maison. Va-t'en!
 Marche et suis ton chemin!' Et tristement il lève
 Vers moi ses yeux sereins et calmes, comme un rêve

De ceux à qui le ciel montre ses visions.
J'y cherche des éclairs, et j'y vois des rayons!
Un seul instant, son doux regard sur moi se pose.
Et lui, pâle, s'appuie au seuil et se repose.
Mais l'esprit du démon ressaisit mon esprit.
Et je répète: 'Marche, et va-t'en, Jésus-Christ!'
Alors, se relevant de la pierre sanglante
Où vient de s'affaïsser sa force chancelante.
Il reprend le fardeau de sa croix et me dit:
- 'Homme au coeur sans pitié, que ton seuil soit maudit!
Mes pieds et mes genoux achèveront la route
Que mon sang doit marquer en coulant goutte à goutte,
Pour que tout l'avenir retrouve au Golgotha
La colline où le Fils de l'Homme s'arrêta.
Mais toi, tu marcheras, coeur impie et sévère.
Jusqu'à la fin des temps, sans trouver ton Calvaire,
Et vers ton Golgotha des siècles tout entiers
Verront tes pieds user les cailloux des sentiers!'
Puis il passe. - Et je vois, dans ce moment suprême.
O terreur! ma maison se fermer d'elle-même!...
Je vois crouler mon seuil!... De ma porte aux ais roux
J'entends l'éternité fermer les lourds verrous!...
Les siècles vont remplir de toiles d'araignées
Mes fenêtres toujours d'un doux soleil baignées.
La cigogne, en allant visiter les déserts,
Ne regardera plus mon toit du haut des airs,
Et l'escalier de ma terrasse au nord bâtie
N'y verra plus monter que la ronce et l'ortie.
Car j'éprouve un affreux besoin de vivre, puis
Je ne sais quelle horreur de rester où je suis.
Où que j'aïlle, une force, invincible m'entraîne.
Si tranquille que soit la nuit et si sereine,
Son silence lui-même a des cris et des voix,
Qui m'assaillent de tous les côtés à la fois.

- 'Marche!' me dit sans cesse une langue inconnue.
- 'Marche!' me dit le vent. - 'Marche!' me dit la nue.
Les arbres, les buissons, jusqu'au torrent fuyant,
Tous semblent des échos de ce mot effrayant,
Et je vais...

JUDAS.

Où mes pieds ne voudraient pas te suivre.

AHASVÉRUS.

Où donc vas-tu?

Je vais mourir.

AHASVÉRUS.

Et je vais vivre!

Chant deuxième.**La chute de l'Empire romain.**

Manducemus et bibamus, cras enim moriemur.
S. PAUL, *ad Corinth.* 1, cap. 15.

LE POÈTE.

Puisque à toute clarté, puisque à toute lumière
Les Romains obstinés ont fermé leur paupière.
Qu'ils écoutent du moins, fils d'un siècle maudit,
Ce que le ciel m'inspire et que ma voix leur dit!

Un jour le Maître avait, selon son habitude,
Du pain de vérité nourri la multitude.
Le soir, il descendit de la montagne, et prit,
Avec ses compagnons, ses frères en esprit,

Le sentier qui conduit au lac de Galilée.
 La foule cependant ne s'est point écoulée.
 Infirmes, possédés, malades et lépreux
 Attendent que la main du Christ, s'ouvre sur eux.
 Il dit: - 'Marche!' à l'infirmes étendu sur la pierre.
 Des aveugles obscurs il rouvre la paupière,
 Chasse des possédés le démon, en passant.
 Et corrige la chair des lépreux et leur sang.
 Puis, ayant à chacun, comme dit le prophète,
 Pris le mal dont il souffre, et sa tâche étant faite,
 Il veut, se dirigeant vers le rivage amer,
 Gagner avec les siens l'autre bord de la mer.
 Il entre dans la barque et s'assied. Les apôtres
 Y montent lentement les uns après les autres,
 Pendant que Pierre, ayant disposé les agrès.
 Ouvre la voile au vent qui souffle doux et frais.
 Et la nef prend le large et la brise l'emmène.
 Or le Christ, fatigué selon la force humaine.
 S'endort. - Bientôt la mer commence à s'agiter,
 La tempête à bruire et les flots à monter.
 Leur tumulte fiévreux à chaque instant augmente.
 Le fouet de l'ouragan les bat et les tourmente.
 Le lac semble mugir de l'un à l'autre bout,
 Et l'on dirait un grand cuvier qui fume et bout.
 Un cirque où, secouant leurs crinières d'écume,
 Tous les monstres de l'eau s'acharnent dans la brume
 Et se cabrent les uns sur les autres. Dans l'air,
 Se brisent par moments les angles d'un éclair.
 Tout le ciel est rempli de bruits et de huées.
 Le tourbillon des vents tord les sombres nuées
 Comme une main tordrait une épongo. - Pourtant
 Le Maître continue à dormir, n'écoulant
 Ni les rumeurs que font les tonnerres dans l'ombre.
 Ni les rugissements du lac bruyant et sombre.

Pendant ce temps la barque, errante au gré des flots,
Refuse d'obéir aux bras des matelots.

Elle est comme un aveugle et marche à l'aventure,
Et chaque coup de vent fait craquer sa mature.

Les flots amoncelés, qui hurlent à l'entour,
L'assaillent comme font les béliers une tour.

Du gouvernail rompu la force est épuisée.

Comme une aile d'oiseau qu'une flèche a brisée,
La voile est en lambeaux, et l'on voit par moment
Une lame envahir le pont en écumant

Et rouler sa fureur de la poupe à la proue.

Le navire parfois tourne comme une roue

Dans un tourbillon noir, ou plonge au plus profond

Du gouffre obscur des eaux dont nul ne sait le fond.

Cependant l'epouvante a saisi les apôtres.

Tremblants et se serrant les uns contre les autres,

Ils réveillent le Christ qui dort, qui dort toujours.

- 'O Maître, nous allons périr sans ton secours!'

- 'Hommes de peu de foi,' leur répond le doux Maître,

'La crainte, aucun de vous ne devrait la connaître.'

Puis, levant les deux mains, il gourmande les vents,

Et les flots ameutés, et leurs gouffres mouvants,

Et les éclairs, ces fouets flamboyants des orages,

Qu'agitent dans les cieux les chasseurs des images.

Et la tempête cesse, et, comme elle, dompté,

Le lac reprend son calme et sa sérénité.

Une tempête eucor plus effrayante et pire

Soulève en ce moment l'océan de l'Empire,

Et le vaisseau romain, battu de toutes parts,

Sent trembler, sous l'assaut des vagues, ses remparts.

Sans chef ni gouvernail, sans voile ni pilote,

Comme une algue marine, au gré de l'onde il flotte.

Le hasard soul le mène et lui fait son chemin,

Sans savoir quel écueil il heurtara demain,

Comme on voit quelquefois, dans le cirque, un quadrigé
Qui bondit, n'ayant plus de main qui le dirige,
Et va rompre, emporté par des coursiers sans frein,
Aux bornes ses essieux et son timon d'airain.
Le flot des nations, plein de rumeurs sauvages,
Grossit toujours et monte à fleur de ses rivages;
Et, d'instant en instant plus obscur, l'horizon
Voit les foudres tracer sur sa vaste cloison
Leurs énigmes de flamme, effrayants caractères
Dont les Daniels seuls comprendraient les mystères.
De tous les points du ciel, lugubre et plein de bruit,
Un souffle d'ouragan gronde à travers la nuit;
Car il est, ô Romains, fait de toutes les haines
Des peuples réveillés qui vont briser leurs chaînes,
Et fait, le savez-vous? des malédictions
Que vous lance la voix des générations.

Mais vous n'entendez pas ces cris ni ces insultes,
Ni les vagues battant, comme des catapultes,
Les flancs du vieux navire où vous êtes montés.
Et vous ne voyez pas vos mâts décapités,
Ni l'abîme hurlant et sinistre qui râle,
Comme pour vous chanter son ode sépulcrale.
Ni, dans l'obscurité du ciel toujours plus noir,
S'éteindre par degrés tous les astres du soir,
Ni votre nef, qui sent l'eau sourdre en ses entrailles,
Livrer à chaque lame un pan de ses murailles,
Si bien que l'univers sur l'océan romain
Ne verra plus flotter qu'une épave demain.
Et rien ne vous émeut, aveugles que vous êtes!
Et vous demeurez sourds au grand cri des tempêtes!
Vous dormez par le cœur, vous dormez par l'esprit!
Pourtant qui d'entre vous s'appelle Jésus-Christ?

UN INCONNU.

Non, ils ne dorment pas. Car la vio, ô poète,
 Est pour eux un banquet, une orgie, une fête;
 Ne croyant pas à l'autre, ils prennent celle-ci
 Comme un vase rempli de cécube choisi,
 Où tous boivent l'ivresse avec leur lèvre avide
 Et qu'on les voit jeter loin d'eux quand il est vide.
 Mais le moment est proche où les sourds entendront;
 Car leurs lits de festin sous eux s'écrouleront,
 Et déjà sur les murs de leur salle joyeuse
 Se montre vaguement la main mystérieuse
 Dont le doigt y fera briller ces mots de Dieu:
 Mané, Thécel, Pharès, écrits en traits de feu.
 La réalité sort des langes des figures,
 Et les siècles qu'à Rome assignaient les augures
 Pour les douze vautours comptés par Romulus,
 O poète, demain ils seront révolus.

LE POÈTE.

Vieillard, qui donc es-tu pour parler de la sorte?
 Un prophète? Un voyant?

L'INCONNU.

Poète, que t'importe
 De quel nom l'on me nomme et d'où je suis venu,
 Moi qui vois l'invisible et qui sais l'inconnu?
 Je suis l'homme des temps. Les siècles sont mes frères.
 Avec eux j'ai fouillé les stèles funéraires
 Et sondé les débris de ces vastes cités
 Dont l'Orient peuplait ses États mal voûtés.

Sachant de quoi sont faits ces toits qu'on nomme empires
 Ou royaumes, les uns mauvais, les autres pires,
 Je sais les jours que prend et ce que fait de bruit
 La chute d'un pouvoir lorsque Dieu le détruit.
 Des quatre royautés, maîtresses du tonnerre,
 Que rêva Daniel, le grand visionnaire,
 Trois ont cessé de vivre, et leur orgueil jaloux
 Au monde n'a laissé rien que ces trois cailloux.
 Regarde, je les ai ramassés dans le sable.
 L'un est Assur, qui se croyant impérissable,
 Vouait un éternel encens à ses trépieds
 Et s'écroula, brisant Babylone à ses pieds.
 L'autre est l'Égypte, Isis a jamais disparue,
 Dont le désert, ainsi qu'un lac en temps de crue,
 A couvert les cités de ses grands flots dormants
 Et submergé l'histoire avec ses monuments.
 Le troisième est la Perse aux vieilles satrapies.
 Le hibou hante seul leurs ruines impies.
 Et le chacal nocturne achève ses festins
 Sur l'autel de Mithra dont les feux sont éteints.
 Voici venir le temps où doit s'écrouler Rome.
 Car le néant se met dans tout ce que fait l'homme,
 Et l'on ne bâtit rien, État ni monument,
 Sans qu'il se mêle un peu de ruine au ciment.

Sur ses grands murs construits par la main des Cyclopes,
 Ninive en larmes voit brouter les antilopes,
 Et le Nil de ses flots sortir le nénuphar
 Pour regarder où fut le toit de Putiphar.
 Dans le palais détruit où régnait Cléopâtre,
 L'obscur silence entend hurler les chiens du pâtre
 Et les oiseaux de nuit, dans leur vol anguleux,
 Heurter leur aile grise à ses pilastres bleus.
 Bactres, Persépolis, Ecbatane, Palmyre,

Suse dont l'ombre au flot du Choaspe se mire,
 Babylone, berceau du monde assyrien,
 De votre éternité que nous veste-t-il? Rien.
 Et seuls les habitants des antres troglodytes
 Et les spectres cachés sous les villes maudites
 Que Siddim engloutit dans ses flots sulfureux,
 De votre passé mort s'entretiennent entre eux.
 Hier vous étiez encor les grandes et les fortes;
 La guerre en vain frappait de ses béliers vos portes;
 Et, vidant contre vous ses sombres arsenaux,
 La catapulte usait ses dards sur vos créneaux.
 Et voici que parmi vos murailles tombées
 Le lézard rampe auprès des mornes scarabées,
 Et la ronce à l'assaut monte de toutes parts
 Sur les blocs de granit qui formaient vos remparts.

J'en ai tant vu briller et s'éteindre - ô mystère! -
 D'étoiles dans le ciel, de peuples sur la terre,
 De cités qu'autrefois hantaient les fiers esprits
 Et dont le temps lui-même ignore les débris,
 De conquérants tombés de leur char de victoire
 Pour devenir fumier dans le champ de l'histoire, -
 Que j'ai, témoin obscur des grands événements,
 L'oreille faite au bruit de ces écroulements.
 Mon pied, sans s'arrêter, traverse les royaumes,
 Et les jours devant moi sont comme des fantômes.
 Les semaines, les mois, les ans, les siècles vont
 Roulant, roulant toujours vers ce gouffre sans fond
 Que creuse dans le temps l'éternité farouche.
 Mais je vais écoutant ce que dit chaque bouche,
 Regardant ce que fait chaque main, peuple ou roi,
 Demandant le comment de tout et le pourquoi,
 M'expliquant tour à tour, contemplateur des choses,
 Les causes par l'effet et l'effet par les causes,

Et partout je rencontre, en haut ainsi qu'on bas,
La forte main de Dieu que l'homme ne voit pas.

Quatre cents ans j'ai vu, dans ce laboratoire,
Atelier ténébreux où travaille l'histoire,
Ce que sa main écrit de drames effrayants
Et de combien d'orgueils elle fait nos néants.
O poète, je sais par quel détour oblique
Rome empire sortit de Rome république,
Et comment, le bandit complétant le larron,
Un Auguste toujours finit dans un Néron
Après avoir passé par Tibère et par Claude:
Car le premier chaînon du crime c'est la fraude.
J'ai suivi pas à pas tous ces monstres divers
Que Rome, l'éternel effroi de l'univers,
Vit, sinistre témoin de leurs ignominies,
Du trône des Césars tomber aux gémonies,
Spectres imperiaux dont les temps à venir,
Recueilleront avec horreur le souvenir,
Etonnés qu'au berceau de ces loups sanguinaires
Le Seigneur n'ait pas fait éclater ses tonnerres.
J'ai, vieux contemporain des générations,
Tour à tour parcouru toutes les nations
Que la terre nourvit et que le ciel éclaire.
J'ai vu partout la haine et partout la colère,
Et partout s'indigner les peuples frémissants
Du joug que leur épaule a porté six cents ans.
L'Afrique, du milieu de ses ruines mornes,
Crie au simoun errant dans ses déserts sans bornes:
- 'Qu'as-tu fait du linceul de sables meurtriers
Où tu couchas hier Cambyse et ses guerriers?'
Et l'Asie à son tour, l'Asie aux dieux difformes,
Jour et nuit crie: - 'Allons, mes éléphants énormes,
Mes tigres, mes chacals, mes lions dévorants,

Levez-vous et mettez en lambeaux mes tyrans!
 Et par l'Europe entière une clameur funébre,
 Du Rhin à la Vistule et de la Seine à l'Ébre,
 Se prolonge, apprenant au monde conjuré
 Que souvent la révolte est un devoir sacré.
 Quatre siècles entiers, moi qui marche et qui sue
 Dans mon rade chemin sans terme et sans issue.
 J'ai recueilli ces cris, j'ai commenté ces voix.
 Dans le passé profond, l'avenir, je le vois;
 Et, de quelque côte que je tourne l'oreille
 J'entends gronder un flot humain qui se réveille,
 Et sur ses fondements tout l'empire trembler
 Comme un vieux pan de mur qui s'apprête à crouler.

LE POÈTE.

Mais encore qui donc, voyageur séculaire,
 Qui donc es-tu?

L'INCONNU.

Je suis celui que l'ombre éclaire.

LE POÈTE.

Quoi! cet Ahasvérus dout le Seigneur maudit
 Le seuil et la maison?

AHASVÉRUS.

Poète, tu l'as dit.
 Je suis l'homme marqué du sceau de l'anathème,
 Mais aujourd'hui lavé par les eaux du baptême.

Puis encor dans le flot du Jourdain des douleurs;
 Car nous ne souffrons pas sans devenir meilleurs.
 Dans le chrétien nouveau plus rien du Juif impie
 Ne reste. Mon passé sinistre, je l'expie,
 Et, presque résigné, je suis mou long chemin
 Pour m'arrêter peut-être en mille ans, ou demain
 Or, dans le monde entier, je sais ce qui se passe.
 Écoute tous ces bruits qui vibrent dans l'espace:
 C'est le chant du réveil des peuples qu'on entend,
 Diane du grand jour que l'avenir attend.

Les voix du monde Romain.

LA GERMANIE.

Mes plaines ont besoin de sanglantes rosées.
 O larmes sur Varus par Auguste versées,
 Cinq siècles ont-ils pu vous dessécher enfin?
 Car mes sillons ont soif et mes corbeaux ont faim.

VELLÉDA.

Dans le silence obscur des nuits mornes et brunes,
 O ma mère, j'ai lu tous les secrets des runes.
 Des flots de sang, des flots et des flots couleront,
 Tes sillons altérés à pleins bords en boiront.

L'ÉPÉE D'ARMINIUS.

Cinq siècles de combats ne m'ont point émoussée.
 Nos champs vont s'abreuver de leur rouge rosée.
 Sous mon tranchant fatal que de morts toraberont!
 Nos corbeaux affamés longtemps s'en repaîtront.

LA SCANDINAVIE.

Moi, le Nord qu'une brume éternelle enveloppe,
 Ventre d'où sont sortis les peuples de l'Europe.
 J'ai mes Cimbres encor, les fils vaillants de ceux
 Que Marius frappa de son glaive chanceux.

LA VISTULE.

Et moi, mes Huns montés sur leurs grandes cavales,
 Dont le souffle orageux a le bruit des rafales
 Que les bouches du Nord font, gronder à travers
 Les branches des sapins tordus par les hivers.

LE DANUBE.

Debout, mes Alamans, fils des hordes alaines!
 Levez-vous plus nombreux que les épis des plaines,
 Et qu'on croie, à vous voir, une immense forêt
 De piques et de dards aigus qui marcherait!

L'ELBE.

Cyules des Saxons que l'Océan polaire
 Voit de ses ouragans affronter la colère,
 En mer vos nefes d'osier qui portent sur les flots
 Mon peuple aventureux de soldats matelots!

LE RHIN.

Rochers, entassements de lave, pics sauvages,
 Dont la chaîne s'étend le long de mes rivages,
 Remplissez tout mon lit de vos blocs. Je veux voir
 Sur ce pont tous mes Francs passer avant ce soir.

TRÈVES.

Allumez votre lampe ô mes blondes veilleuses,
 Et videz jusqu'au bout vos quenouilles joyenses;
 Car voici les guerriers aux boueliers d'airain
 Et leurs cornes d'aurochs qui vont franchir le Rhin.

ARRAS.

Honte aux coeurs paresseux! Honte aux âmes rétives!
 Pressez, mes tisserands, vos navettes actives.
 Restez sur vos métiers courbés jusqu'à demain.
 Nous tissons le linceul du cadavre romain.

LA GAULE.

Hâtez-vous; car mon coq, héraut au cri sonore.
 Annonce le réveil de cette grande aurore
 Que ma haine depuis bien des siècles attend.
 Mes bagaudes armés s'assemblent en chantant.
 L'ongle de mes coursiers bat l'aive des étables,
 Et mes clairons sont pleins de souffles redoutables.

LES PYRÉNÉES.

Mes aigles ce matin sont sortis de leur nid.
 Où vont-ils, effleurant leurs rochers de granit,
 Mes aigles dont la joie allume la paupière?
 Je les vois aiguïser leurs serres sur la pierre,
 Je les vois aiguïser leur bec d'acier aussi.
 A quel combat sanglant s'apprêtent-ils ainsi

LES AIGLES.

L'aigle de Rome est las de porter le tonnerre,
 Nous allons installer nos aiglons dans son aire;
 Car son vol ne sait plus s'élever dans les cieux,
 Et l'avenir du monde est fermé pour ses yeux.

L'ESPAGNE.

Moi, pour brûler son nid de rapine et de honte,
 J'allumerai ma torche aux flammes de Sagonte,
 Et j'ai pourtant, - l'histoire a de pareils hasards, -
 Prêté trois empereurs au trône des Césars...

LA GRANDE-BRETAGNE.

Spectres perdus parmi tous ces monstres infâmes,
 Pour qui rien n'est sacré, vieillards, enfants ni femmes,
 Et pour qui l'univers est comme une forêt
 Où dans l'ombre le crime armé s'embusquerait.
 Mais leur règne s'écroule et leur force est passée.
 C'est pourquoi sur ton char monte, ô Boadicée,
 Et bats des mains à voir dans leur obscur charnier
 Ces bandits empourprés tomber jusqu'au dernier.

LES ALPES.

Nous sommes l'Helvétie, et nos épaules blanches
 Ont porté, cinq mille ans, leurs manteaux d'avalanches.
 N'est-ce pas trop déjà de ce fardeau, mes soeurs,
 Pour que nous subissions encor nos oppresseurs?
 Sur nos glaciers d'argent le vent libre circule.
 Libre est l'aigle qui monte, avec le crépuscule.

Sur nos pics, frère ailé des nuages errants.
Soyons libres comme eux et brisons nos tyrans!

LA GRÈCE.

Quels sont ces bruits d'épée et quels ces bruits de lance
Qui troublent mon sépulcre et son obscur silence?
Car voilà déjà plus de six siècles entiers
Que l'oubli, cette ronce, envahit mes sentiers.
Or, est-ce Salamine, ou Mycale, ou Platée,
Qui, filles de ma gloire illustre et redoutée,
Viennent me réveiller dans mon cercueil glacé,
Comme si l'avenir refaisait le passé?

L'ARMÉNIE.

Remplissez vos carquois, mes fauves sagittaires,
Et lancez vers le Nord vos coursiers militaires,
Noirs griffons du désert qui vont sans mors ni frein
Au bruit de vos tambours aux sonnettes d'airain.
Car l'Euphrate vous vit, ô mes Parthes, naguère
Broyer toute une armée avec ses chars de guerre.
Des succès glorieux vous savez le chemin,
Comme au temps de Crassus, dont je garde la main.

LA NUMIDIE.

Cigognes que, du haut de ses crêtes chenues,
L'Atlas voit traverser l'océan bleu des nues,
Cigognes qui venez du Midi, regardez!
Où s'en vont ces courants de peuples débordés?

CARTHAGE.

Quoi! tu ne vois donc pas à quel but Dieu nous mène?
 Nous préparons à Rome un nouveau Trasimène.
 Da glaive d'Annibal j'ai retrempé l'acier,
 Et de sa housse d'or revêtu mon coursier.

LA LIBYE.

Mes lions accroupis dans les oasis vertes,
 Vos gueules vers le Nord toutes larges ouvertes,
 La prunelle farouche et la narine au vent,
 Pourquoi regardez-vous vos ongles si souvent?
 Depuis l'aube jusqu'à, la nuit livide et terne,
 Sans tremper votre lèvre à l'eau de la citerne,
 Roulant sous vos longs cils votre oeil fauve et hagard,
 Que sondez-vous ainsi l'horizon du regard?

L'ÉGYPTE.

Memphis a vu monter sur ses trois pyramides
 Trois ibis, habitants du Nil aux bords humides;
 Six licornes de Thèbe et six griffons ont pris
 Le chemin du Delta par les grands sables gris.
 Qu'est-ce donc que l'ibis regarde et qu'il écoute?
 La licorne qu'a-t-elle entrevu sur sa route?
 Au bout de son sentier le griffon éperdu
 Quel bruit mystérieux a-t-il donc entendu?

CHOEUR DES NATIONS.

Que disent tes cadrans, que disent tes clepsydres,
 O Rome? Car voici l'heure où viennent les hydres,

Les serres des vautours et les dents des lions.
Voici vers toi le cri des races qui s'élève.
Voici venir les fils de la lance et du glaive
Pour te briser, fléau des générations.

Car la paix avec toi n'est que la servitude.
Douze siècles ta louve a, dans sa solitude,
Ta louve a bu le sang des peuples opprimés.
Mais leur tour est venu de monter dans l'histoire,
Et tes pieds descendront l'escalier de ta gloire,
Et tes fastes vont être à tout jamais fermés.

Hier le coeur, aujourd'hui l'anévrisme du monde.
On entend battre, au fond de ta poitrine immonde,
Les palpitations de tout le genre humain.
Toute corruption fait du sang dans tes veines.
Tu ris des nations et de leurs larmes vaines;
Mais à ta pourpre on va les essayer demain.

Sous ses porches béants ton arche triomphale
Verra passer demain la vivante rafale
Des vengeurs suscités par les siècles qui font, -
Des droits sacrés de l'homme austères sentinelles.
Lorsque enfin luit le jour des luttes solennelles, -
Aux orgueils les plus hauts un néant plus profond.

Maudits soient par le ciel et maudits par la terre
L'amphore où, chaque jour, ta soif se désaltère,
Le sceptre et le manteau que souillent tes Césars,
La voie où leur pied marche et l'escalier qu'il monte.

Le trône où leur grandeur siège moins que leur honte,
Le tranchant de leur glaive et l'essieu de leurs chars!

Nous, les Francs et les Huns, les Goths et les Vandales,
De tes palais on nous verra fouler les dalles.
Nous boirons l'hydromel aux coupes de tes dieux.
Nous briserons la clé de tes arcs de victoire;
Et, dans nos boucliers ayant pesé ta gloire,
Nous jetterons ta cendre aux vents de tous les cieux.

Nous seuls savons le sens des mots et des figures
Dont l'avenir remplit la bouche des augures.
Mais toi, tu n'entends rien aux signes du passé.
Voilà qu'à chaque instant ta splendeur diminue,
Et chaque soir ajoute un peu d'ombre à la nue
Où doit s'ensevelir ton soleil éclipsé.

C'en est fait, c'en est fait, Rome, de ton prestige.
Ton vieux laurier n'a plus de sève dans sa tige.
Parmi les nations tu cesses de compter.
Et le monde va voir, dans la cité latine,
Entourant de ses cris la roche palatine.
Jupiter en descendre et le Christ y monter!

LE POÈTE.

Mais Rome, tout entière au bruit joyeux des fêtes,
O peuples, n'entend pas la rumeur que vous faîtes,
Ni retentir vos pas, cavaliers, fantassins,

Ni mugir vos clairons, ni raler vos buccins,
 Ni vos béliers briser les portes de l'empire,
 Ni l'effroi palpiter dans tout coeur qui respire.

Car Rome chante aussi, la bacchante, laissant
 Se mêler par endroits quelque strophe de sang,
 Apre assaisonnement de sa gaîté farouche,
 A l'hymne des festins que fredonne sa bouche.
 Pendant qu'à flots vermeils on fait couler le vin
 Des amphores d'Anxur dans les coupes d'or fin.

Dans un triclinium.

- 'Nous aimons à voir, brunes filles des Gaules,
 Nous aimons à voir, blondes filles du Rhin,
 Vos cheveux flotter sur vos Manches épaulés
 Et vos coeurs s'ouvrir à l'amour souverain.

Nous aimons à voir, quand les coupes cyniques
 Ont versé les flots du falerne écumant,
 Frissonner vos seins sous vos blanches tuniques
 Et vos corps se tordre aux baisers d'un amant.

Nous aimons sentir, ô suprêmes délices!
 Se pâmier nos yeux pris d'un charme vainqueur;
 Car vos bouches sont, ô beautés, les calices
 Où l'on boit l'amour, ce falerne du coeur.

Par les dieux, laissons aux chrétiennes moroses
 Les refus glacés, le dédain des amours.

C'est pour nous qu'ils font, en avril, tant de roses,
C'est pour nous qu'ils font tant de femmes, toujours.

L'avenir est noir, nous ont dit les augures.
Votre rire est doux, leur grimoire est peu clair.
Laissons-les fouiller leurs énigmes obscures.
Chantez-nous, beaux corps, vos beaux hymnes de chair.

Aux baisers mêlons le sang rouge des treilles
Et noyons au vin les stupides remords.
Puis rendons notre âme à doux lèvres vermeilles,
Si Pluton nous veut dans l'empire des morts.'

Dans le cirque.

En tes tricliniums parfumés de verveine,
Laisse la volupté, Rome, te mettre en veine,
Les femmes et l'amour illustrer tes festins,
Et sonner les chansons aux doux rythmes latins.
Mais toute nuit, hélas! d'une aube se complique.
Le paganisme chante et le cirque réplique.
L'amphithéâtre est plein. Cent mille spectateurs
Des gradins étagés occupent les hauteurs.
Sous le velum, qui fait un charmant crépuscule,
On voit au premier rang Maximien Hercule,
Tigre humain dont le sort dut faire nn empereur,
Et le peuple l'acclame avec joie et terreur.
Non loin des sénateurs accoudés sur leurs stalles,
Le front calme et serein, se placent les vestales,
Et l'on entend hurler, comme dans un enfer,
Tous les bourreaux du cirque en leurs cages de fer;

Les lions de Barca, les tigres de Nubie,
 Les buffles mugissants qu'enfante la Libye
 Ou dont le Taurus, plein de sinistres secrets,
 Voit, la nuit, flamboyer les yeux dans ses forêts.
 Les panthères que l'Inde abrite aux bords du Gange
 Et dont le grincement simule un rire étrange,
 Los chacals de Pétra, les hyènes de Sur,
 Les loups, fauves rôdeurs des montagnes d'Assur.
 Les ours que le Liban nourrit sous ses vieux ormes,
 Et jusqu'aux éléphants, blocs rugueux et difformes,
 Dont le pied, en marchant de son pas coutumier,
 Broie un cadavre humain ou le tronc d'un palmier.
 Tous ces monstres, les yeux remplis d'éclairs, attendent.
 Ayant tous soif de sang et faim de chair, ils tendent
 A travers les barreaux leur mufler aux cris stridents
 Et les grattent avec leurs griffes et leurs dents.

Mais le sang et la chair descendent dans l'arène,
 Trois chrétiens, un vieillard, une vierge sereine,
 Puis un jeune homme fort et calme, tous portant
 Au front une auréole invisible et chantant:

- 'Devant vous, Seigneur, nous courbons nos têtes
 Et nos coeurs aussi.
 Notre espoir au ciel, ô Seigneur, vous êtes
 Notre force ici.'

Et le peuple en fureur, que l'instinct du sang pousse,
 Vers les trois condamnés hurle en levant le pouce,
 Tandis que l'empereur sur son trône sourit.
 Mais l'hymne recommence au nom de Jésus-Christ:

- 'Des païens obscurs nul de nous n'envie
 Les destins heureux.
 Car la mort, Seigneur, c'est pour nous la vie,
 C'est la mort pour eux.'

Les sénateurs muets trépignent dans leurs stalles,
 Et l'on voit s'empourprer le front blanc des vestales;
 Mais le chant des martyrs, bestiaires de Dieu,
 Continue à monter vers le ciel large et bleu:

- 'Nous avons marché, coeurs croyants et calmes,
 Dans la nuit du temps.
 Ouvre-nous, Seigneur, la cité des palmes,
 L'éternel printemps.'

Et l'on entend, avec la foule impatiente,
 O tigres, ô lions, votre meute effrayante
 Dans vos cages de fer rugir et s'agiter.
 Mais la voix des chrétiens achève de chanter:

- 'Nous allons mourir; mais, mon Dieu, qu'impoite?
 Nous mourrons joyeux,
 Si la tombe doit nous ouvrir la porte
 Qui conduit aux cieux!'

Trois tigres aussitôt bondissent dans l'arene,
 Le premier pris à Zin, le second à Cyrène,
 Le troisieme tiré d'un ravin du Nébo
 Où Moïse oublie n'eut pas même un tombeau,
 Tous effrayants, mêlant encor dans leur crinière
 Au sable du désert l'odeur de la tanière.
 Le des arqué, tous trois s'arrêtent un moment,
 Et, faisant éclater un long rugissement,
 Promènent autour d'eux leur regard qui foudroie.
 Des ongles et des dents ils choisissent leur proie;
 Et, comme si des yeux ils se fussent compris,
 Ils poussent à la fois trois formidables cris.
 Un bond, et chacun d'eux (ô moment d'épouvante!)
 De ses griffes saisit sa victime vivante,

Et chacun des martyrs, comme un suprême adieu,
 Adresse à l'empereur ces mots: - 'Gloire au seul Dieu!'
 Et meurt, ayant trouvé, comme Christ, son Calvaire.

Votre royaume est donc bien difficile à faire,
 Qu'il faille tant de sang, mon Dieu, pour affirmer
 La vérité qui doit dans les âmes germer?
 Mais votre nom, Seigneur, maître de tout mystère.
 Soit béni dans le ciel et béni sur la terre,
 Et votre volonté se fasse en tous les temps!

Or, la foule applaudit pendant quelques instants,
 Ayant vu, sans qu'un cri soit sorti de leurs bouches,
 Les martyrs déchirés par les monstres farouches.
 Sur le sable tomber, les bras ouverts en croix,
 Comme pour dire encore après la mort: - 'Te crois.'

En ce moment au bord de l'arène se penche
 Un vieillard secouant sa chevelure blanche,
 Puis se dresse, les yeux fixés sur Maximien,
 Et s'écrie: - 'Empereur, que leur sort soit le mien!
 Car tes dieux ne sont tous que des dieux d'imposture,
 Fabriqués de mensonge et faits de pourriture,
 Symboles creux, mais pleins des vices des humains.
 Il n'est qu'un seul Dieu vrai, c'est le Christ, ô Romains!'

Pareil au noir Caurus qui souffle les tempêtes,
 Ce nom va soulevant la multitude. - 'Aux bêtes!'
 Ce cri dans tous les coeurs, ce cri dans tous les yeux.
 D'un bout du cirque à l'autre, éclate furieux.
 - 'Aux bêtes!' On dirait le tonnerre qui roule
 A travers tous les rangs ameutés de la foule,
 Et cent mille regards fixés sur l'empereur
 Attendent ce que va décider sa fureur.
 Un signe de sa main, - et, l'oeil plein de lumière,
 Le vieillard, qui tout bas murmure une prière,
 Dans l'arène s'élançe. On voit en même temps
 De leurs cages bondir trois lions haletants,

Formidables, ayant, sur l'Euphrate qui gronde,
 Bravè, cinq ans, les dards et la fleche et la fronde.
 Tout frissonne à l'aspect de ces monstres hideux,
 Tout, hormis le vieillard qui marche au-devant d'eux.
 Leur faim rugit. Leurs dents et leurs griffes s'apprêtent.
 Mais tout à coup voilà que tous trois ils s'arrêtent
 Et devant l'inconnu se prennent à frémir.
 D'épouvante à ses pieds on les entend gémir.
 Cet être surhumain quel est-il? Est-ce Hercule,
 Pour que tout le désert devant lui seul recule?
 Pour que sous son regard, plein d'étranges rayons,
 On voie ainsi trembler la fureur des lions?
 Car tous les spectateurs, le front sinistre et blême,
 Regardent l'empereur qui tressaille lui-même,
 Disant: - 'Si c'est un dieu, le ciel est contre nous.'

Cependant le vieillard, se jetant à genoux
 Et croisant les deux mains sur sa poitrine nue,
 S'écrie (et Rome entend cette voix inconnue):
 - 'Grâce! grâce, Seigneur! Quatre siècles entiers
 J'ai marché sans trouver le bout de mes sentiers.
 Comme dans un sépulcre enfermé dans la vie,
 Au fond de leurs tombeaux, les morts je les envie;
 Car ils ont le repos du moins, que je n'ai pas.
 La terre incessamment s'allonge sous mes pas.
 Les lions de l'Atlas et les tigres des jungles
 Refusent d'entamer ma chair avec leurs ongles.
 L'hyrène à mon aspect recule avec effroi.
 Les flammes des volcans ne veulent pas de moi.
 Les déserts africains n'ont pas assez de sables,
 Ni dans ses bassins verts, gouffres inépuisables,
 La mer assez de flots pour me faire un linceul.
 De pays en pays je marche triste et seul,
 Moi qui n'ai plus, hélas! de toit ni de famille
 Et que n'accueillent plus, l'été, sous la charmille,

Ou, l'hiver, à côté du foyer babillard,
Le baiser d'un enfant ni la main d'un vieillard.
C'est en vain que je frappe aux portes de la tombe,
Voulant dormir, pareil à tout mortel qui tombe,
Dormir, dormir enfin de ce sommeil profond
Que les chevets glacés des sépulcres nous font.
Mais il faut que je marche, hélas! et que je vive,
Car - bien que le Seigneur, de ses sources d'eau vive
Ait ouvert à ma soif le généreux trésor -
La révolte parfois dans mon âme entre encor.
L'ouragan dans mon coeur, l'ouragan dans ma tête,
Je suis comme un oiseau qu'emporte la tempête.
L'Himalaya, sublime escalier de l'azur,
Où l'aigle voyageur trouve un asile sûr,
Que de fois, ô mon Dieu, dans ses brises neigeuses,
Il m'a vu rafraîchir mes tempes orageuses!
Dans les eaux de ses lacs, tout frémissants d'horreur,
Que de fois, ô mon Dieu, j'ai miré ma terreur
Jusqu'à l'heure où la nuit, vers l'orient plus sombre,
Roulait dans les ravins ses avalanches d'ombre,
Et que les astres d'or s'allumaient dans les cieux,
Afin que l'infini me vît de tous ses yeux!
Je donne des frissons à toute âme vivante.
Je suis le condamné sinistre, l'épouvante,
Le spectre de la vie et l'ombre de la mort,
L'éternité du crime et celle du remord.
Mon nom, l'aigle des pics le redit à l'espace.
Les chiens avec effroi le hurlent quand je passe;
Et, me voyant venir de loin, la mère dit:
Silence, mes enfants; voilà l'homme maudit!
A mes pieds fatigués toute porte se ferme.
Et l'avenir encor, qui sait ce qu'il renferme
D'angoisse, de souffrance et d'épreuves enfin,
Mystérieux anneaux de ma chaîne sans fin?

O Seigneur, qui savez le nombre des étoiles,
 Perles d'or dont la nuit brode ses sombres voiles,
 Et comptez chaque jour dans leurs gouffres béants
 Les sables des déserts, les flots des océans,
 Vous savez tous les pleurs sortis de mes paupières,
 Vous avez entendu mes cris et mes prières,
 Vu les froides sueurs de mon front ruisseler
 Et senti sous vos mains tous mes membres trembler.
 Seigneur, j'ai tour à tour visité tous vos temples,
 De tous vos confesseurs médité les exemples,
 Interrogé vos saints dans les déserts discrets
 Où leur esprit entend votre voix de plus près.
 Dans toutes les douleurs j'ai marqué mes étapes.
 Les catacombes m'ont admis à leurs agapes,
 Et souvent, dans le cirque où tombaient vos martyrs,
 J'ai prosterné devant la mort mes repentirs.
 Mais elle ne veut pas se faire ma complice.
 Le glaive à mes remords refuse le supplice.
 Les haches des bourreaux, les tenailles de fer,
 Comme sur du granit, s'émousent sur ma chair.
 Les bûchers flamboyants s'éteignent quand j'y touche.
 Le plomb fondu se change en glace dans ma bouche,
 Et voici les lions, à ma vue effrayés,
 Comme des chiens soumis se coucher à mes pieds.
 Quand aurez-vous pitié de votre créature?
 Oh! laissez-moi rentrer du moins dans la nature;
 Et, mesurant le crime, ô Dieu juste, au remord,
 Laissez tomber sur moi le pardon de la mort!
 Seulement, ô Seigneur, laissez-moi voir encore
 Sur la Rome chrétienne éclater votre aurore,
 Et monter votre croix, ce soleil radieux,
 Sur l'Olympe, déjà trop étroit pour ses dieux?
 Puis sa main quatre fois ramasse un peu du sable
 Qu'a rougi des martyrs le sang ineffaçable,

Et, le jetant dans l'air aux quatre points du vent:
 - 'Regardez, reprend-il, ô Fils du Dieu vivant!
 Ensuite, sans qu'un tigre ou qu'un lion proteste,
 Il étend son manteau pieux sur ce qui reste
 Des trois morts. Après quoi, pareil à Daniel,
 Du cirque morne il sort en regardant le ciel.

LE POÈTE.

Allons, vengeurs que Dieu suscite pour les races,
 Prenez vos javelots, vos dards et vos cuirasses!
 La justice du ciel par vous doit s'accomplir,
 Et l'urne du destin déborde à se remplir.
 Car le droit désormais de la force relève,
 Et si Dieu c'est la main, n'êtes-vous pas le glaive?
 Daces, dont les aïeux se souviennent encor
 Du vieux Persépolis, la ville aux dômes d'or;
 Cimbres, que Marius vit unir sur vos casques
 Les mufles des dragons aux ailes de tarasques;
 Hérules, qui buvez l'Oder aux flots glacés
 Et changez en désert le sol où vous passez;
 Saxons, qui, vous berçant sur les mers boréales,
 Mêlez au bruit du vent vos chansons martiales;
 Angles, qui, baptisés dans l'océan Breton,
 Portez dans les combats vos targes de laiton;
 Goths, que l'Espagne attend; Vandales, dont l'Afrique
 Doit voir rouler les chars sur sa terre historique.;
 Lombards, dont on verra le belliqueux essaim
 Abreuver ses coursiers aux flots verts du Tessin;
 Quades aux cheveux roux; Frisons aux larges braies;
 Teutons à l'oeil luisant comme l'oeil des orfraies;
 Sicambres, qui, jamais à nul joug asservis,
 Aiguisiez sur vos rocs la hache de Clovis;

Alains, qui, fiers du sang des anciens Massagètes,
 Enduisez de poison le fer de vos sagettes;
 Burgondes, qui portez, en guise d'étendard,
 Une tête d'aurochs sur la hampe d'un dard;
 Sarmates voyageurs, Suèves et Gépides;
 Huns, qui, lançant au vent vos cavales rapides,
 Mêlez à l'ouragan votre ouragan de bruit,
 Vous que l'horreur devance et que la terreur suit,
 Vous tous, peuples épars dans l'Europe rebelle,
 Réveillés par la voix de Dieu qui vous appelle,
 De l'avenir obscur, vous, ouvriers secrets,
 Descendez de vos monts, sortez de vos forêts!
 Accourez tous, torrent humain qui roule et gronde,
 Accourez avec l'arc et la lance et la fronde,
 Avec vos chars de guerre et vos chevaux ailés
 Dont la tempête tord les crins échevelés!
 Vengeurs inattendus de tout ce qui respire,
 Ébranlez les remparts du formidable empire,
 Déracinez du sol la tour de son orgueil,
 Et de son grand néant faites-lui son cercueil!

Les hymnes des barbares.

UN SOLDAT D'ALARIC.

La neige a fait tomber ses plumes blanches
 Dans nos noirs sentiers.
 L'obscur sapin a fait pleurer ses branches
 Quatre jours entiers,
 Le rauque corbeau dans l'ombre s'élance.
 Le loup des forêts bondit sur nos pas.

Ils savent où vont les fils de la lance.
Ils savent où vont les fils des combats.

Les norves ont filé, des nuits entières,
Leurs fuseaux d'airain,
Chantant vos runes sombres, ô sorcières,
Sous leurs toits de erin.
Leurs yeux ont-ils lu la grande épopée
Qu'écrit l'avenir du monde là-bas?
Ils savent où vont les fils de l'épée.
Ils savent où vont les fils des combats,

Odin fait, jour et nuit, gémir l'enclume,
Forgeron du sort.
De notre gloire enfin l'éclair s'allume,
O guerriers du Nord!
Nos noirs étalons au bruit de l'orage
Hennissent de joie et doublent le pas.
Ils savent où vont les fils du carnage.
Ils savent où vont les fils des combats.

UN SOLDAT D'ATTILA.

L'épervier des bois dans son nid se lamente.
Le vautour des monts a gémi tout le soir.
Vous boirez, oiseaux, si la soif vous tourmente,
Vous boirez demain au sanglant abreuvoir,
Epervier des bois et vautour des monts!

Le coursier du roi, secouant sa crinière,
 Va frappant le sol et demande son mors.
 Du matin au soir il redit sa prière:
 - 'Donne-moi, Seigneur, ma litière de morts.'
 Le coursier du roi va frappant le sol!

Le clairon bruit dans l'armée aguerrie,
 Et les loups ont faim dans leurs sombres halliers,
 Et la lance est prête, et le glaive nous crie:
 - 'Je me rouille ici près des noirs boucliers.'
 Le clairon bruit et les loups ont faim!

Nous voici venir, nous les fils des Alrunes,
 Nations, tremblez dans vos mornes vallons.
 Nos coursiers sont noirs, leurs crinières sont brunes.
 Nos carquois sont pleins et nos glaives sont longs,
 Nous voici venir, nations, tremblez!

UN SOLDAT DE GENSÉRIC.

Tempêtes du nord, rugissez dans l'espace!
 Hurlez! hurlez!
 La foudre conduit votre meute qui passe,
 O vents ailés!
 Courez dans les cieux, aboyez sur nos têtes
 Avec l'éclair.
 Plus vite que vous, nous marchons, ô tempêtes,
 Coursiers de l'air.

Rafales neigeuses du pôle accourues,
 Soufflez! soufflez!
 Dans l'air autoninal, ô triangles des grues.
 Volez! volez!
 Voici s'avancer nos cavales sans nombre
 Plus vite encor.
 - 'Où va, se dit-on, cet orage dans l'ombre
 Au son du cor?'

Ravines des monts par la neige gonflées.
 Roulez vos flots.
 Broyez, ô torrents, dans les creux des vallées,
 Les noirs bouleaux.
 Ainsi nous broyons les cités, les royaumes,
 Chemin faisant.
 Et, morne linceul, sur les peuples fantômes
 L'oubli descend!

Les trois derniers jours de rome.

Le premier jour.

ROME.

Esclaves, écoutez comme on frappe à ma porte.
 On frappe, on frappe encor.

LES ESCLAVES.

Rome, que nous importe?

ROME.

Mes veilleurs endormis, ma foi, qu'est-ce qu'ils font?

LES ESCLAVES.

Tes veilleurs sont plongés dans un sommeil profond.
 Sous leur chevet, ce soir, une main invisible
 A dérobé la clé de ta force invincible.
 Ce sont des Juifs peut-être, ou, qui sait? des chrétiens.

UN BARBARE.

La clé de ta puissance, ô Rome, je la tiens;
 Car c'est, regarde ici, la pointe de mon glaive.
 Ton étoile décline et la mienne se lève.
 Descends ton escalier de porphyre vermeil,
 Et laisse tes veilleurs dormir leur lourd sommeil.
 Mais hâte-toi d'ouvrir, car je suis las d'attendre,
 Et je suis Alaric, puisque tu dois l'entendre.
 Comme autrefois Brennus, Rome, tu t'en souviens,
 Je suis un messager du destin, et je viens,
 Quand tu te fais exprès complice des révoltes
 Pour mieux ravir au champ des peuples ses récoltes,
 O Rome, je viens voir ce qu'il te reste encor
 Des rapines du monde au fond de ton trésor.
 Nous en ferons deux parts, à moi l'une, à toi l'autre
 Sinon, je prends le tout; car ce droit est le nôtre.
 Mais je suis généreux, tel que tu me vois là,
 Et j'en veux seulement la moitié.

ROME.

La voilà.

Le deuxième jour.

ROME.

Cette nuit, écoutant le chant des tibicines,
 J'ai senti mon palais trembler dans ses racines.
 Mes augures, ouvrez le livre des destins,
 Et dites-moi qui trouble ainsi mes doux festins.
 Ma coupe de cristal a frémi sous ma lèvre,
 Et mon lit chancelé comme pris de la fièvre.
 C'est étrange. Les dieux sont capables de tout.

LES AUGURES.

Hélas! les dieux sont morts. Un seul reste debout,
 Un seul, un seul encore, et ce n'est pas le nôtre.
 Qui sait (car aussi bien l'un ne vaut-il pas l'autre?),
 Qui sait si ce n'est pas le dieu nazareen,
 Dont le pied reste empreint au désert syrien?

ROME.

Celui-là, j'en réponds, est mort aussi. Pilate
 A vu jeter au sort son manteau d'écarlate,
 Et lui-même l'a vu coucher dans le tombeau.
 Or donc quel pourrait bien être ce dieu nouveau
 Qui commande aux terreurs de s'asseoir à ma table?

UN BARBARE.

C'est le Dieu des chrétiens, le maître redoutable,
 L'esprit le plus nouveau, l'esprit le plus ancien.
 De l'avenir du monde il compose le sien,

Et ne veut plus que rien par le hasard se fasse.
C'est pourquoi tous les deux il nous nient face à face.

ROME.

Qui donc es-tu?

UN BARBARE.

Je suis la terreur et l'effroi.
Les Huns ont ciselé ma couronne de roi.
J'ai broyé sous mes pieds tes légions serviles.
J'ai laissé sur le Rhin dix cadavres de villes.
J'ai balayé du sol Aquilee, et Milan,
Et Pavie et ses tours. Puis j'ai pris mon élan
Vers le Tibre, pour voir ce qu'il roule en son ond
De débris de Césars, immondices du monde.
J'ai vu ce que le temps fait de ces choses-là,
Et j'en ai le dégoût au coeur, foi d'Attila.
Or, puisqu'il faut mourir et que ton heure approche,
Puisqu'on creuse déjà ton caveau dans la roche,
Que de ta pourpre on garde encor quelque lambeau
Pour couvrir ton linceul et te mettre au tombeau,
Donne-moi ton trésor, et que ta main soit preste.

ROME.

Alaric m'eu a pris la moitié. Prends le reste.

Le troisième jour.

ROME.

Quel brouillard de terreur passé devant mes yeux?
 Ils n'aperçoivent plus un coin d'azur aux cieus,
 De sombres visions toutes mes nuits sont pleines.
 Qu'entend-on sur les monts? Que voit-on dans les plaines?
 Mes féciaux, tenant la verveine à la main,
 Depuis soixante jours se sont mis en chemin.
 Aux quatre points du vent que chacum d'eux explore,
 Quels spectres ont-ils vus? Je n'en sais rien encore;
 Mais je me sens trembler depuis qu'ils sont partis,
 Et je me dis souvent: - 'Quand donc reviendront-ils?'

LE PREMIER FÉCIAL.

Je viens de l'Occident. Un vieux gardeur de chèvres
 M'a dit, en ébauchant un rire sur ses lèvres:
 - 'Eh quoi! l'astre romain n'a donc plus un rayon?
 C'est ma lampe, le soir, sous mon toit de clayon.'

LE DEUXIÈME FÉCIAL.

Je viens du Nord. J'ai vu sous leurs manteaux de neige
 Les Alpes se disant l'une à l'autre: - 'Que n'ai-je
 Un souffle d'ouragan qui transporte mes rocs?
 Car j'irais lapider Rome avec tous mes blocs.'

LE TROISIÈME FÉCIAL.

Je viens de l'Orient. La foudre le sillonne.
 L'empire a vu crouler sa dernière colonne.
 Aétius tombé fut le dernier Romain.
 Les barbares seront peut-être ici demain.

LE QUATRIÈME FÉCIAL.

Je viens du Sud. L'Etna du fond de son cratère,
 Augure souterrain, prophétise à la terre.
 Le Vésuve aussi gronde et jette à tous les vents
 Son râle de terreur au milieu des wants.
 Dans quel coin de l'empire, hélas! trouver un gîte?
 Nombreux comme les flots que la tempête agite,
 Nombreux comme au désert les sables voyageurs
 Qui noyèrent Cambyse en leurs gouffres vengeurs,
 Hier Ostie a vu de leurs barques fatales
 Sur ses bords étonnés descendre les Vandales.
 Toute l'Afrique est là. Dans leurs marais bourbeux
 Les pâtres de Frégène ont abrité leurs boeufs.
 Ils disent qu'Annibal revient, et qu'il ramène
 Ses lances pour nous faire un second Trasimène.
 Pourtant ce n'est pas lui; c'est un autre, et l'on dit
 Qu'un griffon lui forgea le glaive qu'il brandit.

UN BARBARE.

C'est moi, c'est Genséric, et je viens de Carthage.
 Entre elle et toi le sort ne veut plus de partage.
 Du coursier d'Annibal j'ai mis à mon coursier
 La bride aux clous d'airain et les sabots d'acier.
 Le soleil de l'Atlas a brillé sur mes piques.
 Mes chevaux ont brouté dans tous les lieux épiques,
 Et, plus fortes encor que les mains d'Attila,
 Mes mains ont muselé les lions de Thala.
 Or, je veux faire voir aux peuples que j'amène
 Ce qu'il reste de dents à la louve romaine.
 Fais comparaître ici ton dieu Férétrien.
 Mais d'abord ton trésor.

Hélas! je n'ai plus rien.

GENSÉRIC.
Ton sceptre.

ROME.
Disparu.

GENSÉRIC.
Ta pourpre.

ROME.
Elle est usée.

GENSÉRIC.
Et ta couronne.

ROME.
Hélas! ma couronne est brisée.

GENSÉRIC.
Ton trône

ROME.

Hélas! mon trône est un simple escabeau.

GENSÉRIC.

Tes dieux.

ROME.

Ils sont partis emportant leur flambeau.

GENSÉRIC.

Tes temples de granit.

ROME.

Ils tombent en ruines.

La nuit, au lieu d'encens, les remplit de bruines.

GENSÉRIC.

Ta coupe d'or.

ROME.

Elle est tarie.

GENSÉRIC.

Et tes palais?

ROME.

Je n'en sais plus que faire. O Genséric, prend-les!

**Chant troisième.
Les croisades.**

Dominus exercituum praecepit militiae belli, venientibus de terra procul,
a summitate coeli.

ISALE XIII, 4.

LE POÈTE.

Les saules du Jourdain frémissent sur leurs rives;
Le Christ a reparu sur le mont des Olives.
Les rosiers de Cédar embaument l'air de miel;
Pour la troisième fois le Christ descend du ciel.
Il vient renouveler son sublime mystère,
Et voir si sa doctrine a germé sur la terre
Et si l'arbre éternel que ses mains ont planté
Pour l'homme a fait mûrir ses fruits de vérité.
Il écoute, il regarde, il regarde, il écoute

Les pas du genre humain qui marche dans sa route,
Aux splendides clartés du soleil de la croix
Qui brille à l'horizon des peuples et des rois.
Comme il est là debout sur la montagne austère,
Parcourant en esprit tous les points de la terre,
Une voix, étrangère au monde des vivants,
Retentit tout à coup à tous les rumb des vents.

LA VOIX.

Que voyez-vous venir, aigles, rois de l'espace?

LES AIGLES.

Nous voyons à nos pieds un ouragan qui passe.
Il vient du nord, jetant des bruits sourds dans les airs.
Il roule enveloppé dans un nuage sombre.
La rumeur du tonnerre y gronde, et dans son ombre
Se croisent des éclairs.

LA VOIX.

Que voyez-vous venir, ô sphinx des pyramides?

LES SPHINX.

A travers l'océan de nos sables numides,
Nous voyons naviguer le vaisseau de la croix.
Dix nations au vent ouvrent ses larges voiles.
Pour pilotes le ciel lui donne ses étoiles,
Et la terre, ses rois.

LA VOIX.

Que voyez-vous venir, ô montagnes chenues?

LES MONTAGNES.

Nous voyons à travers les vastes landes nues
 Un troupeau de lions passer en bondissant.
 Ils dressent sur leurs cous les poils de leurs crinières.
 Ils vont de vos cités se faire des tanières
 Et boire votre sang.

LA VOIX.

Que voyez-vous venir, minarets de mosquées?

LES MINARETS.

Apprêtez au combat vos lances convoquées,
 O fils de Mahomet! O peuples du turban!
 La guerre va faucher vos citadelles blanches.
 Les coursiers des chrétiens vont effeuiller les branches
 Des cèdres du Liban.

Montez sur vos créneaux! Montez sur vos murailles!
 Le Nil va se rougir du sang des funérailles.
 Les glaives de Damas vont s'user dans vos mains.
 La tour de votre orgueil va crouler sur les dalles.
 Et le prêtre du Christ imprimer ses sandales
 Dans tous vos grands chemins.

Malheur! malheur! malheur! Sur les montagnes grises
 Le vautour du Carmel, ouvrant son aile aux brises,
 De son oeil plein d'éclairs regarde l'Occident.
 Le chacal de Pétra hurle et bondit de joie,
 Et le lion de Ziph attend venir sa proie
 Et s'aiguise la dent.

Malheur! malheur! malheur! Dans laterre où nous sommes,
 Les sépulcres seront trop étroits pour les hommes.
 Le cheval du désert mâche, en tremblant, son mors.
 Sidon gémit, penché sur la vague profonde,
 Et le Cédron s'apprête à rouler dans son onde
 Les vivants et les morts.

Allons, émirs du Roum, ceignez vos cimenterres!
 Vizirs d'Alep, sortez de vos tours solitaires!
 Califes, déployez au vent vos étendards!
 Damas, fais resplendir tes lames retrempées!
 Ascalon et Bagdad, aiguisez vos épées,
 Vos flèches et vos dards!

Cavaliers du désert, qui vivez sur vos selles,
 Arabes, dont les yeux sont remplis d'étincelles,
 Abyssins, qui portez un croissant sur vos fronts,
 Guerriers de la Nubie et mamelouks du Caire,
 Levez-vous! levez-vous! Car voici que la guerre
 Embouche ses clairons.

Mahomet, les chrétiens vont, comme un tas de chaume,
 Aux pieds de leurs coursiers disperser ton royaume.
 Leurs glaives ont crié: - 'Son règne doit finir!'
 Des versets du Koran allume le tonnerre!
 Rassemble tes aiglons, aigle, au bord de ton aire!
 Les chrétiens vont venir!

Prophète des croyants, prends ta cotte de mailles
 Et ton sabre trempé dans le feu des batailles!
 Deroule ton drapeau tissé des mains d'Allah!
 Réveille tes enfants du Nil aux bords du Tigre!
 Prends les dents du lion! Prends les griffes du tigre!
 Car les chrétiens sont la!

LE POÈTE.

Cette rumeur gronda des bouches de l'Oronte
 Aux tombeaux de Memphis que le simoun affronte,
 Des rochers de Dârfôq jusqu'à la grande mer
 Qui boit les eaux du Nil dans son courant amer.
 Au moment où ce bruit éclata sur ses ondes
 La mer Rouge cria sous ses algues profondes:
 - 'Pour tes glaives d'acier, pour tes chars vêtus d'or,
 Pharaon, dans mon lit j'ai de la place encor.'
 Et le désert, avec ses flots de sables jaunes,
 Des ruines d'Amoun vint heurter les pylônes,
 Disant: - 'Cambyse est-il ressuscité? Moi seul
 Je veux, comme autrefois, lui faire son linceul!'

Alors on entendit mille plaintes étranges
 Sortir des oasis qui dorent les oranges,
 Des verts roseaux du Nil et des antres glacés
 Où dorment dans leur nuit les siècles entassés.
 Ibsamboul, sur le seuil de tes cryptes de pierre,
 Tes colosses sculptés, en levant leur paupière,
 Le long de tes rochers que le soleil jaunait,
 Brandirent les leviers de leurs bras de granit;
 Et, - tandis qu'entr'ouvrant ses pyramides sombres,
 Gizeh de ses rois morts vit se grouper les ombres
 Sur les mornes gradins de ses tombeaux géants
 Pour écouter la voix qui troublait leurs néants, -
 De l'un à l'autre bout du vieux sol des califes,
 Le sens mystérieux de vos hiéroglyphes,
 O sphinx, se découvrit au monde, et l'on comprit
 Le mot que vous gardiez sur vos socles écrit.
 Les échos du Thabor à travers les nuages
 Le faisaient retentir, et l'aigle en ses voyages
 Le répétait au vent qui vient au Sinaï

Baiser les lieux marqués des pas d'Adonaï;
 Et le palmier avec la voix de ses ramures,
 Et le cèdre où toujours gémissent des murmures,
 Et l'orgue des torrents qui pleure dans les monts,
 Chantaient:

- 'Voici venir le Christ que nous aimons!
 Ton esprit de nouveau s'est fait homme, et le globe,
 O Maître! attend le jour dont Bethléem fut l'aube.
 Quand la première fois tu vins, l'humanité
 Avait soif d'espérance et soif de vérité;
 Et la terre, pareille à la Samaritaine,
 Se pencha, haletante, au bord de la fontaine,
 O Christ! que ton amour de son coeur fit jaillir.
 Le monde rafraîchi se sentit tressaillir
 Quand ta main, ô semeur de douces paraboles!
 Jeta dans ses sillons la graine des symboles
 Afin que ta moisson se fit. L'humanité
 Avait faim d'espérance et faim de vérité.
 Or, nous avons vu croître au milieu de l'ivraie,
 O laboureur divin! ta gerbe forte et vraie,
 Et ses épis s'ouvrir à tous les vents des cieus
 Pour que ton verbe saint germât dans tous les lieux.

Depuis qu'au Golgotha (souvenir qui nous navre!)
 Ta croix au monde entier fit parler ton cadavre,
 A peine comptons-nous cinq siècles révolus,
 L'Olympe était désert et ses dieux n'étaient plus;
 La Rome des païens croulait, d'effroi saisie,
 Et semait ses débris sur l'Europe et l'Asie.

Le temps s'est allongé de cinq siècles nouveaux,
 O Seigneur! et voici que vingt peuples rivaux,
 Mais unis par ton nom dans une même race,

Ont ta croix pour bannière et pour chemin ta trace,
Et montrent, introduits dans ton divin milieu,
Que tous les fils d'Adam sont fils du même Dieu.
Ainsi, de phase en phase et d'épreuve en épreuve,
Comme la mer immense est le but de tout fleuve,
Le but des nations est la fraternité.
Toutes doivent un jour faire une humanité.
Dans les événements des annales humaines,
Élaboration des peuples que tu mènes,
Quand ton esprit s'incarne et se transforme en fait,
On n'en sait point la cause, on n'en voit que l'effet.
Mais les races par toi, blocs épars sur la terre,
Feront une famille, et ton sang salulaire
Est le ciment qui doit les souder pour toujours;
Et, quand le globe enfin verra luire ces jours
Qu'a marqués l'avenir sur le eadran des âges,
Et que dans l'Évangile entrevoit l'oeil des sages,
La terre cessera, Seigneur, d'être un enfer;
Les siècles d'or naîtront sur les siècles de fer;
Car ton esprit aura vaincu l'esprit immonde,
Et le règne du mal disparaîtra du monde,
Ta loi sera la loi de tous. Le genre humain,
Marchant du même pas dans le même chemin,
Aura franchi son grand désert comme Moïse
Et touché de ses pieds sa Chanaan promise.
Adam, régénéré dans ses enfants maudits.
Reparaîtra vivant au seuil du paradis;
Et, le voyant venir, l'ange au glaive de flamme
De son arme inutile abaissera la lame,
Et l'Éden rouvrira sa porte à l'exilé.
Car les clous du Calvaire en auront fait la clé!'

LE POÈTE.

Donc voici l'unité des races qui commence,
 Et l'Europe devient une famille immense.
 Une commune idée unit peuples et rois.
 Les châteaux fraternels répondent aux beffrois.
 Vingt nations, hier étrangères entre elles,
 Imposent aujourd'hui silence à leurs querelles,
 Et marchent, se tendant l'une à l'autre la main,
 Dans la même pensée et le même chemin,
 Vers le tombeau du Christ, ce rendez-vous des glaives.
 O soleil d'Occident, voilà que tu te lèves!
 L'Europe semble un camp de l'un à l'autre bout,
 Et tous ses fils armés, ses peuples sont debout.
 Trompettes des châteaux, cloches des cathédrales
 Et tocsins des cités, toujours remplis de râles,
 Parlent la même langue et poussent à la fois
 Le même cri du coeur avec la même voix.

L'Appel aux armes.**LES CHAUMIÈRES.**

Mes soeurs, hâtons le pas. Nous sommes les chaumières
 Qu'à son berceau le Christ appela les premières.
 Ne devons-nous pas être - humble et pieux souci! -
 Auprès de son tombeau les premières aussi?
 Nos fléaux sont pesants; nos faux sont aiguisées,
 Et nos fils ont des mains au travail exercées;
 Ils sauront battre l'aire et faucher d'un bras sûr
 Le champ des bataillons comme un champ de ble mûr.

LES CHÂTEAUX.

C est à nous de marcher les premiers; car nous sommes
 Du rang des chevaliers, du rang des gentilshommes;
 Et, dans nos fossés verts où murmurent les jons,
 On ne peut condamner à l'ennui nos donjons,
 Ni, quand nos chefs s'en vont, nous laisser en arrière,
 Nous qui sommes vêtus de cuirasses de pierre
 Et qui ne portons pas des casques de créneaux
 Pour ne les voir servir que de nids aux moineaux.

LES BASILIQUES.

Quoi! vous vous en iriez sans nous, les basiliques?
 Les arches du Seigneur, ainsi qu'aux temps bibliques,
 Ont leur place marquée à ce grand rendez-vous;
 Car ne sommes nous pas châteaux forts comme vous?
 Nous sommes à la fois le coeur et la pensée,
 A nous de diriger l'Europe menacée
 Vers la tombe de vie où le Christ descendit
 Pour y vaincre la mort, comme il l'avait prédit.

LES CITÉS.

De la nôtre pourquoi séparer votre cause?
 L'aube de Dieu pour tous n'est-elle pas éclore?
 Car les arcs de nos fils, au péril familiers,
 Ont valu quelquefois le fer des chevaliers.
 Oh! ne dédaignez pas les piques et les flèches.
 Dans les rangs ennemis elles feront des brèches,
 Et leur coin belliqueux au fort des escadrons
 Ouvrira des chemins aux lances des barons.

LES BEFFROIS.

Allez, châteaux, cités, basiliques sacrées,
Et vous, par le Seigneur aux palais préférées,
Chaumières où les coeurs sont plus purs et plus droits;
Nous resterons ici, nous les tours des beffrois.
Sur les jeunes berceaux, sur les tombes anciennes,
Laissez veiller pour vous nos cloches citoyennes;
Car c'est assez de nous pour garder la cité
Et cet autre trésor de Dieu, la liberté.

LES TROMPETTES ET LES CLAIRONS.

Trompettes et clairons, voix sonores du cuivre,
Chantons, et l'on verra tous les vaillants nous suivre.

LES BANNIÈRES ET LES PENNONS.

Bannières et pennons, ouvrons nos plis aux vents;
Car n'est-ce pas à nous de prendre les devants?

LES ÉPÉES DES PALADINS.

Va-t-on nous oublier, nous qui sommes les fortes,
Nous qui savons comment on brise murs et portes,
Et, muets instruments des jugements de Dieu,
Foudroyons l'injustice en son obscur milieu?

L'ÉPÉE D'ARTHUS.

Et moi l'Excalibar, que les harpes de Galles
Ont surnommé l'épée aux lutttes sans égales,
Combats dont je ne sais le nombre et dont les preux,
Dans leurs veilles de nuit, s'entretiennent entre eux?

LA FRANCISQUE DE CHARLES MARTEL.

Et moi de qui Poitiers se ressouvient encore.
Moi qui, durant un jour entier, depuis l'aurore
Ai sur les Sarrasins frappé comme ferait
Un bûcheron qui veut abattre une forêt?

L'ÉPÉE DU CID.

Et moi la Tisona, que l'Espagne célèbre
Des bouches du Minho jusqu'aux bouches de l'Èbre,
Et qui porte gravé sur ma coquille d'or
Le nom étincelant du Cid Campéador?

L'ÉPÉE DE ROLAND.

Et moi la Durandal de Roland, dont la lame,
Quand il me brandissait, semblait être une flamme,
Et laisse, pour montrer à tous ce que je vauz,
La brèche que j'ouvris aux monts de Roncevaux?

L'ÉPÉE D'OLIVIER.

Et moi qui, dans les chants de geste, fut nommée
Hauteclaire et valais presque toute une armée?

LA CROSSE DE TURPIN.

Et moi donc qui, mêlée aux lances vaillamment,
Ayant horreur du sang, assomme seulement?

L'ÉPÉE DE CHARLEMAGNE.

Et moi surtout, et moi qui m'appelle Joyeuse,
Moi que, sur son enclume ardente et radieuse,

Véland le forgeron fit avec trois éclairs
 En une nuit d'automne enlevés dans les airs.
 Si bien qu'à mon tranchant, sur vingt champs de bataille.
 Ni le fer ni l'acier n'ont pu faire une entaille?
 J'ai brisé les Saxons, les Lombards et les Huns.
 Des peuples tour à tour j'ai démembré les uns,
 Et chassé pour jamais les autres de l'histoire.
 Chaque coup que je frappe est un coup de victoire.
 A mon gré j'ai taillé les blocs des nations.
 J'ai trace leurs chemins aux générations,
 Et je sais, faite avec les flammes d'un orage,
 Sarrasins et païens, ce que vaut leur courage.
 Donc, mes soeurs, une place en vos rangs m'appartient
 Et Joyeuse, le fer de Cliarlemagne, y tient.

LA FRANCE.

Levez-vous, levez-vous, les douze pairs de France!
 Le saint sépulcre attend de vous sa délivrance.
 Aigles, que dormez-vous encore dans vos nids?
 Mon oriflamme est là, Montjoie et saint Denis!

L'ANGLETERRE.

Le cri de *Dieu le teut!* dans mes plaines résonne,
 Et le saule d'Arthur sur son tertre frissonne;
 Car voyez, mes Normands, mes Saxons, mes Gallois,
 Le Calvaire saigner une seconde fois!

L'ALLEMAGNE.

Accourez, mes vaillants! Car chacun de mes chênes
 Promet une massue à vos luttes prochaines,
 O mes héros sortis des héros disparus

Au fond des bois obscurs où l'ombre de Varus
A cherché, cinq cents ans, dans le sombre silence,
Ses vieilles légions détruites par la lance!

LA SCANDINAVIE.

Des ouragans du pôle, ô mes fiers matelots,
Entendez-vous souffler la trompe sur les flots,
Et mugir sur la mer, Sahara d'ondes glauques,
Le simoun boréal avec ses bouches rauques?
Dirigez vers le Sud, où mes braves s'en vont,
Vos navires connus de l'Océan profond;
Car je ne voudrais pas, moi fille des orages,
Dans les combats du Christ voir manquer leurs courages.

LA BRETAGNE.

Ni moi, mes paladins aux glaives belliqueux.
L'histoire n'en pourrait citer de plus grands qu'eux.
Des héros du Saint-Grâl et de la Table ronde
Jusqu'a mes pâtres, faits pour l'arc et pour la fronde,
Tous sentent dans leurs coeurs fermenter les vertus
Et brûlent d'égaliser les compagnons d'Arthur.

LA BELGIQUE.

Ni moi, dont les châteaux sur les flots de la Meuse
Et sur les rocs baignés par l'Amblève écumeuse
Se dressent, et, tout fiers de leur pieux trésor,
Des gloires du passé se souviennent encor,
Je ne voudrais laisser de mes guerriers épiques
Se rouiller dans les tours les lances et les piques.
Car j'eus Pepin d'Herstal et j'eus Charles Martel.
J'ai nourri de mon lait ce géant immortel
Que l'histoire a nommé Charlemagne et dont l'ombre

Jette encor ses clartés dans notre époque sombre.
 Et maintenant voici que mon duc Godefroi
 Ceint son glaive lorrain, sceptre futur d'un roi.

L'ITALIE.

O remparts de Sion! pour vous venir en aide,
 J'ai mes braves aussi, Bohémond et Tancrede.
 Venise a ses vaisseaux armés de lourds crampons.
 Gène et Pise ont leurs nef, galères à trois ponts
 Qui flottent sur la mer comme des citadelles
 Et savent comme on lutte avec les infideles.
 Aux lions rugissants du Taurus éperdu
 Le lion de Saint-Marc a souvent répondu,
 Et, la nuit et le jour, d'épouvante saisie,
 L'Afrique en tressaillant crie à sa soeur l'Asie:
 - 'Veillons, moi dans mon sable, et toi sur tes brisants;
 Car voici les Génois et voilà les Pisans!'

L'ESPAGNE.

Sur mes âpres Sierras dans le ciel découpées,
 Je vois mes hidalgos aiguiser leurs épées.
 Contre les mécréants vont-ils marcher aussi?
 Hélas! c'est bien assez de les combattre ici.
 Ils tiennent sous leurs pieds mes plus belles provinces.
 Leurs émirs sont mes rois, et leurs scheiks sont mes princes.
 Mes clochers profanés entendent les muezzins
 Entonner tous les soirs leurs versets sarrasins.
 Chaque jour pour les miens est un jour de bataille,
 Quel que soit le danger, ils sont faits à sa taille.
 Mais le Cid se fait vieux, et qui sait si demain
 Il restera debout son estoc à la main?

Le vieux de la montagne.

Au sommet du Liban, mont des visionnaires,
 Se bercent trois nopals aux rameaux centenaires.
 Sur leurs fûts sont gravés des versets du Koran.
 A leur ombre, qu'on voit verdier deux fois par an,
 Le vieillard des rochers, les deux jambes croisées,
 Rêve sur son divan fait d'herbes entassées.
 Dans ses doigts amaigris il tient un chapelet,
 Et d'instant en instant il murmure un couplet
 Du saint Kitab écrit par la main du prophète.
 Un vieux turban de deuil enveloppe sa tête.
 Ses vêtements sont noirs et sont tout en lambeaux.
 Immobile, on dirait un spectre des tombeaux,
 Hors qu'un éclair remplit sa paupière chagrine.
 Sa longue barbe blanche inonde sa poitrine,
 Et sur ses traits creusés par les austérités
 Rayonnent par moments de sinistres clartés.
 Les yeux vers l'Occident, sur l'onde lazuline
 Il suit, rêvant toujours, le soleil qui décline
 Comme un guerrier sanglant dont la main dans les flots
 Laisse, près de mourir, tomber ses javelots;
 Et ses regards muets ne cessent de le suivre,
 Et déjà tout le ciel prend des teintes de cuivre,
 Tandis qu'à l'horizon un dernier rayon d'or
 Comme un reflet d'épée éclate et vibre encor.
 Mais la nuit, par degrés, plus épaisse et plus sombre,
 Déroule dans les airs son vaste linceul d'ombre,
 Et tout s'efface au loin comme dans un brouillard.
 Alors, levant au ciel ses deux bras, le vieillard:
 - 'Le sultan des esprits, Mahomet, à la terre
 Des grands conseils d'Allah révéla le mystère.
 Des saintes vérités la coupe dans ses mains,

Il vint et la tendit aux lèvres des humains,
 Disant: "Hommes, buvez; vous verrez la lumière."
 Car c'était la splendeur et la clarté première.
 Or, les peuples, buvant au calice sacré,
 Ont senti dans leur sein leur coeur régénéré
 Et vu, comme au matin une lueur d'aurore,
 Le jour intérieur dans leurs âmes éclore.
 Les ténébres ont fui devant tous les croyants.
 Le vrai soleil s'est fait pour leurs pas défaillants.
 Il a lui pour les yeux des simples et des sages,
 Chassé l'obscurité du vieux sentier des âges,
 Mis son fanal au seuil des cieux étincelants
 Et fait rebrousser l'ombre au moins de cinq mille ans.
 Mais, quand le monde, où tant d'erreur encor domme,
 Du vrai flambeau d'Allah par degrés s'illumine,
 Faut-il que ses rayons s'effacent pas à pas
 Ainsi que toi, soleil, qui te coaches là-bas?
 Car les chrétiens sont là, les Franks, les infidèles
 Qui changent en esprits des oiseaux armés d'ailes,
 Taillent leur forme impie en fétiche divin,
 Font un dieu de leur Christ et s'enivrent de vin.
 Hélas! hélas! hélas! Est-ce le crépuscule?
 Est-ce l'heure du soir où la clarté recule?
 Et les lions d'Allah, à l'erreur alliés,
 Dans Beled-el-Haram se sont-ils oubliés?

Il se tait, et, penchant son front morose et blême,
 Il semble interroger l'avenir en lui-même.
 Quel verset du Koran passe devant ses yeux
 Ou quel ange venu de la terre ou des cieux?
 Un mot mystérieux parfois sort de sa bouche,
 Et, du lourd chapelet que tord sa main farouche,
 Il laisse entre ses doigts, rempli de visions,
 Glisser les grains avec les malédictions.

La peste, du poison soeur terrible, mais pire,
 Qui fait souffler la mort dans l'air que l'on respire,
 Les embûches, la faim, la soif, les trahisons,
 Les meurtres que la nuit couvre de ses cloisons,
 Le simoun redouté, les noires épouvantes
 Que le désert suscite en ses plaines mouvantes,
 Et toutes les horreurs, spectres à vous glacer,
 Entre ses doigts fiévreux on croit les voir passer.
 Parfois, comme un chasseur, lâchant sa meute sombre,
 - 'Aux chrétiens! aux chrétiens!' murmure-t-il dans l'ombre,
 Et, du morne horizon parcourant le contour,
 Aux quatre points du vent il parle tour à tour.

LE VIEILLARD.

Chameliers du désert, fils des plaines torrides,
 Où vont vos longs chemins et vos sentiers arides?
 Si c'est vers l'oasis d'Amoun que vous allez,
 Voyez si mes vautours y sont tous rassemblés;
 Ou, sur les bords du Nil arrêtant vos chamelles,
 Le soir, quand vous trairez le lait de leurs mamelles,
 Voyez si mes émirs chaussent leurs éperons.

LES CHAMELIERS.

Nous verrons ce qu'ils font et nous te le dirons.

LE VIEILLARD.

O rochers d'Ispahan, berceau des nobles races
 Qu'Allah, sultan du ciel, enrichit de ses grâces,
 Dans les antres creusés par le temps dans vos flancs,
 Les djinns aiguissent-ils leurs dards étincelants?
 Harah, dont le granit conserve encor la brèche

Où l'arc d'Allah se fit du prophète une fleche,
La goule a-t-elle soif au bord de son étang?

LES ROCHERS.

Les dards des djinns sont prêts. La goule a soif de sang.

LE VIEILLARD.

O pâtres du Taurus qu'on voit de roche en roche
Des nocturnes chacals vous signaler l'approche,
Les archers de Garoun, les frondeurs de Khellis
Ont-ils leur fronde armée et leurs carquois reraplis?
Et ces fiers épouseurs des querelles des anges
Regardent-ils parfois le til de leurs alfanges,
Comme font les chasseurs le bout de leurs épieux?

LES PATRES.

Ils sont là, les hadjis au coeur ferme et pieux.

LE VIEILLARD.

Ascalon et Joppé, que baigne l'onde verte,
Akka, toi dont la rade, au vent du soir ouverte,
S'arrondit sur la vague en forme de croissant,
Tyr et Sidon, où meurt le flot en frémissant,
Beirout, qui vois au nord blanchir Laodicee,
Et Tripoli, qui pris la mer pour fiancée,
Vos remparts sont-ils forts? Vos vaisseaux sont-ils prêts?

LES VILLES MARITIMES.

Nos murs ont leurs créneaux; nos vaisseaux, leurs agrès.

Puis il reprend: - 'Allah, sois béni d'âge en âge!
 'Car jamais le caillou sur le fiot ne surnage.
 Mais l'huile de parfum et le baume sacré
 Qui dispensent la force au coeur selon ton gré.
 Hélas! il faut toujours des épreuves à l'âme.
 Les forges de Damas le savent; c'est la flamme
 Qui transforme le fer et le change en acier.
 Il faut les vents aux lacs, l'éperon au coursier,
 Et par le mal souvent le bien fait son ouvrage.
 Sans le couteau le cep est stérile, et l'orage,
 Autant que le soleil, féconde le sillon.
 A l'homme le combat et la faim au lion!'

A ces mots il se lève et lentement regagne,
 A travers les sentiers obscurs de la montagne,
 Courbé sur son bâton, morne et presque irrité,
 La tour où son esprit hante l'immensité.
 Il va, le front pensif, et par moment s'arrête
 Regardant s'aiguïser dans l'ombre quelque crête
 Dont l'aigle voyageur se fait un reposoir
 Quand au soleil, son frère, il dit adieu, le soir,
 Ou, muet, écoutant le vague et doux susurre
 D'une source qui sort, comme d'une blessure,
 Du flanc d'un rocher noir et d'arbres hérissé.
 Puis il reprend sa marche et dun pas plus pressé.
 Dans le ciel, par endroits, une étoile s'allume
 Ou file, comme si quelque invisible enclume
 Faisait, sous un marteau dont nul n'entend le bruit,
 Jaillir une étincelle aux plaines de la nuit.
 A cette lueur vague et sinistre, il chemine,
 Et son esprit, rempli de ténèbres, rumine
 Mille pensers obscurs et farouches, laissant
 Hurler les rois velus du désert frémissant
 Et gémir les échos des forêts léthargiques

Qui couvrent la montagne et ses sommets tragiques,
 Tandis que, dans le creux d'un noir ravin, parfois
 Un chacal affamé fait entendre sa voix
 Et que, sur l'horizon des grands sables sans borne,
 Le Liban voit monter la lune rouge et morne.

Or, comme le vieillard, le coeur rempli de deuil,
 De sa tour de granit touche presque le seuil,
 Il voit, dans son sentier, demi clair, demi sombre,
 Un inconnu sortir, comme un rêve, de l'ombre.
 Face à face tous deux s'arrêtent un moment.
 Puis l'étranger, levant ses deux bras lentement:
 - 'Hassan Ben-Sabbah, fils d'Himjari, fils du doute,
 Toi qu'on nomme le Vieux de la Montagne, écoute!
 Tes yeux et ton esprit sont pleins d'obscurité.
 Que savent-ils du but où va l'humanité?
 Dans le travail de Dieu tu fais entrer tes haines;
 Mais son bras rude et fort n'accepte point ces chaînes,
 Et l'avenir n'est pas avec toi, mécréant,
 Toi qui prends le déclin du jour pour l'orient.
 C'est moi qui te le dis, moi...'

LE VIEUX DE LA MONTAGNE.

Ton nom peu m'importe.
 Puisque la nuit t'amène ici, voilà ma porte.
 La tente du désert et la tour du rocher
 Sont ouvertes toujours pour qui veut approcher.
 Entre. Que le Seigneur soit avec toi, mon hôte.
 Entre, et repose-toi; car la montagne est haute.
 Puis, si, dans ton esprit moins obscur que le mien,
 Luit le soleil d'Allah sans qui l'on ne voit rien,
 Parle-moi. Car d'erreurs notre argile est pétrie.
 Mais un seul mot d'abord. Voyageur, ta patrie?

L'INCONNU.

La terre.

LE VIEUX DE LA MONTAGNE.

Ta tribu?

L'INCONNU.

Toute l'humanité.

Ma patrie! ah! quel mot barbare, en vérité!
 Mot forgé d'égoïsme et composé de haine,
 Mais qui n'a point de sens dans une langue humain,
 Et, n'étant pas écrit au glossaire de Dieu,
 Doit disparaître aussi du nôtre en temps et lieu.
 Déjà depuis mille ans j'attends qu'il s'en efface.
 Dieu pourtant fait tout bien, quelque chose qu'il fasse.
 S'il est lent, c'est qu'il a pour lui l'éternité.
 Nous n'avons que le temps et notre vanité.
 Il a ses travailleurs que rien jamais ne lasse.
 Quand un siècle finit, un autre le remplace;
 Ouvriers du Très-Haut ou manoeuvres, ils font
 La tâche qu'il leur dit selon son plan profond.
 Cependant, lui toujours est le maître suprême.

LE VIEUX DE LA MONTAGNE.

Frère, où donc as-tu vu la lumière?

L'INCONNU.

En moi-même,
 Puis aussi dans le monde, où, dix siècles entiers,

J'ai suivi le Seigneur dans tous ses vrais sentiers,
 Regardant par l'obscur soupirail de l'histoire
 Comment sa main travaille en son laboratoire,
 Observant ce qu'il veut, épiant ce qu'il fait,
 Et découvrant toujours la cause dans l'effet.
 L'homme ne construit rien que Babels qui s'écroulent,
 Royaumes ou palais qui l'un sur l'autre roulent,
 Ou lois qui disent: - 'Oui' tel jour, et tel jour: - 'Non;'
 Enfin que sais-je encor? mille choses sans nom,
 Même des escabeaux qu'on appelle des trônes.
 Mais qu'importent à Dieu toutes ces Babylones,
 Ces États dont l'histoire encombre son chemin,
 Ces lois, règles d'un jour, erreurs du lendemain,
 Ces palais faits de marbre, éclatantes mesures,
 Ces trônes appuyés sur leurs bases peu sûres,
 Où s'assied, attifé dun morceau d'oripeau,
 Quelque prince, berger qui mange son troupeau?
 Ah! c'est bien de cela que lui se préoccupe!
 Aux branches des dattiers il fait mûrir le drupe,
 Il féconde les blés dans les sillons des champs,
 Donne aux rosiers leurs fleurs, aux rossignols leurs chants,
 Dit aux brises du soir de rafraîchir les plaines,
 Verse aux sources des monts ses urnes toujours pleines,
 Prête au jour le soleil et la lune à la nuit,
 Tire le fruit du germe et le germe du fruit,
 Régle le cours savant des saisons et des astres,
 Maintient le firmament sur ses larges pilastres,
 Et parfois trace avec le burin d'un éclair
 Son nom sur quelque page invisible de l'air.

LE VIEUX DE LA MONTAGNE.

Des humbles et des grands, des simples et des sages
 Que son nom soit béni jusqu'à la fin des âges!

L'INCONNU.

Et dans l'éternité!... Car les siècles pour lui,
 Le passé, l'avenir, sont toujours aujourd'hui.
 Tout sort de son esprit et de ses mains fécondes.
 Du néant ténébreux il a tiré les mondes,
 Encombré l'infini de soleils radieux
 Dont la lumière encor n'a pas atteint nos yeux,
 Fait la vie et la mort pour tout ce qui respire,
 Et dit à l'homme: - 'Tiens, la terre est ton empire.'

Mais c'est l'humanité qu'il lui reste à bâtir,
 OEuvre où doit le travail des siècles aboutir,
 Et qui, depuis Adam faite dans sa pensée,
 Un jour s'achèvera comme il l'a commencée.
 L'édifice, que l'oeil n'entrevoit qu'à demi,
 S'élève lentement sur sa base affermi,
 Temple vivant où tout sera paix et lumière,
 Et chaque nation doit en être une pierre.
 Toutefois l'ouvrier qui construit, homme ou Dieu,
 Façonne le granit et cuit la brique au feu,
 Il forge ou tord le fer, il équarrit le chêne,
 Afin que tout s'ajuste à sa place et s'enchaîne
 Dans l'ensemble, selon le plan qu'il s'en est fait,
 Et que le monument soit durable et parfait.
 Or, le marteau qui forge et le ciseau qui taille
 Ce sont, entre les mains du Seigneur qui travaille,
 Les épreuves, hélas! que notre genre humain
 Rencontre à chaque pas dans son àpre chemin,
 Les tyrans, la famine, et la peste et la guerre,
 Bienfaits, et non fléaux, comme eroit le vulgaire;
 Car c'est du fond du mal que l'on voit mieux le bien,
 Et qui n'a pas souffert n'espère plus en rien.

Va, la guerre longtemps sera la sainte chose.
 L'instrument le plus sûr du progrès et la cause.
 Le laboureur joyeux, en chantant ses chansons,
 Creuse le sol, berceau des futures moissons.
 C'est bien. Mais, dans le champ des races attardées,
 A la guerre d'ouvrir le sillon des idées,
 Au clairon de sonner l'aube des nations,
 Diane du grand jour des générations.

Vois, la soeur de l'épée et l'épouse du glaive,
 La belliqueuse Europe est là, qui se soulève.
 Voici ses paladins dont nous savons les noms.
 La brise d'Orient souffle dans leurs pennons.
 Leurs lances, que jamais le sang ne rassasie,
 Veulent étinceler au chaud soleil d'Asie,
 Et leurs fauves coursiers, les yeux remplis d'éclairs,
 Demandent à fouler le sable des déserts.
 C'est la France d'abord avec son oriflamme,
 Qu'aux premiers rangs toujours la victoire réclame.
 Puis viennent les Lorrains, dont les noirs destriers
 Ont toujours le poitrail plein de souffles guerriers.
 Puis ces fiers Provençaux dont le double delire
 Fait chanter à la fois et l'épée et la lyre.
 Puis ces héros moitié normands, moitié latins,
 Que la mer baptisa dans ses flots tarentins.
 Tout le Nord doit les suivre. Eux, rien ne les arrête.
 On dirait, à les voir, le vol d'une tempête.
 De l'antique Nicée aux monstrueux contours
 Ils brisent les remparts et font crouler les tours.
 Puis voici la Phrygie et l'âpre Dorylée
 Qui leur ouvre à regret sa sanglante vallée.
 Puis le vaste désert par ses sables brûlants
 Laisse s'acheminer leurs escadrons plus lents,
 Sans offrir à la soif de leurs lèvres avides

Que des marais salés et des citernes vides.
 Puis l'Oronte les voit, descendus sur ses bords,
 De la vieille Antioche essayer les abords,
 Pendant six mois aux flancs des murs pleins de tumulte
 Faire tonner béliers, baliste et catapulte,
 Et dérouler enfin le drapeau de la croix
 Sur son château rougi du sang de tant de rois.
 La Syrie effrayée au Sud les voit descendre.
 Ils laissent derrière eux Marra réduit en cendre.
 Longeant des deux côtés les pentes du Liban,
 Ils somment tour a tour les cités du turban,
 Emesse d'une part, de l'autre Maraclée,
 Tortose, puis Arka, cette douve cerclée
 De six vastes gradins, cerceaux faits de granit.
 Beirout, Sidon et Tyr, qu'un même sort unit,
 Regardent, par les monts aux pentes escarpées,
 Défiler des forêts de lances et d'épées.
 Akka tremble d'effroi dans ses remparts marins,
 Et le Carmel demande à ses noirs tamarins
 Ce que leur dit l'écho de la grotte d'Élie.
 La forêt de Sarons d'épouvante est remplie,
 Et Joppé de loin crie aux rochers de Ramla:
 - 'O ma soeur, cache-toi, car les chrétiens sont là!
 Emmaüs, qui se dit ville de la victoire,
 Les observe qui vont doublant son promontoire.
 Puis Rama, du sommet de ses toits dépeuplés,
 Devant Jérusalem les voit tous rassemblés....

LE VIEUX DE LA MONTAGNE.

Quoi, mon frère, ils sont là, dis-tu? Mais je regarde
 Sans cesse, et n'ai pas vu même leur avant-garde...

L'INCONNU.

Au lieu de l'oeil charnel, ouvre l'oeil de l'esprit.
 Tu verras qu'ils viendront, ainsi que c'est écrit.

LE VIEUX DE LA MONTAGNE.

Soit! Allah est Allah. Sa volonté se fasse!
Mais toi, que je te voie un instant face à face.
Entre dans ma maison; car tu parais bien las.

L'INCONNU.

Anssi voilà mille ans que je chemine, hélas!

LE VIEUX DE LA MONTAGNE.

Donc, viens te reposer sous mon toit solitaire

L'INCONNU.

Mon toit c'est le nuage et mon lit c'est la terre.

LE VIEUX DE LA MONTAGNE.

Mes dattiers ont des fruits cachés parmi les fleurs.

L'INCONNU.

Pour ma faim il suffit du pain noir des douleurs.

LE VIEUX DE LA MONTAGNE.

Le lion dans les monts rôde à l'heure où nous sommes.

L'INCONNU.

Pour craindre les lions je crains trop peu les hommes.

LE VIEUX DE LA MONTAGNE.

Reste au moins jusqu'au jour.

L'INCONNU.

Vieillard, dans mon chemin,
 Aucun pied ne s'arrête aujourd'hui ni demain.
 Dis donc de faire halte au nuage qui passe,
 Au simoun du désert qui souffle dans l'espace,
 A l'oiseau que l'hiver chasse du fond des bois,
 Au flot que livre au vent l'Océan plein d'abois,
 A l'aigle qui parcourt sa zone inaccessible,
 A l'éclair qui, prenant quelque globe pour cible,
 Jaillit parfois de l'arc du Maître originel;
 Mais ne dis pas: - 'Arrête!' au marcheur éternel.
 Donc, Hassan, au revoir. Que le Seigneur t'assiste.
 O vieillard! Je reprends mon sentier noir et triste.
 Où doit-il aboutir? Je l'ignore, Dieu seul
 Sachant où croît le lin qui fera mon linceul.

Et, du ciel, un moment, consultant les étoiles,
 L'inconnu, dont les yeux pénètrent tous les voiles,
 Demande au Nord sa route, et dans la vaste nuit
 Comme un fantôme obscur enfin s'évanouit,
 Tandis que Hassan, morne et la tête baissée,
 Semble au fond de son cœur suivre quelque pensée,
 Écoutant vaguement, le long des pics ards,
 Les pas de l'étranger un moment entendus.
 Autour de lui plus rien que les rumeurs nocturnes
 Qui montent des torrents vers les cieux taciturnes.
 Les plaintes d'un ruisseau qui, dans l'ombre des bois,

Aux échos assoupis rend par moments leur voix,
 Les soupirs de la brise à travers les ramures
 Des cèdres dont la nuit prolonge les murmures,
 Et ce concert que fait le mont patriarcal
 Des chants du rossignol et des cris du chacal.
 Comme si tous ces bruits, d'où parfois se dégage
 Quelque secret caché dans l'éternel langage,
 Du vieillard par degrés eussent calmé l'esprit,
 Il leva ses regards vers le ciel et reprit:
 - 'Dieu, qui parles si haut dans la nuit solennelle,
 Couvre-moi de ta main, garde-moi sous ton aile,
 Éclaire-moi du jour des saintes vérités,
 Épanche dans mon coeur ténébreux tes clartés,
 Et fais que, dans la route obscure de la vie,
 Du but marqué par toi jamais je ne dévie!'
 Ayant dit, Ben-Sabbah, une larme dans l'oeil,
 De sa tour solitaire enfin franchit le seuil.

Les voix de Jérusalem.

LE ROCHER DE SAPHA.

Moi qui conserve au fond de mes cryptes loyales,
 O princes de Juda, vos poussières royales,
 Que va-t-il m'arriver? Que vais-je devenir?
 J'entends les noirs chevaux de la guerre hennir.

LA GROTTTE DE JÉRÉMIE.

Quel bruit se mêle donc, sous ma voûte sacrée,
 Aux échos mal éteints de ta voix inspirée?
 Réponds à mon angoisse, ô prophète divin.
 Quel autre Pharaon-Néko s'approche enfin?

LE MONT DU SCANDALE.

Moi qui tremble souvent, pris de terreurs subites
 En songeant à Hémos, le dieu des Moabites,
 David, ton fils vient-il, sorti de son tombeau,
 Souiller mes vieux sommets de quelque autel nouveau?

LE MONT DES OLIVES.

Et moi qui me rappelle encor la nuit suprême
 Où le Christ pleura tant sur ceux que son cœur aime,
 Salomon me vient-il renouveler le don
 De l'Astaroth cornue, adorée à Sidon?

LA VALLÉE DE JOSAPHAT ET CELLE DE RÉPHAÏM.

Pareilles à deux soeurs qu'un même sort rassemble,
 Vers la mer de bitume Hinnom nous mène ensemble.
 Nos torrents desséchés par les feux du soleil,
 Hélas! vont se remplir de bien du sang vermeil.

LE MONT AKRA.

La main d'Antiochus-Epiphane naguère
 Me mit, on s'en souvient, mon vêtement de guerre.
 Quel autre Macchabée, hélas! va m'arracher
 Ma ceinture de pierre et mon toit de rocher?

LE MONT SION.

Tu le sais, dès le temps des premiers rois bibliques,
 O cité de David, j'ai gardé leurs reliques.
 Quelque Vespasien nouveau doit-il venir
 Effacer de mon roc jusqu'à leur souvenir?

LE MONT MORIAH.

L'aube naissante ici le premier me contemple.
 Salomon me choisit pour y bâtir son temple.
 Hiram de Tyr vient-il chasser de mon sommet
 Le symbole outrageant des fils de Mahomet?

LE MONT BEZETHA.

Mes frères, vous avez des pentes escarpées
 Où ne peuvent monter les lames des épées.
 J'ai, pour vous protéger, mes créneaux et mes tours.
 Car les aigles qu'ont-ils à craindre des vautours?

LE CALVAIRE.

Frères, ne craignez rien. C'est moi qui vous l'enseigne.
 Moi qui, depuis le jour de la croix, encor saigne.
 Laissez les fils du Christ dans vos remparts entrer.
 Du joug de Mahomet ils vont nous délivrer.

MAMRÉ.

A l'ombre des dattiers, mes fileuses magiques
 Murmurent, nuit et jour, leurs formules tragiques.
 Et vident leurs fuseaux le long des grands chemins.

LE POÈTE.

Mais le fil bien souvent se casse dans leurs mains.

BETHBÉSAR.

Des vengeances du Ciel implacables ministres,
 Mes tisserands, penchés sur leurs métiers sinistres.
 Des malédictions vont tissant le linceul,

LE POÈTE.

Mais la vie et la mort sont aux mains de Dieu seul.

LES FORGERONS DE JÉRICO.

Dans nos noirs ateliers, fournaies flamboyantes,
Nous forgeons, fatiguant nos enclumes bruyantes,
Des alfanges d'acier pour la main des vaillants.

LE POÈTE.

Mais Dieu donne la force au bras des vrais croyants.

LES CAVERNES DE TEKOA.

Dans leurs antres obscurs, voici que mes sorcières
De leurs enchantements allument les chaudières
Et contre les chrétiens vont lâcher tout l'enfer.

LE POÈTE.

La foi brise les murs de granit et le fer.

Prise de Jérusalem.

O ville de Jésus, qu'on nomme El-Cods, l'aurore
De toutes les splendeurs de ses rayons te dore.
O cité de la croix, l'heure approche. Là-bas,
Vois-tu ce pèlerin cheminer pas à pas?
Sourd aux chocs des béliers qui battent tes murailles.

Sourd aux cris que tes fils tirent de leurs entrailles,
 A travers l'ouragan des flèches et des dards,
 A travers les mourants tombant de toutes parts,
 Et les morts entassés et le sang qui ruisselle,
 Il va toujours, il va. Son regard étincelle.
 Bien que l'âge ait blanchi sa barbe et ses cheveux,
 Il marche le front haut, le pied ferme et nerveux,
 Ayant la majesté de ces vieillards antiques
 Qu'Athènes regardait passer sous ses portiques;
 Et, sans le nom du Christ marqué sur tous les grains
 Du chapelet qui sert de ceinture à ses reins,
 On dirait, à le voir, Nestor le Péliade
 Ressuscité du grand tombeau de l'Iliade.
 Malgré l'assaut grondant avec ses bruits d'enfer,
 L'acier frappant l'acier, le fer frappant le fer,
 Les remparts s'écroulant à pans de murs énormes
 Sous les chocs répétés des balistes difformes,
 Et les clairons poussant leurs souffles furieux,
 Il va toujours, il va, l'oeil tourné vers les cieux.

La mort a-t-elle peur du passant vénérable?
 Car, bien que sans cuirasse, il semble invulnérable,
 Les flèches et les dards l'effleurant par moment
 Comme s'ils n'osaient pas le toucher seulement.
 Murmurant un lambeau de prière ou d'antienne,
 Il dirige ses pas vers la porte d'Étienne.
 Du val de Josaphat il prend l'âpre sentier;
 Et, par son rêve obscur absorbé tout entier,
 Suit le chemin pierreux qui mène à Béthanie.
 Puis il monte au jardin qui vit ton agonie,
 O Christ, sur la montagne où les gras oliviers
 Mêlent leurs rameaux noirs, pleins de vols d'éperviers.
 Là, du côté du mont dressé sur la vallée
 Que creusa le Cédron de son onde écoulée,

Il s'assied au penchant d'un roc, cap de granit
 Que l'Occident avec ses chauds rayons jaunit.
 A ses pieds, les tombeaux d'Étienne et de Marie,
 Gethsémané qui pleure et Siloé qui prie,
 Et plus haut la cité, que, combattants fiévres,
 Les Turcs et les Chrétiens se disputent entre eux.
 Il regarde un instant cette vaste tempête,
 Et contemple la ville en secouant la tête.
 Puis, tandis que du fond de son coeur plein de deuil,
 Une larme jaillit et perle dans chaque oeil:
 - 'Mon Dieu! murmure-t-il, le passé qui s'efface
 Et moi, nous devons-nous retrouver face à face?
 Je le croyais éteint dans un oubli profond.
 Voilà que devant moi dix siècles se refont.
 Je remonte avec eux ce chemin de souffrance,
 Où mes yeux vainement ont cherché l'espérance
 Et dont l'horizon morne et sans cesse nouveau
 Ne m'a pas laissé même entrevoir un tombeau.
 O Seigneur, mille étés ont passé sur ma tête
 Et mille hivers déjà, sans que mon pied s'arrête.
 Hélas! votre courroux n'a donc pu se lasser?
 Tous les astres du ciel, en me voyant passer,
 Ont versé sur mon front leurs larmes de lumière.
 Le palais n'a-t-il point pitié de la chaumière?
 Souvent les chameliers, sous leurs tentes de crin,
 Se demandent entre eux: - "Où va ce pèlerin?
 Quel est son but? Quelle est la Médine inconnue
 Où va s'humilier cette tête chenué?"
 Les sentiers sous mes pas m'interrogent souvent:
 - "Vieillard, où donc vas-tu par la pluie et le vent?"
 Le lion du désert et l'aigle des montagnes
 Disent à mes douleurs: - "Êtes-vous ses compagnes?"
 Et les fleuves au sable amassé sur leur bord:
 - "Où donc ce voyageur va-t-il chercher un port?"

Pitié, Seigneur! Qu'enfin votre courroux s'apaise!
 Retirez de mon front la main qui sur moi pèse,
 Et laissez, ô mon Dieu, mon sépulcre s'ouvrir;
 Car un siècle est bien long, quand vivre c'est souffrir
 Les aigles ont leurs nids; les lions, leurs repaires.
 Mais le temps qu'a-t-il fait du vieux toit de mes pères
 Mon seuil adisparu. Ma terrasse a croulé.
 L'oiseau qui l'égayait parfois s'est envolé.
 Mon figuier n'a plus d'ombre et ma citerne est vide.
 Regardez. L'araignée en ma maison dévide
 Le fil de ses fuseaux, et le long des murs gris
 Tisse et suspend sa toile à leurs mornes débris.
 Regardez. A la place où, chaque jour, ma mère
 Voyait dans son berceau sourire sa chimère,
 Ce ne sont plus, hélas! que buissons épineux
 Enchevêtrant les uns dans les autres leurs noeuds,
 Et plantés là sans doute - oh! d'horreur j'en frissonne! -
 Par quelque dard tombé, Christ, de votre couronne
 En ce moment sinistre où, poussé par Satan,
 Sur mon seuil, sans pitié, je vous criai: - "Va-t'en!"
 Depuis ce jour fatal qu'au monde nul n'oublie,
 Dis fois l'urne des temps s'est vidée et remplie.
 Dix siècles de remords et de deuil tour à tour.
 N'est-ce donc point assez pour expier un jour?
 Pitié, Seigneur! pitié! Marquez enfin mon heure.
 Oh! laissez-moi bâtir ma dernière demeure
 Et passer, éclairé par votre saint flambeau,
 De l'exil de la vie à l'exil du tombeau!

UNE VOIX DANS LA VALLÉE DE JOSAPHAT.

Ahasvérus, ton jour n'est pas si près d'éclorre.
 Bien des mois, bien des ans, bien des siècles encore
 Fuiront, avant qu'il vienne, ô marcheur éternel,

Toi, de l'oeuvre de Dieu spectateur solennel,
 Vois comme de nouveau le Seigneur se révèle.
 Sur Jésus rayonnant luit une aube nouvelle.
 Le Calvaire devieut un phare de clarte,
 Et la croix du salut monte sur la cité.
 Hosanna dans le ciel! Hosanna sur la terre!
 Pour la seconde fois le Sauveur, - ô mystère! -
 Entre à Jérusalem, triomphant comme au jour
 Où le peuple à ses pieds prosterna son amour,
 Et des guerriers ses fils chacun dans l'air balance,
 En guise de rameau, son épée ou sa lance.
 L'Orient, d'où nous vient le jour matériel,
 Ne connaît rien encor des vérités du ciel.
 Des brahmes jour et nuit il interroge et creuse
 Les mythes, songes vains de leur nuit ténébreuse.
 Pour chercher le vrai Dieu, son regard impuissant
 Aux gouffres de Bouddha sans relache descend,
 Et le nom du Seigneur son esprit en délire
 Dans les védas obscurs croit par moments le lire.
 Les lettres de ce nom, splendeur de tous les cieux,
 Échappent à son coeur aussi bien qu'à ses yeux,
 Et c'est à peine, hélas! s'il en sait la première.
 Il faut que l'Occident lui rende la lumière.
 Il faut que ce Tobie, atteint de cécité,
 Grâce à l'Ιχθυς chrétien retrouve la clarté.
 Or voici que l'Europe à l'Asie attardée
 Laisse entrevoir déjà le fanal de l'idée.
 Ses guerriers de mon sol disparaîtront demain;
 Mais leurs fils apprendront à braver le chemin
 De l'Indus et du Gange et des rives cachées
 Que les marins d'Argo si longtemps ont cherchées:
 Inde où règne Brahma, Chine où Bouddha plus fort
 Des castes à jamais rompit l'infâme accord,
 Archipels, continents, îles, débris de mondes,

Que l'énorme Océan voit flotter sur ses ondes
 Et dont les noirs typhons sans cesse font le tour,
 Mais où la vérité doit jeter l'ancre un jour.
 Qui sait? d'autres plus tard, de la mer des Atlantes
 Enfermant les moussons dans leurs voiles trop lentes,
 D'un nouvel horizon exploreront le champ.
 Sur ces bords inconnus où le soleil couchant
 Dore d'un autre jour l'autre face du globe,
 Eux, de la croix du Christ feront éclater l'aube.
 Ainsi doit s'accomplir, au bout des temps prescrits,
 Par l'union des coeurs l'unité des esprits,
 Ef, la rédemption achevant son mystère,
 Le royaume de Dieu se fonder sur la terre.

AHASVÉRUS.

Combien me faut-il donc marcher encore, hélas!
 De siècles et de jours? Car mes pieds sont bien las,
 Et le sentier où vont mes sandales usées
 Voit faiblir, chaque soir, mes forces épuisées.
 Où donc en est le terme?

LA VOIX.

Eh! demande au torrent
 S'il sait où doit un jour finir son cours errant,
 Et demande au nuage obscur où la tempête
 Le doit pousser, dans quel abîme ou sur quel faite.
 Puis encore demande aux sables des déserts
 Où l'aile du simoun les chasse par les airs.

AHASVÉRUS.

Le nuage est muet. Le torrent ni le sable
 Ne parlent une langue aux hommes saisissable.

Hélas! ma voix irait leur demander en vain
Dans quel temps, dans quel lieu ma route prendra fin.
Dieu seul le sait, Dieu seul, auteur de toutes choses.
Oh! pourquoi tient-il donc toujours les lèvres closes?
Pourtant... la volonté du Maître glorieux
Soit faite sur la terre ainsi que dans les cieux!

Et, se laissant tomber à genoux sur la pierre,
Le vieillard dans son coeur murmure une prière,
Puis se relève, prend son bâton voyageur
Et descend vers Siddim, le lac morne et vengeur.
Du Bahr-El-Mouth, couvert d'une éternelle brume,
Il longe le rivage inondé de bitume,
Laisse à sa droite Hébron, à sa gauche Ségor,
Et disparaît enfin dans le vallon d'El-Ghor.

**Chant quatrième.
La paix universelle.**

Ultima Cumaei venit jam carminis aetas: Magnus ab integro saeculorum
nascitur ordo

VIRGIL. *Eglog.* IV, 4 sqq.

VERITAS.

O sage, qui toujours, abeille diligente,
As cherché dans la nuit ton aube intelligente
Et dans les douces fleurs de l'étude as surpris
L'arome du savoir, ce miel pur des esprits;
Mineur silencieux qui sonde et qui creuses
Le sol de la pensée aux veines ténébreuses,
Ton pic, qui va fouillant sans cesse l'inconnu,
Au bout de son filon n'est-il point parvenu?

LE SAVANT.

Vérité, pur rayon du vrai jour, étincelle
 Que Dieu dans le trésor de ses splendeurs recèle,
 Étoile qui deviens, dans un moment donné.
 Soleil pour éblouir l'oeil de l'homme étonné
 Et jeter ta lumière à toute chose obscure,
 J'ai feuilleté le livre entier de la nature.
 Je sais même le sens de ces lettres de feu
 Que dans l'azur du ciel écrit la main de Dieu.
 L'éclair des visions a rempli ma paupière.
 Du puits sacré mes mains ont soulevé la pierre.
 Des antres sibyllins je connais les secrets.
 Les chênes m'ont, parlé dans les saintes forêts.
 Des sphinx, peuple muet des déserts solitaires,
 Les énigmes m'ont vu sonder tous leurs mystères,
 Et je vois jusqu'au fond du plus obscur des mots
 Que nous balbutia le rêveur de Pathmos.
 Tu m'as vu déchirer le voile épais des mythes,
 Du champ de l'inconnu reculer les limites,
 Et, chercheur obstiné, démêler d'un oeil sûr
 Les chiffres anguleux taillés aux rocs d'Assur,
 Comme ceux que l'Égypte a gravés sur ses stèles,
 Et l'Iran sur ses monts, archives immortelles
 Dont les lettres de pierre et les versets profonds
 Ont usé vainement les ongles des griffons.
 Men-saôs qui, peuplant les cercles druidiques,
 Dressez dans les cromlechs vos spectres granitiques,
 Dagobas de Ceylan et topas de Tanjour,
 Pagodes que Wishnou se choisit pour séjour,
 Tâs dont la Chine entend sonner au vent les cloches.
 Antres qu'Éléphantine a creusés dans ses roches,
 Je sais tous les secrets que, depuis vingt mille ans,

Vous gardez enfouis dans l'ombre de vos flancs.
Bruits étranges qu'Apis soufflait par ses narines,
Arcanes que Siddim aux villes sous-marines
Conserve dans ses flots lourds et bitumineux,
J'ai trouvé dès longtemps votre sens lumineux.
Bétyles syriens et runes scandinaves,
Mystères qu'Ellora dérobaient dans ses caves
Et Palenque, là-bas, dans sa morne cité
Faites avec un lambeau pris à l'immensité,
Védas obscurs scellés dans les pierres écrites
Que l'Inde accumulait dans ses villes sanscrites,
Et textes par Mossoul dans l'ombre ensevelis,
Ce que les temps à peine épelaient, - je le lis.
Symboles d'Orient; germes des prophéties,
J'ai rempli de clartés vos ombres éclaircies.
Prométhée à mon roc cloué par les enfers,
J'ai senti de mon bras se détacher mes fers.
Je contemple du haut des sciences humaines
Toute l'oeuvre divine avec ses phénomènes.
Au fond de toute nuit, que j'explore à l'oeil nu,
A travers l'infini je saisis l'inconnu.
De l'électricité je me fais une langue
Dans laquelle d'un monde à l'autre on se harangue.
J'ai, du spectre solaire analysant les feux,
Aux métaux de chaque astre arraché des aveux.
Chaque jour le soleil a moins de crépuscule,
Et l'ombre devant moi de quelques pas recule.
La flore minérale à mes yeux attentifs
A livré les tronçons des arbres primitifs.
Des hommes et des dieux j'ai remonté les traces
Vers le berceau premier des peuples et des races.
Oh! que de fois Amoun, dans sa morne oasis,
M'a vu mettre en lambeaux tous les voiles d'Isis!
Dans ces plaines sans fin, naguère infranchissables,

Où le désert écrit ses annales de sables,
 J'ai secoué souvent les grands sphinx accroupis,
 Symboliques gardiens de ses dieux décrépits.
 Des empires détruits j'ai fouillé l'ossuaire,
 Et je sais ce qu'il reste en votre obscur suaire,
 O cadavres d'États, ô nuits sans orient,
 De vanité, d'orgueil, de cendre et de néant.
 Je sais le but où va tout ce qui monte ou tombe,
 J'interpelle souvent, les siècles dans leur tombe,
 Et, de leur lourd sommeil réveillés à la fois,
 Ces échos du passé répondent à ma voix.
 Profondeurs de la mer, abîmes de l'espace,
 Vous où Léviathan, vous où la foudre passé,
 Oiseleur de lumière ou pêcheur de clartés,
 Je sonde tour à tour vos gouffres redoutés.
 L'intelligence humaine a cependant ses bornes.
 Au livre du Seigneur il est des pages mornes
 Dont l'oeil d'aucun mortel, avant les temps venus.
 Ne saura déchiffrer les signes inconnus:
 Car le conseil de Dieu se tient à portes closes,
 Et l'aube par degrés se fera sur les choses;
 Et l'homme, en son orgueil, adresserait en vain
 Le Pourquoi du néant au Parea que divin.

PAX.

Poëte, que vois-tu par l'oeil de ta pensée?
 Enfin la terre au ciel est-elle fiancée?
 Poëte, que vois-tu? Chantre à l'oeil clairvoyant,
 L'homme va-t-il sortir des langes du néant?
 O disciple rêveur des hêtres et des chênes.
 Sur l'enclume de Dieu va-t-il briser ses chaînes?
 Dans le vase où sa bouche a puisé tant de fiel.
 Enfin l'amour vient-il verser un peu de miel?

LE POÈTE.

Ils sont passés les jours de haine et de colère.
 Devant l'humanité s'ouvre une nouvelle ère.
 Le glaive a pour jamais émoussé son tranchant.
 Les lèvres des clairons ont oublié leur chant.
 Les Pharaons muets dorment dans leur suaire,
 Et les champs de bataille ont clos leur ossuaire.
 Napoléon, Cyrus, Alexandre, César,
 Le monde, qui tremblait quand passait votre char,
 Ne connaît plus vos noms ni votre gloire éteinte.
 Votre pourpre, - ce sang des peuples, - est déteinte.
 Le temps a balayé la trace de vos pas
 Et dispersé l'écho du bruit de vos combats.
 L'histoire, qui vous garde en ses mornes royaumes.
 Seule encor dans sa nuit voit errer vos fantômes.
 Ses mains ont pour toujours, fléaux des nations,
 Rompu l'échelle d'or de vos ambitions.
 Conquérants, dont la mort déboucla les cuirasses,
 Le souffle du sépulcre a passé sur vos races.
 De vos trônes, maudits des hommes et de Dieu,
 Le dernier mendiant a fait son dernier feu;
 Et l'on ne verra plus. Seigneur, comme naguère,
 Les vautours tressaillir aux appels de la guerre;
 Et l'on n'entendra plus, Seigneur, comme autrefois.
 Des canons vers les cieux monter la grande voix,
 Ni le glas des tocsins propager dans les villes
 L'émeute fratricide et les luttes civiles,
 Ni les mères en deuil crier à tous les vents:
 - 'Savez-vous, savez-vous où dorment nos enfants?'
 Cal voici que ton verbe enfin se réalise.
 La concorde et la paix ont bâti ton église.
 Le monde, rajeuni comme le vieil Éson,

A repris la beauté de sa verte saison.
 L'Éden des premiers jours refléurit sur la terre,
 Et rend sa sève au tronc de l'arbre humanitaire.
 Tous les coeurs dans l'esprit du Christ sont absorbés,
 Et de l'arbre du mal tous les fruits sont tombés.
 En nous versant l'amour comme un second baptême,
 Tu nous as relevés, Seigneur, de l'anathème;
 Et, rejeté par toi dans l'abîme vaincu,
 Satan t'a vu briser son glaive et son écu.

CONCORDIA.

O penseur! que vois-tu dans ton esprit qui songe?
 Ton rêve n'est-il donc toujours qu'un vain mensonge?
 A ce morne horizon qu'on nomme l'avenir,
 Est-ce l'aube ou la nuit que ton oeil voit venir?
 Toi, qui, montant, le soir, sur les hautes collines,
 Feuillettes dans ton coeur les pages sibyllines,
 O penseur! que lis-tu sur l'obscur parchemin?
 L'avenir est-il loin? Ou viendra-t-il demain?

LE PENSEUR.

De l'océan de Dieu j'ai côtoyé la grève.
 Toutes les vérités germent dans l'oeuf d'un rêve.
 Tout rêve quelque jour devient réalité,
 Et le mensonge est las de sa stérilité.
 Le soleil s'est levé pour les races maudites,
 Et l'accomplissement sort des choses prédites.
 Le vieux passé n'est plus, et le siècle nouveau
 Du triangle chrétien a refait son niveau.
 Le laboureur divin de la Bonne Nouvelle
 A sur le globe entier secoué sa javelle.
 De ses enseignements la graine sainte a pris

Racine au fond des coeurs comme au fond des esprits;
 Et voilà que, selon les versets du prophète,
 Le champ du Christ est mûr et la moisson est faite.
 Un jour plus beau va luire aux générations;
 Et, pour laver le flot souillé des nations,
 Une source nouvelle a jailli dans le fleuve.
 La terre a dénoué sa ceinture de veuve,
 Et les peuples, longtemps par l'erreur abrutis,
 Lazares sociaux, de la mort sont sortis.
 Or, quand la vérité, sainte magicienne,
 Va de l'esprit nouveau remplir la lettre ancienno,
 Et briser de ses mains le boisseau qui cachait
 La lumière de vie où notre espoir marchait,
 Sur les eaux du déluge, - où l'arche sainte flotte,
 Ayant pour lest le monde et la foi pour pilote,
 Berceau que l'aveuir s'est fait de son tombeau, -
 Laisse, ô Noé! s'enfuir les ailes du corbeau.
 Mais attends! La colombe, au vent des cieux lâchée,
 Cherche du mont Arar la cime encor cachée.
 Tout à l'heure elle va reparaître, portant
 Son rameau d'olivier, sur l'horizon flottant.
 Ce rameau, gage saint de paix et de concorde,
 Dieu l'a fait croître au champ de sa miséricorde;
 Car le règne si long des haines va finir.
 Les vieux siècles sont morts. Les nouveaux vont venir.

HYMNE DES VIEUX SIÈCLES.

Notre règne s'éteint. Nous tombons en ruines,
 Arbres déracinés que rongent les bruines
 Et la pluie et les vents.
 Et cependant, Seigneur, à votre créature
 Nos bras ont dix mille ans tendu sa nourriture
 Sous nos dômes mouvants.

Notre feuillage a vil s'abriter à son ombre
 Des races dont vous seul, Seigneur, savez le nombre
 Et le nom effacé.
 Les aigles ont bâti leurs nids dans nos ramures,
 Et l'homme referait, rien qu'avec nos murmures,
 L'histoire du passé.

Oh! qui dira combien nos branches fécondées
 Ont au soleil de Dieu fait éclore d'idées,
 Fleurs d'où sortaient toujours les fruits du leudemain,
 Lois et religions, symboles et croyances,
 Sagesse et doute obscur, systèmes et sciences,
 Enigmes que les sphinx posaient au genre humain?

Brahmes illuminés, prêtres, mages, sibylles
 Qui faisaient comparaître à leurs yeux immobiles
 Toute l'éternité,
 Sages qui voulaient voir tout effet dans sa cause,
 Tous à nos rameaux verts ont cueilli quelque chose,
 Erreur ou vérité.

Et voici que le Ciel nous reprend notre force.
 Les ongles des enfants déchirent notre écorce
 Qui rompt sous leurs genoux;
 Et, sans nous regarder, la caravane humaine,
 Que votre main, Seigneur, dans d'autres routes mène,
 Passe à côté de nous.

Donc, nous avons fini, selon votre pensée,
 Notre tâche depuis six mille ans commencée.

Installe dans nos flancs, le ver rongeur nous mord.
 Nous redressons en vain notre cime flétrie.
 Dans nos troncs décharnés toute sève est tarie.
 Notre règne est passé. Le passé, c'est la mort.

HYMNE DES SIÈCLES NOUVEAUX.

Notre règne est venu. L'avenir, c'est la vie.
 De son chemin d'hier votre vaisseau dévie,
 O peuples désolés,
 Pour guider vers le port vos rames et vos voiles,
 Il faut un autre phare, il faut d'autres étoiles
 A vos cieux dépeuplés.

Ces étoiles, c'est nous! Ce phare, nous le sommes!
 Nous venons apporter notre lumière aux hommes.
 Nous sortons de la nuit pour leur rendre le jour.
 Car toute obscurité doit enfin disparaître.
 Le juge dans la loi, dans le temple le prêtre
 Ne verront plus régner que le seul Dieu d'amour.

Nos flambeaux, inconnus à tous les Zoroastres,
 Montent sur l'horizon comme de nouveaux astres,
 Et déjà nous voyons
 La terre prodiguer ses trésors moins avarés
 Et les fronts ulcérés des Jobs et des Lazares
 Se couvrir de rayons.

Le miel mystérieux va couler dans les fleuves.
 Car l'homme a traversé le cycle des épreuves.

Dans sa dignité sainte il relève le cou.
 Il a rompu le joug de tous les esclavages,
 Sans songer à fouetter ses Pharaons sauvages
 Avec les nreuds vengeurs de son dernier licou.

Dix mille ans il a bu l'eau des sources amères
 Et chercheson chemin à travers les chimères
 Du grand désert de feu.
 Mais le voici qui va, terminant son exode,
 Réaliser ton rêve, Isaïe, ô rapsode
 Du poème de Dieu!

Étendards d'Hamalec qui dans Riphim habite,
 Javelots de Sihon, lances du Moabite,
 Sa main vous a brisés, sa main forte aux combats,
 Et Josué, porteur du sceptre de Moïse,
 Au delà du Jourdain, dans la terre promise,
 Du peuple voyageur a fait rentrer les pas.

Or la paix du Seigneur est faite sur la terre.
 L'aube de vérité va jaillir, - ô mystère! -
 De la nuit du tombeau.
 Tous les antres du mal ferment leurs sombres porches,
 Et voilà que succède à la lueur des torches
 La clarté du flambeau!

LE POÈTE.

Un clairon de lumière a vibré dans les nues
 Et répand dans les cieus ses splendeurs inconnues,

Rayonnement superbe et semblable à celui
 Qui sur ton humble crèche, ô Bethléem, a lui.
 Tous les peuples, les uns le coeur plein d'espérance,
 Les autres frémissant de quelque horrible transe,
 Sont dans l'attente; et l'on regarde, et l'on se dit:
 - 'C'est un astre d'espoir.'
 - 'C'est un astre maudit'
 - 'Non, c'est l'aube qui naît.'
 - 'Non, c'est le soir qui tombe.'
 - 'L'aurore de la vie.'
 - 'Ou celle de la tombe.'
 - 'L'âge nouveau qui s'ouvre, et, promis dès longtemps.
 Au monde rajeuni vient rendre son printemps.'
 - 'Le sablier s'écoule, et les heures s'arrêtent.'

Non, c'est l'éclosion des siècles qui s'apprêtent,
 Crépuscule du jour qu'attend l'humanité
 Pour se constituer dans sa vaste unité,
 Et pour voir s'accomplir la parole prédite.
 Plus de race opprimée ou de caste maudite.
 Les uns avaient le jour, et les autres, la nuit,
 Seigneur, et c'est pour tous que votre soleil luit.
 De progrès en progrès, de conquête en conquête.
 Ainsi voilà qu'enfin l'humanité s'est faite.
 Votre règne est venu, votre règne infini.
 Que votre nom, Seigneur, à jamais soit béni!

Et vous, enfants d'Adam, héritiers de sa chute,
 Voici venir aussi le terme de la lutte,
 Jour de victoire après les jours des grands combats.
 Que vos vœux appelaient, mais qu'ils n'attendaient pas.
 Oh! l'on pourrait compter, plutôt que vos épreuves,
 Les sables des déserts, les gouttes d'eau des fleuves,
 Les globes étoilés qui roulent dans la nuit,

Et les flots de la mer, ce gouffre obscur de bruit.
 Mais votre coeur reprend sa candeur primitive
 Et revêt tout l'éclat de sa blancheur native.
 Un idéal plus pur brille à vos yeux sereins.
 Les haillons du péché sont tombés de vos reins.
 Car le Seigneur a fait rentrer sa créature
 Dans la sérénité de la douce nature.

De la glèbe du mal affranchis désormais,
 Nous pouvons aspirer à de plus hauts sommets.
 N'ayant plus l'âme au joug des haines asservie.
 Nous pouvons marcher fiers et libres dans la vie.
 Sans nous dire, en pleurant sur nos rêves détruits,
 Que les fleurs quelquefois valent mieux que les fruits.
 La clarté du vrai jour remplit notre paupière.
 Comme le diamant dans sa gaine de pierre,
 Le seul amour du bien habite notre coeur,
 D'où le mal disparaît et le doute moqueur.
 Notre esprit, rayonnant d'une splendeur auguste,
 N'a plus soif que du vrai, n'a plus faim que du juste.
 De l'erreur nous savons tous les pièges secrets,
 Et déjà notre oreille écoute de plus près
 Ces hymnes composés de versets de lumière
 Que la terre entendit à son heure première
 Et ces cantiques faits de strophes de clartés,
 Etoiles de la nuit, que dans l'air vous chantez
 Quand l'azur infini vous laisse dans l'espace
 Entrevoir le profil de l'Éternel qui passe.

La grande paix est faite, et partout règne enfin
 La sainte égalité qui n'aura pas de fin.
 Vieux temples des abus, vieilles lois lézardées,
 Vous tombez en ruine au souffle des idées.
 Plus de princes, bergers qui mangent leurs moutons.

Da sceptre ni de crosse, avatars de bâtons,
 De code à double sens, qui, toile d'araignée,
 Ne saisit que toi seule, ô mouche dédaignée.
 Ni de tyrans toujours armés de leur épieu,
 Qui se proclament fils de la grâce de Dieu,
 Hélas! comme si nous, vains néants qu'il tolère,
 O peuples, nous étions les fils de sa colère.
 Du passé disparu rappelant le retour,
 Les Césars vainement escaladent leur tour.
 Guetteurs désespérés, en vain leurs sentinelles
 A sonder l'avenir fatiguent leurs prunelles,
 Sans rien voir, par delà cette obscure cloison
 Dont les préjugés morts formaient leur horizon,
 Que l'accomplissement de ce que l'homme espère,
 La vaste ascension des races qui s'opère,
 Le vrai jour qui succède aux ombres de la nuit,
 Et l'aube qui pour tous enfin s'épanouit.

Donc la voici s'ouvrir cette ère magnifique
 Où chacun remplira sa tâche pacifique;
 Où, la guerre fermant son sinistre portail.
 On ne se défira qu'aux luttes du travail;
 Où le canon, folie à jamais disparue,
 Va céder pour jamais sa roue à la charrue;
 Où les peuples captifs, rentrés dans leur Sion,
 Vont s'ouvrir tout le champ de la création.
 Car vous, produits, et vous, forces de la nature
 Que la bonté de Dieu livre à la créature,
 Gaz qui vous élevez, pesanteur qui descends.
 Fleuves qui vous tordez dans vos lits frémissants,
 Torrents qui sillonnez les flancs de la colline,
 Animaux que le joug ou le frein discipline,
 Souffles puissants du vent qui dans l'air bruissez,
 Plantes qui vêtez l'homme ou qui le nourrissez.

Météores, saisons, astres, chaleur, lumière,
 Soleil toujours brillant, de ta beauté première,
 Océans où l'oeil voit, comme dans un miroir,
 Eclaire chaque étoile aux approches du soir.
 Gazons verts émaillés des diamants de l'aube,
 Houille et métaux cachés dans les veines du globe,
 Moissons dont les épis hérissent les guérets,
 Arbres, piliers vivants du temple des forêts.
 Vous êtes le milieu, vous êtes le domaine
 Que le Créateur fit pour la famille humaine,
 L'atelier qui pour nous travaille jour et nuit
 Et que l'esprit d'en haut seul dilige et conduit.

Mais le Ciel fit à l'homme un but plus haut encore.
 Dans notre esprit aussi l'aube devait éclore.
 De notre nuit voici le jour réel sortir,
 Que Dieu, depuis Adam, nous a fait pressentir,
 La foi, cette unité finale des croyances,
 Dont tout sage, à travers les brumes des sciences,
 Crut voir le crépuscule à l'horizon des cieux.
 Et qui vient éclairer à la fin tous les yeux;
 Car il faut bien, quand l'ombre autour de nous s'efface.
 Que la lumière aussi dans les âmes se fasse,
 Depuis Homère, issu d'Orphée et de Linus,
 Cycliques moissonneurs de mythes inconnus.
 En vain Platon médite, en vain Socrate songe
 Mêlant la poésie aux rêves du mensonge;
 En vain, l'un affirmant, et l'autre disant: 'Non,'
 Pythagore ébloui ferme l'oeil de Zénon;
 Sur les monts de Chaldée en vain les Zoroastres
 Discussent, dans la nuit le langage des astres
 Et cherchent, feuilletant le livre ouvert du ciel.
 Le problème du monde et celui du réel;
 En vain Lucrèce, armé du flambeau d'Épicure,

Sonde les profondeurs de sa pensée obscure;
 En vain Spinosa, plein du doute qui l'absout,
 Sans trouver Dieu dans rien, croit l'entrevoir dans tout,
 Et, songeur égaré, s'aveugle dans ses rêves.
 Plus mobiles qu'au vent les sables sur les grèves.
 Le monde trop longtemps a vu l'humanité
 Avec des blocs d'erreurs bâtir sa vérité,
 Architecte insensé dont la main indécise
 Replâtrait constamment cette tour mal assise,
 Hélas! dont! ieu n'avait pas pétri le ciment
 Ni sur le dur granit posé le fondement;
 Et les hommes disaient: - 'C'est la tour solennelle,
 Le fanal d'où jaillit la lumière éternelle,
 Le phare de clartés où tourne incessamment
 Tout oeil, comme le fer, ô pôle, à ton aimant.'
 Et, quand chacun de ceux qui cheminaient dans l'ombre
 De cette autre Babel montait l'escalier sombre,
 Et que son pied touchait le faite aérien,
 Il croyait voir très-loin, mais il ne voyait rien!
 Seuls, interrogateurs des choses éternelles,
 Les prophètes, voyants aux ardentes prunelles,
 Savent tout ce qu'a dit le passé ténébreux
 Et tout ce que parfois se révèlent entre eux
 Les siècles qui s'en vont et les siècles qui viennent.
 Leurs yeux ayant tout vu, de tout ils se souviennent,
 Et l'avenir profond, sondé par leur esprit,
 Leur a montré partout le grand exode écrit,
 Le règne de Saturne annoncé par Virgile,
 La promesse changée en fait par l'Évangile,
 Où le Christ, rachetant la race des maudits.
 Fit du noir Golgotha le seuil du Paradis.

Or, les temps sont venus de bâtir d'autres pierres
 Vérité, qui dois luire à toutes les paupières,

Ton palais éternel où tout le genre humain,
 Constructeur unanime, a déjà mis la main.
 Regarde chaque race, architecte ou manoeuvre.
 Apporter son travail et concourir à l'oeuvre;
 Chaque peuple, sculpteur que le Seigneur bénit,
 Tailler son bloc de marbre ou son bloc de granit;
 Et, pour mieux achever la tâche commencée,
 L'un prodiguer son bras, et l'autre sa pensée.
 Ainsi, ce temple, avec l'esprit de Dieu construit,
 Sera de ceux que rien dans les temps ne détruit;
 Car toi, douce Espérance, et toi, Charité sainte,
 O soeurs, vous en aurez trace l'auguste enceinte,
 Et votre double nom sur sa façade écrit.
 Vous l'avez couronné du nom de Jésus-Christ!

Les dieux du passé.

LES BRAHMES.

Nous, fils de l'Orient, du haut des pics antiques.
 Où l'Himalaya chante aux siècles ses cantiques,
 Nous avons les premiers, aux plaines du Thibet,
 Des langages humains apporté l'alphabet,
 Et vers le Gange saint, fleuve aux sources occultes,
 Vu descendre Brahma, père des anciens cultes,
 Le Lokapurwayas et le Dhatra géant
 Qui fit sortir le monde et l'homme du néant,
 Puis, des dix avatars de Wishnou sur la terre
 Nous avons recueilli partout le verbe austère:
 Krishna, Bouddha, Kalki, nous ont vus tour à tour
 De leurs dogmes nouveaux faire, en priant, le tour,
 Mais voici que pour nous le vrai jour vient de naître.

Le Christ toujours vivant à nous s'est fait connaître,
 Et, l'ombre de sa croix illuminant nos yeux,
 Nous savons quel chemin nous doit mener aux cieux.

LES GUÈBRES.

Adorateurs du feu, nous, fils de Zoroastre.
 Nous avons enfermé l'Éternel dans un astre.
 Aveugles, nous avons fait notre Dieu vermeil
 D'Ormuz enveloppé du manteau du soleil.
 Mais nos coeurs obscurcis étaient pleins de ténèbres.
 L'aurore du Seigneur brille enfin pour les Guèbres
 Et, notre esprit, trouvant enfin son vrai milieu,
 A vu que le soleil n'est que l'ombre de Dieu.

LES ÉGYPTIENS.

Nos prêtres nous disaient: - 'Avant l'aube des âges,
 Il était un esprit sans nom parmi les sages,
 Éternel, immuable, infini, tout-puissant.
 Des ténèbres d'Athor, nuit du monde naissant,
 Il tira Kneph, le jour, la lumière féconde;
 Et, s'accouplant au Verbe, il jeta dans le monde
 Phta, le principe ardent de la vie et du feu.
 Or cette trinité compose notre Dieu.
 Phta créa Potiris le ciel et Tho la terre;
 Puis, ayant façonné le groupe planétaire,
 Du soleil Osiris fit l'oeil du jour qui luit
 Et de la lune Isis l'oeil pâle de la nuit,
 Typhon tient dans le mal son formidable empire,
 Chaque zone du ciel a pour garde un Cabire,
 Dans la nuit des esprits Toth allume le jour,
 Et Mendès, l'aegipan, remplit les coeurs d'amour.'
 A combien d'autres dieux encor notre âme inculte

Adressait son encens et prodiguait son culte!
 Dans les lotus du Nil ils naissaient par milliers.
 Même nous adorions jusqu'aux chats familiers.
 Loup, chacal, crocodile obtenaient nos hommages.
 Le taureau prophétique Apis avait ses mages.
 Anubis aboyait, et son frère vermeil
 Memnon chantait quand l'aube annonçait le soleil.
 Mais, depuis que, du haut de son Calvaire sombre,
 La croix du Christ répand la clarté de son ombre,
 Le colosse thébain fait silence, laissant
 Le désert regarder ce jour éblouissant.
 Et ne sait pas pourquoi sa bouche reste close,
 Ni quel deuil rend muets ses sphinx de granit rose,
 Ni dans quel onragan sinistre du simoun
 S'est brisé le trépied des oracles d'Amoun.

LES BABYLONIENS.

Sous nos dômes bâtis de marbre et de porphyre.
 Un monde entier de dieux ne pouvait nous suffire.
 Bâl, le géant du feu, père des immortels.
 Aurait passé dix ans à compter ses autels,
 Et son frère Moloch, formidable et difforme,
 Assis sur quelque fût de jaspe, socle énorme,
 De la création rêve étrange et nouveau,
 Nous montrait son corps d'homme à tête de taureau.
 Cent monstrueux serpents, gros comme des troncs d'arbre,
 Cent dragons accroupis sur leurs bases de marbre,
 Et cent griffons à l'oeil terrible et flamboyant
 Leur faisaient jour et nuit un cortège effrayant.
 Que de siècles ont vu ces nations serviles,
 Dont le Tigre et l'Euphrate allaient baignant les villes,
 A nos mythes impurs apporter leur encens!
 Mais les voilà tombés de leurs cieux impuissants.

Des débris de Moloch ramassés par l'Afrique,
 Dans ses sables muets Carthage en vain fabrique
 Un autre homme-taureau pour ses autels déserts.
 En vain Tyr admet Bâl parmi ses dieux divers
 Et, voulant célébrer un jour sa bienvenue.
 Lui donne pour épouse Astaroth la Cornue.
 Car Babylone est morte, et Tyr est effacé,
 Et Carthage n'est plus qu'un nom dans le passé.

LES SCYTHES.

Nous de qui les aïeux, du Tanaïs au Gange,
 De leurs chars voyageurs promenaient la phalange,
 Et poussaient quelquefois leur roulante cité
 A travers les rochers du Caucase irrité;
 Nous qui, ne respirant que luttes et batailles,
 Récoltions, en chantant, nos sanglantes semailles,
 Et dont les noirs chevaux, formidable escadron,
 Mêlaient leurs cris de joie aux hymnes du clairon;
 Nous n'avions point de temple, et l'on n'y songeait guère.
 Car il n'était pour nous qu'un dieu, c'était la guerre,
 Le seul dieu que jamais nos pères aient connu.
 Son symbole visible était un glaive nu.
 Mais du Christ désormais le monde entier relève,
 Et la croix de la paix a remplacé le glaive.

LES GRECS.

Tous nos temples obscurs étaient peuplés de dieux,
 Et leur chef était Zeus, le mythe radieux,
 Le fils puissant de Rhée, engendré par Saturne.
 Au fond d'une caverne obscure et taciturne,
 Surpris qu'un dieu pût naître en un pareil séjour,
 L'Ida, mont créateur, le vit venir au jour.

Il trouva dans la chèvre Amalthée une mère.
 Des colombes, ainsi que dit le vieil Homère,
 Versèrent l'ambrosie a ses lèvres d'enfant.
 Les Grâces entouraient son berceau triomphant
 Et les rayons vermeils dont l'aube se colore.
 Puis on vit Jupiter du faible enfant éclore
 Superbe, comme il sied au maître des humains,
 Portant les lourds carreaux de la foudre en ses mains.
 Gardien de l'univers, formidable, terrible,
 Il passait; chaque nuit, les astres dans son crible,
 Il rivait Prométhée au flanc d'un rocher nu,
 Et plongeait les Titans au Tartare inconnu.
 Fronçait-il le sourcil parfois dans sa colère,
 Le globe tressaillait sur sou axe polaire,
 L'Océan frémissait, et Neptune, en grondant,
 En vain sur ses coursiers fatiguait son trident.
 Mais quel dieu sans pudeur ni foi! Par intervalles
 A Junon, son épouse, il donnait pour rivales
 Latone, Io, Léda, courtisanes du ciel,
 Et Ganymède était son page officiel.
 Il buvait le nectar et mangeait l'ambrosie,
 Apollon lui disant quelque chanson choisie
 Et Vénus complétant le luth aux doux accords
 Par le rythme vivant des poses de son corps.
 Son trône s'élevait au sommet de l'Olympe,
 Rocher depuis longtemps désert et morne, où grimpe,
 Lorsque avril en verdit les flancs âpres et nus,
 Le pâtre seul avec ses compagnons cornus.
 Et nous rougissons tous, ô Dieu juste et sévère!
 A comparer au Christ cloué sur son Calvaire
 Notre Zeus d'autrefois, mythe du vice impur,
 Sur son mont couronné de rayons et d'azur.

LES SCANDINAVES.

Notre dieu n'était pas d'une race plus pure.
 Il s'appelait Odin, fils de Bor, fils de Bure.
 Il avait, disait-on, fait du corps d'un géant
 Le monde, et suscité les hommes du néant.
 Des sommets de l'Asgard il dominait la terre
 Et l'éclairait des feux de son oeil solitaire.
 Son nom, multiplié par cent quinze surnoms,
 Remplissait tous les lieux dont nous nous souvenons.
 Le loup le connaissait, et l'aigle dans son aire.
 Il tenait dans sa main le marteau du tonnerre,
 Et, souverain du monde, il faisait ses trépieds
 Des volcans que l'Islande allumait à ses pieds.
 Flambeau de ses festins, l'aurore boréale
 L'illuminait, la nuit, de sa torche idéale.
 Il avait la puissance, il avait la splendeur.
 Les douze Ases faisaient cortège à sa grandeur,
 Pour gardes il avait les douze Valkyries,
 Les vierges des combats, à la lutte aguerries,
 Qu'on voyait, au plus fort des batailles, fauchant
 Leur moisson de guerriers, fils du glaive tranchant.
 Les deux corbeaux Hugin et Munin, à chaque aube,
 Espions croassants, faisaient le tour du globe.
 Et venaient, chaque soir, au maître tour à tour
 Raconter les vertus ou les crimes du jour.
 L'atelier de la mort avait ses trois Vestales.
 Les Normes, du destin ouvrières fatales,
 Assises jour et nuit sous le frêne Ygdrasil,
 Du sort hu main nouaient et dénouaient le fil.
 Puis au delà des mers obscures et sans phare,
 Dans les flancs ténébreux du vaisseau Naglefare,
 Les âmes s'en allaient au séjour des remords

Oa vers le Valhalla, palais vivant des morts.
 Mais dès longtemps Odin, le dieu des bords du Phase.
 A vu couler l'Asgard comme un rocher sans base,
 Et, dégageant enfin du mythe le réel,
 Du Valhalla sanglant le Christ a fait le ciel.

LES SLAVES.

Nous aussi nous avons nos temples pleins d'idoles,
 Spectres dont notre erreur se faisait des symboles.
 Il en est deux surtout qu'on nommait en tremblant:
 Swentibor le dieu noir, Swentevit le dieu blanc.
 L'un était roi du jour, l'autre était roi de l'ombre.
 L'un faisait la lumière, et l'autre, la nuit sombre.
 Swentibor habitait le monde souterrain.
 Swentevit pour séjour avait le ciel serein,
 La haute région de l'azur et des astres.
 Son palais, qu'élevaient d'invisibles pilastres,
 Élevait au zénith son large cintre d'or
 Où n'atteignaient jamais l'aigle ni le condor,
 Ni la foudre elle-même, alors que dans la nue
 Elle remonte et cherche une route inconnue.
 Son domaine embrassait le vaste empire bleu.
 Lui, radieux soleil, en tenait le milieu,
 Et ses trois cents chevaux, groupe ardent et sonore,
 Hennisait à ses pieds pour saluer l'aurore
 Et buvaient la rosée aux urnes du matin.
 Plus beau qu'Apollon, fils du ciel grec et latin,
 Les peuples le nommaient l'archer de la lumière.
 Sitôt qu'à l'horizon montait l'aube première,
 On le voyait, son arc frémissant à la main,
 Se frayer à travers les brumes un chemin,
 De son carquois de feu multiplier les flèches,
 Dans les nuages gris ouvrir de larges brèches,

Puis, les ayant chassés dans l'espace, s'asseoir
 Sur son trône entouré de rayons, jusqu'au soir,
 Verser avec l'amour la vie à toutes choses,
 Épanouir les lis et parfumer les roses,
 Au fond des nids joyeux réveiller à la fois
 Les strophes des buissons et les hymnes des bois,
 Rendre aux brises du ciel leurs fécondes lialesines
 Et dorer les moissons dans les sillons des plaines.
 Mais, quand il faisait tout sur la terre fleurir.
 Il laissait la moisson de nos coeurs se flétrir.

L'AFRIQUE.

Je n'avais point d'autel pour mes races obscures,
 Ni symboles savants, ni mythes, ni figures;
 Point de temple où l'on vit mes peuples ténébreux
 Épancher leur prière ou prosterner leurs voeux.
 Chacun se construisait son autel en soi-même
 Pour y placer son dieu, toujours farouche emblème,
 Pormé d'une épouvante ou fait d'une terreur.
 Et du vrai Dieu d'amour barbare avant-coureur
 Mais le doux Christ aussi pour les miens a fait luire
 L'étoile d'or qui doit au salut les conduire,
 Et, dressant devant eux son phare de clarté,
 Leur montrer le chemin de son éternité.

L'AMÉRIQUE.

Sur mes rochers déserts, dans mes forêts profondes,
 J'adorais Manitou, le grand esprit des mondes.
 De mon triangle saint Tangatanga formait
 La base radieuse et l'éclatant sommet.
 J'avais encor Téotl, le dieu par excellence,
 Et Vitslibochtli, roi du glaive et de la lance,

Punchao le soleil, et la lune Quila
 Que la nuit a son char de lumière attela.
 Du monde surhumain puissances redoutées,
 Terribles quelquefois et toujours irritées,
 Elles étaient l'effroi de mes peuples, laissant
 Parfois sortir du fond de leurs antres de sang
 La horde des fléaux, la famine, la peste,
 Enfin la guerre, hélas! pire encor que le reste.
 Et moi, pour apaiser la colère des dieux,
 J'aiguisais le tranchant de mes couteaux pieux,
 Je dressais mes bûchers où le feu se promène,
 Et j'y faisais brûler une hécatombe humaine.
 Mais la voix du Sauveur a parlé dans ma nuit.
 L'aube de Bethléem pour moi s'épanouit,
 Et mes peuples, enfin sortis de leur démence,
 Ne reconnaissent plus que toi, Dieu de clémence,
 Toi qui vivais hier, toi qui vivras demain,
 O Père universel de tout le genre humain!

Le credo de l'humanité.

Oui, le Seigneur est grand! Éternel dans l'immense.
 Pour lui rien ne finit, pour lui rien ne commence.
 Auprès de sa splendeur toute splendeur pâlit.
 Les foudres dans les cieus se taisent quand il passe.
 Les astres éblouis tressaillent dans l'espace,
 Et l'Océan profond frissonne dans son lit.

Oui, le Seigneur est fort! Sa parole féconde
 Du ventre du chaos a fait sortir le monde.
 Et son doigt aux soleils a trace leurs chemins.

Sur son axe invisible il fait tourner la terre,
 Et du torrent des jours, dont il sait le mystère,
 Il tient l'urne en ses mains.

Oui, le Seigneur est bon! Pour toute créature
 Il fait incessamment travailler la nature.
 La source des rochers et l'arbre des forêts.
 Les saisons et les jours font chacun leur ouvrage,
 Le soleil et le vent, même jusqu'à l'orage
 Qui féconde le germe au sillon des guérets.

Aussi, que toute voix, Seigneur, te glorifie,
 Toi, maître de la mort et maître de la vie,
 Toi que nous adorons, toi dans qui nous croyons
 Et qui, dans nos sentiers d'angoisse et de souffrance,
 Fais resplendir enfin cet astre d'espérance
 Dont voici les rayons!

Que ce phare toujours, ô Seigneur, nous dirige,
 Flambeau divin par qui notre nuit se corrige!
 Vers le bien et le vrai guide notre raison.
 Règle, jetant l'oubli sur nos fautes passées,
 Toutes nos actions et toutes nos pensées,
 Et sois notre seul but, notre seul horizon.

Sois toujours leau vivante où notre âme s'abreuve.
 Que nos coeurs sans murmure acceptent toute épreuve.
 Que notre pied demeure au sentier de ta loi.
 Laisse régner toujours la concorde où nous sommes.
 Et donne-nous d'aimer, ô Seigneur, tous les hommes,
 Tous nos frèreS en toi.

Tous nos frères en toi, garde-les dans ton ombre.
 Verse-leur le trésor de tes grâces sans nombre.
 Fais régner le bonheur sous leurs toits triomphants,
 Et bénis à la fois leurs champs toujours prospères,
 Le seuil de leurs maisons, les tombes de leurs pères
 Et les berceaux joyeux où dorment leurs enfants.

Dispense de tes mains, ô Seigneur, toujours pleines
 Les toisons à leurs près, les moissons à leurs plaines,
 A leur coeur la lumière, à leur esprit le jour.
 Qu'ils vivent dans la joie et dans la paix sereine.
 Ote aux grands le mépris, ôte aux petits la haine,
 Et donne à tous l'amour!

Dernière vision du poète.

Oh! comme la nature est belle et magnifique!
 O Seigneur, c'est ainsi que ta main pacifique
 A l'homme la livra lorsque, dans ta bonté,
 Tu l'ens fait pour la vie et pour l'éternité.
 On dirait le jardin céleste, ton domaine,
 Où le souffle éternel du printemps se promène,
 Où rien ne doit mourir, rien, excepté la mort,
 O Seigneur, et le mal, père obscur du remord.
 Comme au jour où ta voix souveraine et féconde
 Du gouffre du néant eut évoqué le monde,
 La terre au ciel sourit, couverte de splendeur.
 De son enfance elle a la grâce et la candeur.
 Un avril, qui n'aura point de fin, dans ses plaines
 Épanche le trésor de ses corbeilles pleines,
 Et l'arbre des saisons prodigue en même temps

Les présents de l'automne et les fleurs du printemps
 Montagne, dont l'autour fait dans l'air ses étapes;
 Collines, que les ceps émaillent de leurs grappes;
 Sources, dont les rochers, mamelles de granit,
 Font jaillir les flots purs et que rien ne ternit;
 Plantes, qu'on voit mêler, par la brise bercées,
 Les gemmes de vos fleurs aux perles des rosées;
 Lacs, dont l'azur profond, miroir toujours changeant.
 Regarde au ciel passer les nuages d'argent;
 Ruisseaux, qui gazouillez dans l'herbe vos murmures;
 Champs moitié verts, moitié dorés de moissons mûres;
 Forêts, ou près du loup le cerf habite en paix
 Et qui prêtez le toit de vos rameaux épais
 A l'oiseau qui converse avec la fleur candide;
 Image de l'Éden perdu, terre splendide,
 Poème étincelant de fleurs et de rayons,
 Mille rythmes joyeux sortent de tes sillons,
 Mille strophes d'amour sur les arbres écloses.
 Font des chansons des nids et du parfum des roses,
 De la voix des forêts et des soupirs du vent
 L'hymne que la nature adresse au Dieu vivant,
 Hosanna qui répond à ce cantique immense
 Quel'aube chaque jour dans l'air bleu recommence,
 Ou dont les astres d'or, dans l'ombre épanouis,
 Font le concert sublime et visible des nuits.
 Car, puisque l'homme, après tant de siècles de lutte,
 S'est senti, grâce à Dieu, relever de sa chute,
 La terre aussi devait, fière de sa beauté,
 Revêtir le manteau de sa virginité.

Or, de ce cadre plein d'une lumière sainte
 Comme je contemplais la radieuse enceinte,
 Je vis, sous les rameaux de deux larges palmiers
 Qu'égayaient de leur vol colombes et ramiers,

Deux beaux groupes assis, qui dans l'herbe et la mousse,
 Respiraient la fraîcheur de l'ombre ealme et douce.
 Et c'étaient des vieillards et c'étaient des enfants.
 Et les enfants jouaient, lieureux et triomphants.
 On les eût pris, à voir leurs yeux pleins d'étincelles,
 Pour des anges dn ciel, s'ils avaient eu des ailes,
 Et sur leur front candide et vermeil s'annonçait
 L'esprit de l'homme juste et fier qui commençait.
 Plus calmes, les vieillards, qu'un même coeur rassemble,
 Souriaient aux enfants, ou devisaient ensemble.
 Parlaient de la bonté de Dieu, leur créateur,
 Et, louant tour à tour dans son oeuvre l'auteur,
 Semblaient, tout transportés d'une extase suprême,
 Communier avec la nature elle-même.

Plus loin, un laboureur, sans boeufs, sans aiguillon,
 Conduisait sa charrue et traçait son sillon.
 Le travail n'est-il pas pour l'homme une prière?
 Mais la nature est bonne, et voilà que, derrière
 Le soc étincelant qui toujours marche et va,
 La future moisson germe et lève déjà.

Plus loin encor, plus loin, tout au fond de la plaine,
 Où chaque brise aux fleurs parfume son haleine,
 Je vis s'épanouir un splendide jardin,
 Et, rien qu'à sa beauté, je devinai l'Éden.
 Mais, depuis dix mille ans, sa porte condamnée
 Fermait aux fils d'Adam son entrée obstinée,
 Et, debout sur le seuil du Paradis de Dieu,
 Veillait un ange armé d'une lame de feu.
 Il était là depuis les premiers jours du globe.
 De la création on voyait encor l'aube
 Étinceler au fond de ses yeux éclatants.
 Il avait, sans vieillir, vu s'écouler les temps,
 Ses bras semblaient taillés dans la noige des pôles;

Ses cheveux déroulés flottaient sur ses épaules,
Et son front rayonnait de la double beauté
De l'être et de l'esprit, fils de l'éternité.

En ce moment un homme, un vieillard pâle, austère,
Comme ne tenant plus aux choses de la terre,
Traversa la largeur de la plaine. On voyait
L'extase illuminer son oeil qui flamboyait.
Sur ses cheveux blanchis, sur son front morne et sombre,
Que de siècles avaient accumulé leur ombre!
Que de remords cachés et de deuils avaient mis
Des rides à son coeur et sur ses traits blémis!
D'où vient ce pèlerin? Où va ce patriarche?
Malgré les ans, son pied est ferme, il marche, il marche
D'un pas de plus en plus rapide et diligent,
Le signe des chrétiens, une humble croix d'argent,
Pend au chapelet noir qui lui sert de ceinture.
Le soleil couvre d'or sa tunique de bure
Et semble, devinant l'homme des visions,
Vouloir le revêtir d'un manteau de rayons.
Les oiseaux dans les cieux, les arbres sur la terre
Ont l'air d'interroger ce spectre de mystère,
Et moi-même je crus, en voyant ce vieillard,
Un fantôme sorti de la nuit d'un brouillard.
Aidé de son bâton, rameau noueux d'un chêne,
Il monte lentement une rampe prochaine
Et par degrés s'élève au sommet d'un rocher
Si haut que le chamois peut seul en approcher.
Là, debout comme l'aigle, enfant des hautes cimes,
Éclairé du grand jour qui luit aux lieux sublimes,
Il ouvre les deux bras et les tend vers le ciel,
Comme sur le Nébo, le guide d'Israël,
Lorsqu'il eut entrevu, toutes larges ouvertes,
La terre de promesse et ses campagnes vertes

Et ses vallons souvent dans un rêve apparus.

Or, ce second Moïso était Ahasvérus!

Mais, - pendant qu'il est là qui regarde et contemple
 La terre où le Seigneur a reconstruit son temple,
 Et que, le front baigné dans l'azur du ciel bleu,
 Il se sent, chaque instant, plus rapproché de Dieu, -
 Pourquoi le laboureur avec sa main fiévreuse
 Arrête-t-il son soc dans le sillon qu'il creuse?
 Et pourquoi pousse-t-il ce cri d'étonnement?
 A ses pieds, dans le sol, qui s'ouvre largement,
 Il voit étinceler une chose inconnue.
 Relique du passé, c'est une lame nue,
 Acier à deux tranchants et rouillé par endroits.
 Sa poignée est de cuivre et figure une croix,
 Et l'arme s'allongeant de plus en plus étroite,
 S'aiguise et se ternit en pointe fine et droite.
 Car c'est un glaive. L'homme au cœur presque interdit
 Le prend et, s'approchant des vieillards, il leur dit:
 - 'Qui sait à quoi servit autrefois cette lame?
 A coup sûr, ce n'est pas un soc, je le proclame.'
 Les vieillards, regardant le glaive tour à tour,
 De leur groupe étonné lui font faire le tour,
 Et pas un seul d'entre eux, pas même le plus sage,
 De l'acier belliqueux ne devine l'usage.
 L'arme jusqu'à trois fois suit le même chemin.
 Mais, comme elle voyage ainsi de main en main,
 Tantôt la pointe en l'air et tantôt la poignée, -
 Voyant la croix, d'un flot de lumière baignée,
 Un enfant, inspiré d'une sainte ferveur,
 S'écrie: - 'Oh! regardez! c'est la croix du Sauveur!'
 - 'En vérité, c'est elle!' exclament tous ensemble.
 Puis un des vieillards prend avec sa main qui tremble

Le vieux glaive, symbole enfin transfiguré,
 Et plante dans le sol le signe vénéré.
 Parmi l'herbe et les fleurs où le soleil ruisselle,
 Couverte de rayons, la croix sainte étincelle,
 Et tous, vieillards, enfants, en tombant à genoux.
 Disent: - 'Que le Seigneur soit et reste avec nous!'

Prosternez devant Dieu votre coeur et votre âme,
 Laissez monter au ciel vos prières de flamme;
 Car voici qu'Adam vient, père du genre humain.
 Il s'avance tenant une palme à la main.
 Son visage, éclairé d'une sainte lumière
 A repris tout l'éclat de sa beauté première,
 Et de tout son passé, larmes, deuils et regrets,
 Rien n'altère le calme auguste de ses traits,
 Tout resplendit en lui. Tout rayonne dans Ève.
 Leur Caïn pardonné semble sortir d'un rêve,
 En s'appuyant au bras d'Abel qui le conduit.
 Et toute la famille humaine qui les suit,
 Vaste rameau du tronc des peuples et des races
 Dont Dieu seul sur la terre a pu suivre les traces
 Et qu'il a vus passer, c'est-à-dire souffrir,
 Attend l'heure où l'Éden consente à se rouvrir.

A mesure qu'Adam, toujours serein et calme,
 S'avance, en élevant vêts le ciel bleu sa palme,
 O miracle suprême! il voit du Paradis
 La porte s'ébranler sur ses vieux gonds maudits,
 Puis s'ouvrir toute large, - et, vision étrange,
 Du seuil longtemps fermé voilà s'écarter l'ange,
 Qui dit, posant le pied sur son glaive de feu:
 - 'Soyez les bienvenus dans la maison de Dieu!'

Mais, avant de rentrer dans sa sainte patrie,
 L'aïeul des nations, de sa lèvre attendrie

Baisant trois fois le seuil du jardin éternel,
Y répand tout son coeur dans ce chant, solennel:

- 'Merci, Seigneur, ô toi, le grand, le bon, le juste,
Souverain par la force et, par la gloire, auguste!
Ton pardon quelque jour sur tout crime descend.
Car tu m'as relevé dans ma race rebelle,
Et dans ton paradis, où ta voix me rappelle,
Va rentrer l'exilé tant de siècles absent.

Ta droite m'a frappé. Ta droite me redresse.
Sur mon arbre de deuil refléurit l'allégresse.
Dans mon sentier d'erreurs reverdit le réel.
Mes pieds ont achevé ma route expiatoire,
Et ton doigt m'a montré mon chemin de victoire
 Dans le chemin du ciel.

Mes générations ont vidé goutte à goutte
Le calice du mal, de l'orgueil et du doute,
Et tourné dix mille ans autour des vérités.
Au crouset des douleurs tu les as épurées.
Tu fais luire à leurs yeux ces étoiles sacrées
Dont la nuit de nos coeurs compose ses clartés.

L'Éden avait fermé sa porte infranchissable.
Laboureurs du désert, nous semions sur le sable,
Sans qu'une moisson vînt dans nos sillons maudits.
Nous avons fait le tour des misères humaines,
Et voici qu'à la fin, Seigneur, tu nous ramènes
 Dans ton saint Paradis!'

Puis il prend dans sa main la main d'Ève qui tremble.
Au séjour du bonheur tous deux rentrent ensemble,
Et tous leurs descendants les suivent pas à pas
Dans cette paix de Dieu qu'ils ne soupçonnaient pas.

Pendant ce temps, du haut du rocher qu'il domine,
Ahasvérus regarde, et son front s'illumine,
Et sa bure devient lumière, et par degré
Se couvre de splendeur l'homme transfiguré.
Une larme, longtemps dans son coeur prisonnière,
En ce moment jaillit de ses yeux, la dernière,
Et, tendant vers le ciel ses deux bras décharnés:
- 'Seigneur, dit-il, voici que vous me pardonnez!
Votre miséricorde, ô mon Dieu, soit bénie!
J'ai trouvé le repos, ma route étant finie.'
Il dit, et son bâton qu'il prend par les deux bouts
Il le ploie et le casse en deux sur ses genoux.

Seconde partie.
Poèmes divers.

L'Établissement des chemins de fer en Belgique.

Novus.....nascitur ordo.

VIRGILE, Églog. IV, v. 5.

L'esprit de l'homme est grand. Il sonde toutes choses.
 La nature pour lui n'a plus de pages closes,
 Livre prodigieux dont les textes vivants
 Nous parlent par la voix des forêts et des vents.
 Pour son oeil clairvoyant Isis n'a plus de voiles
 Il sait dans tous les cieux les orbés des étoiles,
 Et quel travail se fait, oeuvre obscure des temps,
 O Cybèle féconde, en tes flancs palpitants.
 Il s'ouvre dans les airs des routes inconnues.
 Il prend avec sa main la foudre dans les nues,
 Ainsi qu'un oiseleur un oiseau dans ses rets.
 De tout sphinx, comme OEdipe, il surprend les secrets.
 Dans sa langue nouvelle, idiome électrique,
 Il fait dialoguer l'Europe et l'Amérique,
 Et, dans un même instant, ses signaux, faits d'éclairs,
 Parlent, et sont compris au bout de l'univers.
 Océan, pour franchir tes gouffres et tes lames,
 Ses nefes n'ont plus besoin de voiles ni de rames;
 Dans leur sein, pour donner la vie à leur torpeur,
 Comme un sang généreux, il verse la vapeur.

Du fer, du feu, de l'eau rompant le long divorce,
 Il associe en eux sa pensée à leur force.
 Les éléments lui sont de dociles agents,
 Des ouvriers soumis et presque intelligents.
 C'est ainsi que, domptant par degrés la matière,
 Il la vaincra, Seigneur, quelque jour tout entière;
 Et si, devant toi seul, il demeure ébloui,
 Dans ta création il est presque chez lui.

Mais c'est vous qui surtout, miracles de ses veilles,
 Ouvrez à l'avenir une ère de merveilles,
 O routes de métal, où, sur deux rails jumeaux,
 Vont, comme les coursiers du songe de Pathmos,
 Vos monstrueux chevaux de fer, zébrés de cuivre,
 Dont lui-même notre oeil a de la peine à suivre.
 Vers l'horizon, bordé de son cadre d'azur,
 Le vol plus prompt qu'un dard lancé par un bras sûr.

Franchissant tour à tour montagnes et vallées,
 Et fleuves mugissant dans leurs rives troublées,
 Et vastes Saharas de sable et steppes verts,
 Vous reliez entre eux les Océans divers.
 Vous changez en détroits les isthmes que tourmente
 Sans fin le double assaut de la vague écumante.
 Pour vous rien n'est obstacle. Ici vous traversez
 Les rochers de granit que la mine a percés.
 Là, sur des bras de mer jetant vos ponts qui torment,
 Vous courez par-dessus les vaisseaux qui s'étonnent
 De voir passer plus haut que leurs mâts dans les airs
 L'orage de vos trains fait de bruit et d'éclairs.
 Vous rapprochez ainsi, les uns des autres, - races
 Et peuples dont Babel n'a pu suivre les traces,
 Et continents déserts et continents vivants,
 Tous les pays épars sur la rose des vents.

Parmi vingt régions qu'on nomme ou qu'on ignore,
 De l'aurore au couchant, du couchant à l'aurore,
 De l'équateur au pôle et du Nord au Midi, -
 Du globe plus étroit, mais pourtant agrandi,
 Vous semez les trésors et faites le partage
 De tout ce que produit le commun héritage.
 Aux déserts, endormis dans leur stérilité,
 Vous rendez l'abondance et la fertilité,
 Comme vous dispensez la lumière et la vie
 Aux nations dont l'âme, à leur corps asservie,
 Oublie ou n'a jamais connu le vrai chemin
 Où l'esprit da Seigneur conduit le genre humain.

Belgique, ce fut toi qui traças la première
 Sur notre continent ce sentier de lumière,
 Dont un bout touche au lit où dort le flot marin
 Et dont l'autre à l'Escaut joint son frère le Rhin.
 C'était le lendemain de ta grande victoire.
 Tu venais de tirer du tombeau de l'histoire
 Et de rendre à tes fils, longtemps déshérités,
 Les titres de nos droits et de nos libertés.
 Bruxelles de ses morts fermait les nobles tombes.
 Anvers brûlait, battu d'une grêle de bombes,
 Mais dévorait, brasier plein d'éclairs bruissants,
 Le joug que ton épaule avait porté quinze ans.
 Alors à la cité, glorieuse rebelle,
 Tu dis: 'Console-toi; tu renaîtras plus belle;
 Car je veux voir un jour les trois fleuves du Nord.
 L'Escaut, le Rhin, la Meuse, aborder dans ton port⁽¹⁾;

- (1) On sait que, dans la funeste nuit du 28 octobre 1830, pendant que les membres du gouvernement provisoire contemplaient, du haut du palais de la Nation, les flammes qui dévoraient notre métropole commerciale, M. Gendebien proposa de décréter immédiatement, à titre de compensation de cet immense désastre, la construction d'un chemin de fer d'Anvers aux provinces Rhénanes. (*Voy. THONISSEN, La Belgique sous le règne de Léopold I^{er}*, t. III, p. 58 et suiv.)

Et tu commenceras ce chemin qui prépare
 Aux peuples que la haine ou l'intérêt sépare,
 En faisant un courant de leurs courants divers,
 Cette fraternité que rêve l'univers.⁷
 Et ce projet, ce fut ta dot, ta bienvenue,
 Quand l'Europe unanime enfin t'eut reconnue,
 Et que des nations la famille en chantant
 T'eut saluée ainsi qu'une soeur qu'on attend.

Gloire à toi qui jamais ne restas en arrière,
 Ni devant le progrès n'élevas de barrière,
 Mais qui marches toujours, malgré l'ombre et le vent,
 A travers tout obstacle, ô patrie, en avant,
 Et dont le pied, depuis que l'aube au ciel s'apprête
 Jusqu'à la nuit, chemine et va sans qu'il s'arrête,
 Ainsi qu'un voyageur, bien avant dans le soir,
 Presse encore le pas et ne veut point s'asseoir!
 Gloire à toi! Car, avec nos jours les plus prospères,
 Tu rends au coeur des fils le saint orgueil des pères,
 Citoyens au forum et rois dans l'atelier,
 Géants que rien jamais ne put faire plier,
 Et qui, serfs anoblis du sol de l'industrie,
 Surent faire ton nom si grand, ô ma patrie,
 Qu'en son livre, où des temps souffle l'immense esprit,
 L'histoire nous le montre à chaque page écrit.

Sur l'oeuvre d'avenir par tes mains commencée
 Promène, après un quart de siècle, ta pensée.
 A voir ce que le bras des nations a fait,
 Notre esprit ébloui demeure stupéfait.
 Le ruisseau devient fleuve, et le gland devient chêne,
 Et dans l'ordre éternel des choses tout s'enchaîne.
 A ton labeur chacun a voulu prendre part,
 Et l'exemple fécond prêche de toute part.

Ton rêve s'accomplit, et la route est frayée.
 De ses lignes de fer vois l'Europe rayée.
 Vois les waggons actifs rouler incessamment,
 Traînés par leurs coursiers pleins d'un sourd grondement.
 Là, vers le Sud joyeux où les mers d'Italie
 Chantent leur chant de gloire au passé qu'on oublie;
 Là, vers la zone morne où l'Ourse au fond des cieux
 Fait dans l'ombre nocturne étinceler ses yeux.
 D'un côté, les voici qui marchent vers l'aurore
 D'où l'orbe du soleil monte dans l'air qu'il dore;
 De l'autre, les voilà qui courent en grondant
 Vers les bords où la nuit va chercher l'occident.

Regarde et bats des mains! Car la route féconde,
 Sillon où germera l'esprit nouveau du monde,
 Doit traverser un jour toutes les nations
 Et faire un but unique aux générations.
 A l'Europe l'Asie et l'Afrique liées
 Ensemble reliront les pages oubliées
 De leur commune histoire et des fastes lointains
 Où la main éternelle a trace leurs destins.
 On verra s'accomplir la parole prédite.
 Plus de race opprimée ou de caste maudite;
 Et, selon l'Évangile, enfin, l'humanité
 Se recomposera dans sa vaste unité.
 Au banquet du Seigneur chacun aura sa place.
 De son rôle exécré la guerre sera lasse.
 Tous ceux qui tireront le glaive seront mis
 Au ban du monde entier comme ses ennemis.
 Les hommes, oubliant leurs haines séculaires,
 Ne se nommeront plus que du seul nom de frères.
 Tous les coeurs sortiront de leur stérilité.
 Le vrai trésor de tous sera la liberté;
 Et les peuples, un jour - avenir magnifique! -

Reprenant en commun leur labeur pacifique,
S'appliqueront, bannis rentrés dans leur Sion.
A défricher le champ de la création.

Car vous, produits, et vous, forces de la nature,
Que la bonté de Dieu livre à la créature,
Gaz qui vous élevez, pesanteur qui descends,
Fleuves qui vous tordez dans vos lits frémissants,
Torrents qui sillonnez les flancs de la colline,
Animaux que le joug ou le frein discipline,
Soufflés puissants du vent qui dans l'air bruissez,
Plantes qui vêtez l'homme ou qui le nourrissez,
Météores, saisons, astres, chaleur, lumière,
Soleil toujours brillant de ta beauté première,
Océans où l'oeil voit, comme dans un miroir,
Éclore chaque étoile aux approches du soir,
Gazons verts émaillés des diamants de l'aube,
Houille et métaux cachés dans les veines du globe,
Moissons dont les épis hérissent les guérets.
Arbres, piliers vivants du temple des forêts,
Vous êtes le milieu, vous êtes le domaine
Que le Créateur fit pour la famille humaine,
L'atelier qui pour nous travaille jour et nuit
Et que l'esprit d'en haut seul dirige et conduit.

Mais l'avenir nous marque un but plus haut encore,
Et l'homme attend toujours sa véritable aurore.
De sa nuit, un matin, le vrai jour doit sortir,
Que Dieu, depuis Adam, nous a fait pressentir,
La foi, cette unité finale des croyances,
Dont tout sage, à travers les brumes des sciences,
A cru voir poindre l'aube à l'horizon des cieux,
Et qui doit éclairer à la fin tous les yeux;

Car il faut bien, quand l'ombre autour de nous s'efface.
Que la lumière aussi dans les âmes se fasse.

Depuis Homère, issu d'Orphée et de Linus,
Cycliques moissonneurs de mythes inconnus,
En vain Platon médite, en vain Socrate songe
Mêlant la poésie aux rêves du mensonge;
En vain, l'un affirmant, et l'autre disant: 'Noli,'
Pythagore ébloui ferme l'oeil de Zénon;
Sur les monts de Chaldée en vain les Zoroastres
Diseurent dans la nuit le langage des astres
Et cherchent, feuilletant le livre ouvert du ciel,
Le problème du monde et celui du réel;
En vain Lucrèce, armé du flambeau d'Epicure,
Sonde les profondeurs de sa pensée obscure;
En vain Spinoza, plein de doute qui l'absout,
Sans trouver Dieu dans rien, croit l'entrevoir dans tout
Et, songeur égaré, s'aveugle dans ses rêves,
Plus mobiles qu'au vent les sables sur les grèves.

Les siècles trop longtemps ont vu l'humanité
Avec des blocs d'erreurs bâtir sa vérité,
Architecte insensé dont la main indécise
Replâtre constamment cette tour mal assise,
Hélas! dont Dieu n'a pas pétri le fort ciment
Ni sur le dur granit posé le fondement.
Et les hommes disaient: 'C'est la tour solennelle,
Le fanal d'où jaillit la lumière éternelle,
Le phare de clartés où tourne incessamment
Tout oeil, comme le fer, ô pôle, à ton aimant.'
Et, quand chacun de ceux qui vont marchant dans l'ombre
De cette autre Babel montait l'escalier sombre,
Et que son pied touchait le faite aérien,
Il croyait voir bien loin, - mais il ne voyait rien.

Seuls, interrogateurs des choses éternelles,
 Les prophètes, voyants aux ardentes prunelles,
 Savent tout ce qu'a dit le passé ténébreux
 Et tout ce que parfois se révèlent entre eux
 Les siècles qui s'en vont et les siècles qui viennent.
 Leurs yeux ayant tout vu, de tout ils se souviennent.
 Et l'avenir profond, sondé par leur esprit.
 Leur a montré partout le grand Exode écrit,
 Le règne de Saturne annoncé par Virgile,
 La promesse changée en fait par l'Évangile,
 Où le Christ, rachetant la race des maudits,
 Fit du noir Golgotha le seuil du paradis.

Or, les temps vont venir de bâtir d'autres pierres,
 Vérité qui doit luire à toutes les paupières,
 Ton palais éternel, où tout le genre humain,
 Constructeur unanime, un jour mettra la main.
 On verra chaque race, architecte ou manoeuvre,
 Apporter son travail et concourir à l'oeuvre;
 Chaque peuple, sculpteur que le Seigneur bénit,
 Tailler son bloc de marbre ou son bloc de granit;
 Et, pour mieux achever la tâche commencée,
 L'un prodiguer son bras, et l'autre, sa pensée.
 Ainsi, ce temple, avec l'esprit de Dieu construit,
 Sera de ceux que rien dans les temps ne détruit;
 Car toi, douce Espérance, et toi, Charité sainte,
 O soeurs, vous en aurez trace l'auguste enceinte,
 Et votre double nom sur la façade écrit,
 Vous le couronnerez du nom de Jésus-Christ!

Janvier 1859.

Mission de l'artiste.*Sursum corda*

MISSEL

Que sont-ils devenus ces temps de poésie
Où l'art versait au monde entier son ambroisie?
Où l'homme, plein encor des souvenirs du ciel.
Formait son idéal des splendeurs du réel?
Où l'esprit, au dessus du monde des figures.
Planait, ainsi que l'aigle aux vastes envergures.
Et, se faisant toujours du bien son seul flambeau.
Ne contemplait le vrai que du côté du beau?
Où, guide souverain des âmes fécondées.
L'artiste leur ouvrait l'horizon des idées,
Et, civilisateur et prophète à la fois.
Prêtait ses rythmes d'or au langage des lois?
Où le chantre, à Mèlès, que nourrit ta naïade,
Des grands blocs de ses vers bâtissait l'Iliade?
Où Virgile, entonnant l'Éncide aux Romains,
De leur gloire avec eux remontait les chemins?
Où le Dante ébloui, dans ses rimes ternaires
Faisait de son génie éclater les tonnerres?

Où Cologne et Strasbourg échangeaient sur le Rhin
 Les saluts fraternels de leurs cloches d'airain?
 Où Michel-Ange, ouvrant la chapelle Sixtine,
 En sortait, acclamé par la Cité latine,
 Tandis que Raphaël évoquait à nos yeux
 L'idéal de la femme, entrevu dans les cieux?
 Que sont-ils devenus ces siècles poétiques?
 Ils s'en vont, s'éloignant de leurs sources antiques.
 Ils s'en vont, ils s'en vont, toujours diminuant.
 Remplir ce grand tombeau du passé, - le néant.

C'est que plus rien de grand dans les coeurs ne respire,
 Que la matière étend chaque jour son empire,
 Que les plus fiers esprits désertent leurs sommets
 Peut-être pour ne plus y remonter jamais,
 Et que l'homme, aveuglé par son orgueil suprême,
 N'a plus de foi dans rien, si ce n'est dans lui-même.
 Tous ses instincts d'en haut font place à ceux d'en bas.
 Les sereines hauteurs n'attirent plus ses pas.
 Ce que le ciel en lui met de forces viriles.
 Il l'use follement dans des luttes stériles.
 L'égoïsme lui fait un manteau large et sûr.
 Il ne croit même plus à l'avenir obscur,
 Et, toujours prêt à tout, hormis au sacrifice,
 Il se fait du présent sa tour, son édifice.

Si l'avenir n'est rien, qu'importe le passé?
 Et qu'est le temple vide à l'autel renversé?

Dans le morne désert que jonchent nos croyances,
 A peine si Dieu seul au fond des consciences
 Reste debout, ainsi qu'à l'horizon d'azur
 Quelque socle perdu dans les sables d'Assur,
 Ruine qui survit à la place du temple

Et que le voyageur parfois de loin contemple
 Sans demander quel nom, du granit efface,
 Y faisait accourir les peu pics du passé.
 Dans les choses du coeur, dans les choses du monde,
 L'obscurité devient chaque instant plus profonde.
 En nous, autour de nous, dans l'âme, dans l'esprit,
 Le crépuscule augmente et le jour s'amoindrit.
 Comme un astre au déclin, qui sombre dans la nue,
 Le flambeau du Seigneur à nos yeux diminue.
 Et, dans notre horizon chaque jour plus étroit,
 De ce soleil divin la lumière décroît.
 Notre pied ne sait plus gravir la cime auguste
 Où le vrai resplendit, où rayonne le juste,
 Ni notre aile essoufflée atteindre, en son essor,
 Ce faite où l'idéal a son pieux trésor.
 Toute haute pensée offusque nos prunelles.
 Nous mettons en oubli les choses éternelles,
 Et nous ne songeons plus que croire c'est savoir
 Et que tout droit humain est frère d'un devoir.

Pourtant il reste encor plus d'une âme choisie
 Qui vit de tes parfums, divine Poésie,
 Plus d'un esprit qui, loin des hommes exilé,
 Hante les saints debris de ton temple écroulé;
 Plus d'un songeur, épris de tes calmes retraites,
 Qui s'abreuve, dans l'ombre, à tes sources secrètes
 Et, sur tes pics vermeils montant comme à l'assaut;
 Fuit les brouillards d'en bas dans les clartés d'en haut;
 Plus d'un qui, désertant les sentiers de la prose,
 Comprend l'azur d'avril, le charme de la rose;
 Les splendeurs du printemps, les astres du ciel bleu,
 Ces cailloux d'or semés sur les chemins de Dieu,
 Et commente le sens des notes ineffables.
 Que la vérité mêle au grand concert des fables,

Et tout ce que nous dit le murmure confus
 Que les bois font sortir de leurs arbres touffus;
 Ou qui se fait, toujours abeille diligente,
 De l'ombre de la nuit une aube intelligente,
 Dans les fleurs de l'étude, heureux s'il a surpris
 L'arome du savoir, ce miel pur des esprits.

Gloire à vous, mes amis! Gloire à vous et courage!
 Si notre ciel est sombre ainsi qu'un ciel d'orage,
 Entretenez en vous cette sérénité
 Qui donne au coeur la force, à l'âme la fierté.
 Élevés au-dessus des clameurs de la foule
 Et des sentiers fangeux que le vulgaire foule,
 Hôtes des lieux sereins qu'entoure l'infini,
 Voisins des aigles et des astres, choeur béni,
 Confidants de ces voix qui parlent sur les cimes,
 Restez sur vos hauteurs austères et sublimes
 Et baignez votre front dans cet air doux et pur
 Où l'idéal habite en son palais d'azur.

Soyez grands! Soyez forts! Carle siècle où nous sommes
 Attend que l'art aussi se fasse entendre aux hommes,
 Qu'il rallume dans nous tous les nobles instincts,
 L'espérance, la foi, l'amour, flambeaux éteints,
 Et l'abnégation, chaque jour amoindrie.
 Et le saint dévouement à la sainte patrie;
 Qu'il relève à la fois les esprits et les coeurs;
 Qu'il soit l'aube promise à nos doutes moqueurs;
 Qu'il fasse en notre nuit resplendir sa lumière
 Et régner la pensée où règne la matière,
 Et qu'il rende l'autel des faux dieux jetés bas
 Au Dieu du bien, du beau, du vrai, qui ne meurt pas.

Voilà la mission où le temps vous appelle;
 Et vous la remplirez car votre tâche est belle!

Par moments si l'envie ameute autour de vous
 Les essaims bourdonnants de ses frelons jaloux,
 Ou dresse sous vos pas, dans l'ombre, quelque embûche,
 Ronce où l'on se déchire ou pierre où l'on trébuche,
 Chasse-trape jetée en votre âpre chemin,
 Songez à l'avenir, à votre lendemain;
 Et, le mépris étant plus digne que la haine,
 Jotez aux vils buissons le fier dédain du chêne.

Que si parfois le sort hostile, autre ennemi,
 Arrive, vous croyant le coeur mal affermi,
 Accepten vaillamment le défi des épreuves.
 C'est l'obstacle qui fait monter les eaux des fleuves.
 C'est l'aiguillon au flanc robuste des taureaux.
 C'est le clairon, sonnante, diane des héros,
 L'heure des grands combats et des grands coups d'épée,
 Homère va payant d'un lambeau d'épopée
 Le pain noir qu'il mendie aux pâtres dans les champs;
 Mais la bouche du monde est pleine de ses chants.
 Le Dante vers l'exil sort des murs de Florence
 Y laissant, comme au seuil de l'enfer, l'espérance;
 Mais n'a-t-il pas ouvert aux siècles étonnés
 Le cercle des élus et celui des damnés?
 Le Tasse roule au gouffre obscur de la folie;
 Mais depuis trois cents ans, noble et sainte Italie,
 O pâle Niobé des peuples, ses beaux vers
 N'ont-ils pas à tes fils fait oublier leurs fers?
 La vaste mer saisit, dans les bras de ses ondes,
 Camoëns, à la fois exilé de deux mondes;
 Mais le poète lutte, et, géant surhumain,
 Sort de l'abîme, ayant sa Lusiade en main.
 Pour tous les coeurs vaillants les combats sont des fêtes.
 Colomb a la révolte et Vasco les tempêtes.
 Mais qu'importe? Malgré le souffle des typhons

Et l'émeute hurlant avec les flots profonds,
Chacun arrive au but de son rêve homérique.
Vasco trouve l'Asie et Colomb l'Amérique,
O gloire, et leurs deux noms sur tes larges sommets
Brillent, et rien ne doit les effacer jamais!

Septembre 1861.

Le but de l'art.

Macti virtute este.

TITE-LIVE, VII, 36.

Non, l'art n'est pas un jeu frivole, un vain prestige,
 Mirage qui s'éteint sans laisser de vestige,
 Un rêve de couleurs, de formes et d'accents,
 Qui, muets pour l'esprit, ne s'adressent qu'aux sens.
 Il est plus haut le but où sa grande aile aspire;
 Car l'âme est son domaine et le coeur son empire.
 Sans captiver l'oreille et les yeux seulement,
 Il faut que l'art aussi soit un enseignement.
 C'est là qu'est sa puissance et sa force virile;
 Et, s'il ne veut rester une langue stérile,
 S'il ne veut, déposant son titre souverain,
 Devenir le flatteur des passions sans frein,
 Faire mentir le chant, la toile et la statue,
 Couleurs qu'on avilit, marbre qu'on prostitue,
 Et poésie, oiseau divin, qu'on fait déchoir
 Du pic où niche l'aigle aux branches d'un perchoir, -
 Il faut qu'il fasse entendre aux foules amassées
 La langue des grands coeurs et des mâles pensées,

Qu'il les éclaire, ayant le jour sur son flambeau,
 Qu'il les instruisse, étant l'idiome du beau,
 Qu'il les élève puisqu'il a des ailes faites
 Pour planer dans l'azur, coupole des hauts faîtes.

O mes frères, voilà le rôle dévolu
 A ceux qui, comme vous, dans leur siècle ayant lu,
 Se trouvent a l'étroit parmi ce qui respire,
 Mais que l'art généreux de son grand souffle inspire,
 Et qui, prédestinés du ciel, sentent qu'ainsi
 Que les prêtres, ils ont charge d'âmes aussi.

Puis, d'ailleurs, à quel temps fallut-il comme au nôtre
 La larme du prophète ou la voix de l'apôtre?

Quand, sur notre horizon de plus en plus obscur,
 Le ciel à peine garde un dernier coin d'azur;
 Quand les coeurs les plus forts ont perdu leur vaillance;
 Quand l'âme la plus haute a plus de défaillance
 Et, du ciel oublié désertant le chemin,
 Fait des erreurs d'hier ses vérités demain;
 Quand on voit par degrés les plus fiers caractères
 Descendre lâchement de leurs cimes austères
 Et, des mâles vertus abdiquant le trésor,
 Hélas! n'avoir plus soif que de pouvoir ou d'or;
 Quand l'homme, s'égarant de doctrine en doctrine,
 Ne sent plus pour le vrai palpiter sa poitrine;
 Quand, du grand et du beau l'idéal incompris
 Ne sollicite plus les ailes des esprits,
 Et que la foi devient une formule obscure;
 Quand les Zénon muets font place aux Épicure;
 Quand tous les dévouements s'éteignent, et qu'enfin
 Jouir est le seul but comme la seule fin, -
 Vous, artistes, du moins restez toujours fidèles

Au culte des vertus, ces vierges immortelles.
 Sur leurs trépieds verreaux entretenez le feu
 Autour du morne autel d'où l'homme arrache Dieu.
 Fuyez sur vos hauteurs tous ces bas-fonds serviles
 Où rampent l'égoïsme et les passions viles.
 Et laissez leur appel vainement vous tenter:
 Car plus le coeur descend, plus l'esprit doit monter.

Pour le rêveur qui songe et l'artiste qui crée
 Dieu fit la solitude et son ombre sacrée.
 Sur les sommets plus hauts l'aube a plus de rayons,
 Et c'est dans le désert que naissent les lions,
 Et sur les pics des monts que l'aigle fait son aire
 Pour fixer au soleil son oeil visionnaire.

Seuls avec votre coeur, méditez et rêvez.
 Complétez votre esprit dans le calme, et vivez
 Dans la sérénité de la douce nature.
 De ce livre éternel faites votre lecture,
 Recueillant à loisir les notes des chansons
 Dont les oiseaux joyeux remplissent les buissons,
 Les strophes qu'au réveil des cloches matinales
 Les brises font entendre aux roses virginales,
 Et tous ces bruits charmants et ces rythmes divers
 Que le souffle des bois tire des arbres verts,
 Éblouissants versets dont se fait l'hymne austère
 L'hosanna solennel qu'adresse au ciel la terre,
 Langage merveilleux des forêts et des champs
 Que l'immense nature épand dans tous ses chants.

Puis méditez le coeur humain, cet autre monde,
 Où parfois le sublime est voisin de l'immonde,
 Où le bien et le mal dominant tour à tour,
 La haine étant souvent le plus près de l'amour.

Sondez tous ces recoins où les blondes nichées
 Des beaux espoirs et des beaux rêves sont cachées,
 Doux oiseaux que l'on couve en soi-même longtemps
 Mais qu'on voit s'envoler toujours avant le temps,
 Et tous ces noirs replis où les passions dorment,
 Ténèbres où le crime et la vertu se forment,
 Pour en sortir, l'une aigle aux larges visions,
 Et l'autre avec le cri sinistre des lions.

Puis encor descendez dans l'antre de l'histoire,
 Des grands événements obscur laboratoire,
 Où les siècles, aïeux des siècles qui viendront,
 Taillent les nations pour la gloire ou l'affront.
 Scrutez tout ce travail que fait la main des âges
 Et qui parfois confond la raison des plus sages:
 Le passé préparant lentement l'avenir;
 Les peuples tour à tour, les uns sans souvenir
 Emergeant du néant comme l'aube de l'ombre,
 Les autres sans espoir rentrant dans l'oubli sombre;
 Le fait créant l'idée, et l'idée à son tour
 Prenant sa griffe au tigre et son aile au vautour;
 Rien de stable dans rien de ce que l'homme fonde;
 Tantôt le jour vermeil, tantôt la nuit profonde;
 Et, dans tout ce labeur, l'esprit de Dieu qui fait
 D'une cause toujours la mère d'un effet.

Lorsque ainsi vous aurez, dans le champ des idées,
 Glané de vos épis les gerbes fécondées,
 Dans la foule, ô semeurs austères de clartés,
 Rentrez, et répandez le grain des vérités.

Peintre, dont l'oeil est plein de rayons et d'aurores,
 Musicien, rêveur aux visions sonores,
 Poète, tour à tour chante grave et serein,
 Sculpteur, qui fais parler ou le marbre ou l'airain,

Dans la plaine féconde où frissonnent les seigles,
 Dans les monts dont les pics portent des aires d'aigles,
 Dans l'Océan sans borne où règnent les typhons,
 Dans les astres qu'on voit peupler les cieux profonds.
 Dans la petite fleur qui se cache sous l'herbe,
 Dans le chêne qui dresse en l'air son front superbe,
 Dans la double splendeur de la terre et du ciel
 Contemplez l'idéal voilé par le réel,
 Et, le pied familier avec l'inaccessible,
 Montrez-nous l'incréé celé par le visible.
 Puis donnez-nous un peu de ce calme divin
 Que loin de la nature on chercherait en vain.
 Du foyer domestique apprenez-nous le charme,
 Où le rire souvent est moins doux qu'une larme.
 Des âmes et des coeurs relevez le niveau.
 Dans la nuit des esprits portez un jour nouveau.
 Et soyez tour à tour le phare ou l'étincelle
 Dont s'éclaire le flot où notre nef chancelle.
 A ceux qui sont en haut, à ceux qui sont en bas
 Enseignez le devoir sans qui le droit n'est pas,
 Et le respect du vrai par le respect du juste.
 Pendez son auréole à toute chose auguste.
 Dans un marbre éternel sculptez pour l'avenir
 Toute noble action et tout grand souvenir.
 De tous les dévouements évoquez les exeraples.
 De toutes les vertus repeuplez les vieux temples.
 Faites croire, espérer, faites aimer surtout;
 Car ce mot est si grand qu'il dit et contient tout!

Tâche sainte! Labeur que ce siècle réclame
 De tout ce qui se sent quelque chose dans lame!

A l'oeuvre donc! A l'oeuvre et le faible et le fort!
 Le glaive du soldat peut rompre dans l'effort

De la lutte où la guerre appela son courage.
 Mais qu'importe? Il aura fait sa part de l'ouvrage.
 O mes frères, peut-être un jour aussi viendront
 Les haines contre vous qui se soulèveront,
 Envie et passions, clameurs et calomnie,
 Poussière qui toujours monte autour du génie,
 Les vengeances d'en haut, les lâchetés d'en bas,
 Dépits des vanités que vous n'encensez pas.
 Fureurs des nains que vous couvrez d'un peu trop d'ombre,
 Ressentiments sans trêve, inimitiés sans nombre.
 Qu'importe encor? Laissez passer tout ce vain bruit.
 La clarté du matin succède à toute nuit.
 Sous le dédain la haine elle-même se lasse.
 Vivants et morts, le temps remet tout à sa place,
 Les uns dans la splendeur, les autres dans l'oubli.
 A l'oeuvre donc, le coeur de courage rempli!

Du Sahara profond si le simoun torride
 Soulève par moments les flots de sable aride,
 Les pèlerins pieux ne le redoutent pas.
 Vers la sainte Médine où s'adressent leurs pas,
 Malgré le ciel de feu, malgré la plaine immense
 Dont l'horizon toujours s'étend et recommence.
 Malgré les grands lions qui rugissent autour
 De la citerne vide, abreuvoir du vautour,
 Ils poussent leurs chameaux et vont sereins et calmes.
 C'est qu'au bout du désert est la cité des palmes!

Septembre 1862.

Le poème des roses.

A MADAME LA MARQUISE DE G ...

Ganz besonders lieble sie die Ronen.

H.-C. ANDERSEN.

Une reine païenne aimait les fleurs, les roses.
 Dans toutes les saisons elle en avait d'écloses,
 Et son palais était un jardin parfumé,
 Plein de roses toujours ainsi qu'au mois de mai.
 Ce n'étaient que rameaux se courbant en arcades.
 Et que bouquets vermeils s'épanchant en cascades
 Le long des grands piliers de marbre; les lambris
 On les eût dits sculptés en corymbes fleuris.
 Et, de leurs frais arceaux les fenêtres encloses
 Montraient au soleil seul ce poème de roses.

Sans connaître l'hiver, là croissaient, douces fleurs,
 Diverses de parfums, de grâce et de couleurs,
 L'églantine des bois, la rose sans égale
 Que voit s'épanouir la Chine ou le Bengale,

Et celle que Sârons cueille à ses coteaux verts,
 Ou la tiède Provence en ses bosquets ouverts,
 Et celle dont le Gange en son onde azurée
 Effeuille au vent du soir la corolle empourprée,
 Ou qui, née à Pestum, dans les joyeux festins
 Parfumait les chansons des poètes latins.

Mais écoutez! Un jour - ô nouvelle fatale! -
 Une rumeur sinistre emplît la capitale,
 Et ce bruit qu'on entend dans la ville courir,
 C'est: 'La reine est malade, et s'apprête à mourir.'
 Car les savants ont dit: 'Le mal est invincible;
 La sauver de la mort ne nous est plus possible.'

Un seul, vieillard courbé sous l'âge de Nestor:
 'Il nous reste, dit-il, ce grand remède encor,
 O mourants, qui du seuil du tombeau vous rappelle.
 Que l'on apporte ici la rose la plus belle.
 Emblème de l'amour le plus saint, le plus pur;
 La reine, l'ayant vue avec ses yeux d'azur,
 Ne mourra point.'

Voilà que les monts, les vallées,
 Et les plaines, de champs et de près carrelées,
 Les buissons des coteaux, les arbres des jardins,
 Et les forêts, cités de chevreuils et de daims,
 Rassemblent le tribut de leurs roses vermeilles.
 'Relève un peu la tête, ô reine qui sommeilles;
 Toutes nos fleurs, regarde, ô reine, les voilà!
 Mais la fleur de l'amour le plus pur n'est pas là.

Puis, des bardes voiei la liarpe harmonieuse
 Qui célèbre en ses chants la rose merveilleuse
 Et répond: 'Nous savons où sa beauté fleurit,

N'est-ce pas au jardin toujours vert de l'esprit?
Mais des bardes en vain la harpe d'or résonne.

Et le vieillard, hochant la tête, dit: 'Personne
Ne t'a nommée encor, rosé du paradis,
Toi qui rendrais l'espoir même au coeur des maudits.
Car tu n'es pas la fleur qu'aux baisers de l'aurore
Pestum voyait au fond de ses bosquets éclore
Et dont le doux Virgile et Properce ont chanté,
Dans leurs vers immortels, l'odoranfe beauté;
Ni celle qui, promise à l'autel de l'histoire,
A besoin pour s'ouvrir d'un soleil de victoire
Et prend sa pourpre au sang, héros, que la cité
Vous voit verser pour elle ou pour la liberté;
Ni celle enfin qui croît dans le champ de l'étude
Et, fille du génie et de la solitude,
S'ajoute à ce bouquet splendide des esprits
Que lègue chaque siècle à ses enfants surpris.'

- 'Moi je sais, dit alors une mère joyeuse,
Moi je sais où fleurit la rose merveilleuse.
Car je la vois alors que mon enfant vermeil
Ouvre ses grands yeux bleus en sortant du sommeil.
Elle éclôt sur sa bouche en un si doux sourire
Qu'aucun langage humain ne saurait la décrire.
Un enfant qui sourit à sa mère, à coup sûr,
C'est la fleur de l'amour le plus saint, le plus pur.'

Et le vieillard: 'La fleur de l'innocence est belle.
Mais l'autre l'est bien plus, et rien n'approche d'elle.'

- 'Oui, bien plus belle encor,' murmure en ce moment
Une femme en levant les yeux au firmament:
'Car je l'ai vue un jour sur le front de la reine.

Son fils était malade; et, quoique souveraine
 Etant mère, le coeur de larmes étouffant.
 Près du berceau flévreux où gisait son enfant,
 Elle s'était assise. Éperdue, insensée,
 Ne voyant que la mort au fond de sa pensée,
 Criant grâce et pitié, pleurant, pleurant toujours,
 Elle y veilla dix nuits, elle y resta dix jours.
 Des sanglots déchirants se pressaient sur sa lèvre,
 Dans ses yeux on lisait la folie ou la fièvre.
 Son visage était morne et blême de douleur,
 Et d'une rose blanche il avait la paleur.'

- 'Oh! sans doute, répond le vieillard, sur la terre
 C'est une fleur du Ciel que l'amour d'une mère;
 Et pourtant le Ciel garde en son riche trésor
 Une rose plus sainte et plus splendide encor.'

- 'La fleur dont vous parlez, dit alors un vieux prêtre,
 A mes yeux bien des fois je l'ai vue apparaître.
 Sur l'autel du Seigneur, ce Calvaire sans fin,
 Hier je venais d'offrir l'holocauste divin,
 Lorsqu'un groupe vermeil de blondes jeunes filles,
 Pures comme les lis qu'abritent mes charmilles.
 Approcha lentement et se mit à genoux
 Devant la table sainte où Christ se donne à tous.
 Leurs pieds n'étaient pas faits pour marcher dans nos fanges.
 Elles avaient la grâce et la pudeur des anges.
 Chastes fleurs sur la terre écloses pour les cieux,
 La beauté de leur coeur éclatait dans leurs yeux.
 Si bien qu'en les voyant on se disait: - Qu'ont-elles
 Fait de leurs nimbes d'or et de leurs blanches ailes?
 Tant elles ressemblaient à ces esprits charmants
 Qu'un saint verrait passer dans ses songes dormants;
 Tant c'étaient de vivants symboles de l'extase.

Comme une lampe luit dans l'albâtre d'un vase,
 Leur âme rayonnait en elles à travers
 Leur corps, ce vêtement fait d'os et fait de chairs,
 Et de la piété sur leur face candide
 Je vis s'épanouir la fleur sainte et splendide.'

- 'Oui, cette fleur est sainte aux yeux. de Dieu. Pourtant
 Ce n'est pas celle encor que la malade attend.'

Comme le vieillard parle, on voit s'ouvrir la porte.
 Un jeune enfant, le fils de la reine, entre. Il porte
 En ses petites mains un manuscrit ouvert,
 Garni de signets d'or et de velours couvert.
 Quatre agrafes d'argent y pendent ciselées,
 Et sur le vélin blanc on aperçoit mêlées
 Des lettres de cinabre et d'azur, puis encor
 Une vignette peinte en un ovale d'or.

- 'Écoutez! dit l'enfant comme pris de délire,
 O ma mère, écoutez ce que je viens de lire!'

Puis du lit il s'approche, et du doigt lentement,
 Et de sa voix que brise un sanglot par moment,
 Il suit le texte saint, - l'histoire du Calvaire.
 A ce récit touchant à la fois et sévère
 La reine, le regard attentif et l'esprit,
 Se trouble en elle-même, et son coeur s'attendrit.
 Des pleurs d'émotion montent vers sa paupière.
 Dans ses yeux bleus s'allume une étrange lumière.
 Et de son âme, pleine encor d'obscurité,
 On croirait voir jaillir un rayon de clarté.
 Car elle a vu le peuple assaillir de ses haines
 L'Homme-Dieu qui venait l'affranchir de ses chaînes,
 Les bourreaux déchirer de leurs fouets irrités,

O condamné divin, tes flancs ensanglantés,
Le Juste se vêtir, devant Ponce Pilate,
De la dérision du manteau d'écarlate,
Et du noir Golgotha gravir l'âpre hauteur,
Chargé de nos péchés et du bois rédempteur.
Elle a suivi la croix, et longtemps en silence
Regardé la couronne et les clous et la lance,
Et le sang ruisselant du Sauveur des humains.
Puis, s'écriant: 'O Christ!' elle joint les deux mains.

- 'Voici, murmure alors le vieillard, que la reine
T'a vue enfin, t'a vue, ô rose souveraine,
Emblème de l'amour le plus saint, le plus pur,
Et que le jour s'est fait dans son esprit obscur.
Car voir ton sang, Seigneur, ô Christ, c'est te connaître,
C'est aimer, espérer et croire - c'est renaître
A ce monde meilleur promis à tes élus,
Au royaume éternel où l'homme ne meurt plus!'

Mai 1862.

Épîtres a Antoine Wiertz.

I

Sur son tableau représentant les Grecs et les Troyens qui se disputent le corps de Patrocle.

Haec mando vobis, ut diligatis invicem.
Evang. sec. JOANN. XV, 17.

Hier je me disais: - 'Muse des rêveries,
 Mes pieds ont déserté tes pelouses fleuries.
 De ton palais magique aux lambris éclatants,
 Mes mains à double tour ont fermé les battants,
 Hélas! et loin de moi, ma belle souveraine,
 J'ai jeté la clé d'or de ton boudoir de reine.
 J'ai fui tes frais jardins, où mille rossignols
 Chantent, comme, la nuit, les doux luths espagnols.
 Assez ma lèvre a bu le nard de tes mensonges.
 Je me suis réveillé du sommeil des faux songes.
 De tes enchantements le cours s'est arrêté,
 Et me voici rentré dans la réalité.
 Quand l'horizon toujours se voile de plus d'ombre,
 Quand chaque vent amène un nuage plus sombre;
 Quand le ciel au penseur, tourné vers l'avenir,
 Cache de plus en plus tout ce qui doit venir;

Quand la société, vaisseau pris par l'orage,
 S'aventure gaïment au-devant du naufrage
 Et voit, dans le péril de la foudre et des flots,
 Ses pilotes dormir, chanter ses matelots;
 Quand le doute a brisé l'urne d'or des croyances;
 Quand l'égoïsme a pris toutes les consciences,
 Et que l'arbre d'amour que le Christ a planté
 Voit mourir dans leur fleur ses fruits de vérité, -
 Le poète ne doit plus garder le silence.
 Il faut qu'il jette aussi son poids dans la balance,
 Et que sa voix d'en haut parle au peuple ameuté,
 Cette foule où chacun tire de son côté.
 Muse aux rimes de fer, comme ceux de ma race,
 Prenons le javelot, endossons la cuirasse.
 Aux créneaux d'un journal, ma tour, mon château fort,
 O ma muse! il me faut, le coeur ardent et fort,
 Veiller, veiller sans cesse, et, la mèche allumée,
 Sentinelle attentive aux rumeurs de l'armée,
 Auprès de mes canons couchés sur leurs affûts,
 Épier du regard ses mouvements confus,
 Ou, comme le Mentor du fils du roi d'Ithaque,
 Porter mon olivier au milieu de l'attaque,
 Et dire à tous: 'Enfants de la même cité,
 Mes frères, qu'avez-vous fait de la charité?'

Et pourtant me voici qui rêve et qui médite.
 Maître, devant la toile où toumoie et s'agite
 Cette oeuvre gigantesque éclore en ton esprit,
 Toi que la muse antique avec son lait nourrit:
 Combat épouvantable et plein de rage amère,
 Où luttent corps à corps tous les héros d'Homère,
 Colosses de granit par ton souffle animés,
 Haletants, furieux et de haine enflammés,
 Tourbillon plein de bruit, orageuse mêlée.

Où, les yeux flamboyants, la narine gonflée,
 Ces géants surhumains se battent en hurlant,
 Pourquoi? Pour s'arracher un cadavre sanglant.
 Oh! comme pleureront les vierges de Locride
 Quand il descendra mort sur leur rivage aride!
 Oh! comme on entendra de douloureux récits
 Du golfe d'Anticyre au détroit de Chalcis!
 Car le voilà, si beau de jeunesse et de gloire,
 Tombé, quand il touchait au seuil de son histoire,
 Et qu'il gravait avec le glaive, son burin,
 Homère, son grand nom sur tes pages d'airain.
 D'un côté c'est la Grèce, et de l'autre c'est Troie,
 S'acharnant toutes deux à déchirer leur proie.
 Et le soleil, déjà penché vers l'occident,
 Est prêt à se coucher dans son linceul ardent.
 Et toujours la victoire incertaine refuse
 De descendre au milieu de la foule confuse
 Des guerriers, tout baignés de sang et de sueur,
 Que teint le jour mourant de sa rouge lueur.
 Les dieux sont indécis et gardent le silence,
 Et le Sort immobile arrête sa balance,
 Et demande lequel de ses plateaux de fer
 Doit monter vers le ciel ou pencher vers l'enfer.
 Mais attendez, ô flots que roule le Scamandre!
 Attendez! attendez! car vous allez entendre
 Le triple cri d'Achille éclater vers les cieux,
 Qui forcera le Sort et forcera les dieux.

On dit qu'en cette toile, ô maître que j'envie!
 Ton crayon homérique a retrace ta vie;
 Que le corps de Patrocle est ta gloire, qu'entre eux
 Déchirent, en hurlant, de leurs bras ténébreux
 Les Troyens, ameutés autour de ta pensée,
 Où s'use vainement leur coïère insensée, -

Car ton oreille entend déjà dans l'avenir
 Crier la voix d'Achille, ami, qui doit venir.
 Mais je vois autre chose en cette oeuvre profonde:
 Dans ton cadre se meut le poème du monde!
 C'est l'ardente mêlée, où le bien et le mal
 Se heurtent, combattant le combat social;
 C'est le champ clos suprême, Iliade acharnée,
 Où luttent, pleins de rage et de haine obstinée
 L'esprit de l'avenir et l'esprit du passé,
 Patal duel, depuis trois siècles commencé,
 Quelle en sera, mon Dieu! quelle en sera l'issue?
 Lequel des deux verra sa puissance déçue?
 Et quel Achille, au fond de sa tente enfermé,
 Quel Achille éteindra le combat allumé?
 Pourvu qu'il vienne avant que, dans cette âpre lutte,
 La sainte liberté, que chacun se dispute,
 O mon peintre! ne soit rien qu'un cadavre aussi,
 Hélas! comme celui que nous voyons ici!

L'homme n'est-il donc fait (triste et sombre mystère!)
 Que pour combattre l'homme ici-bas sur la terre?
 N'a-t-il pour éléments que les divisions,
 La haine, la discorde et les dissensions?
 Et ne songe-t-il pas que nous sommes tous frères,
 Et que, pour nous conduire, en nos routes contraires,
 Vers l'avenir, ce but que nous rêvons si beau,
 La guerre est une torche et la paix un flambeau?

Ah! si chacun faisait son oeuvre en conscience,
 Le peintre son tableau, le savant sa science,
 Le sculpteur sa statue ou de marbre ou d'airain
 Qui nous instruit avec son langage serein;
 Si la presse, fournaise où mille ouvriers blêmes
 Dans leur crouset ardent fondent tous les problèmes,
 Cherchait de quel métal on fait la vérité;

Si le tribun, qui sert de guide à la cité,
 Sans vouloir que son nom éclate et retentisse,
 Demandait, non pour lui, mais pour tous la justice;
 S'il ne brisait le bien avant d'avoir le mieux;
 Si le poète un jour, rêveur harmonieux,
 Formulait ses chansons aux strophes cadencées
 En hauts enseignements, pleins de graves pensées;
 Si l'écrivain faisait de son livre un flambeau
 D'où rayonnent ensemble et l'utile et le beau;
 En un mot, si nous tous, occupés sans relâche
 En droiture de coeur à faire notre tâche,
 Ouvriers qui fondons l'oeuvre de l'avenir,
 Nous nous donnions la main tous pour nous soutenir,
 Et si du même pas et dans la même voie
 Nous marchions vers le but où le ciel nous envoie,
 Vers ce but éternel qu'à notre humanité
 Montre le doigt du Christ: la Paix, la Charité!...

Mais tu souris. Pourtant de ce rêve impossible
 Je m'obstine à gravir la cime inaccessible,
 Moi qu'un amour ardent et profond lie à tout,
 Aux humbles qu'on opprime, aux plus faibles surtout
 Et qui, prenant toujours ma part dans leur souffrance
 N'ai jamais séparé la foi de l'espérance.
 Aussi croyons, ami, croyons à l'avenir.

Car Dieu sait ce qu'il veut et ce qui doit venir.
 Dans Homère, aujourd'hui, qui te hausse à sa taille,
 Des Grecs et des Troyens si tu prends la bataille
 Pour nous la dérouler dans l'oeuvre que voici,
 Page immense qui fait que je médite ainsi,
 Quelque jour, ô mon peintre! arrivera sans doute
 Où la haine en nos jours s'évanouira toute,
 Où, symboles futurs de tout le genre humain,
 Les Troyens et les Grecs se serreront la main.

Septembre 1845.

II**Sur ses détracteurs.**

Nascitur ex bello victoria
 GUALTHERUS AB INSULIAS

O maître! je ne sais quel instinct me ramène
 Sans cesse vers la toile où roule et se démène
 Ce combat que chanta ton pinceau souverain
 Et qu'Homère peignit dans ses rythmes d'airain.
 Toujours confusément il gronde dans ma tête,
 Et mon esprit confond le peintre et le poète.
 Car, s'il rentrait un jour dans notre monde humain,
 Homère, ô mon ami! te serrerait la main,
 A toi qui, le coeur plein de sa vaste épopée,
 Où brille en chaque vers le reflet d'une épée,
 Fis un chef-d'oeuvre peint d'un chef-d'oeuvre chanté.
 Aussi, combien de fois tes doigts ont feuilleté
 De ce livre immortel les pages rayonnantes,
 Pleines d'éclairs ardents et de foudres tonnantes,
 Qui pourra nous le dire? et qui saura jamais
 De quel pied obstiné tu gravis les sommets
 De la montagne où règne, en sa sphère choisie,

Homère sur l'histoire et sur la poésie?
 Et maintenant, ami, te voilà parvenu
 A ce faite idéal, de la foule inconnu,
 D'où ton esprit, planant sur le monde où nous sommes,
 Contemple de plus haut les choses et les hommes,
 Et sonde, au jour nouveau dont s'éclairent tes yeux,
 L'abîme de la terre et l'abîme des cieus.
 A tes regards, remplis de visions austères,
 La nature se montre avec tous ses mystères.
 Tu lis, à livre ouvert, assis en ton milieu,
 Dans la création, ce poème de Dieu,
 Comme dans l'âme humaine, enfer profond et sombre.
 Où mille passions se démènent dans l'ombre,
 Chaos obscur, peuplé de démons ténébreux,
 Qui luttent dans la nuit et s'acharnent entre eux;
 Et, pareil à Jacob, dans tes songes étranges,
 Tu vois marcher l'essaim riant et pur des anges
 Sur l'échelle qui lie à la terre le ciel,
 Au royaume des temps le royaume éternel!

C'est le triomphe après la lutte, la victoire;
 L'aube éclatante après la nuit épaisse et noire.
 C'est l'accomplissement du beau rêve qu'hier
 Poursuivait ta pensée, ô peintre ardent et fier!
 Oh! qu'importe aujourd'hui qu'une brume profonde
 Ait dérobé longtemps ton orient au monde
 Et longtemps empêché ton radieux soleil
 D'épandre ses splendeurs sur l'horizon vermeil?
 Qu'importent, maintenant que la lutte est finie,
 Les assauts que livra la haine à ton génie?
 Car tous les vrais soldats savent que les drapeaux
 Déchirés par le fer sont aussi les plus beaux.
 Et tu savais qu'un jour, lutteur que rien ne lasse,
 Dans notre Panthéon tu trouverais ta place,

Et que, de ton passé, morne et vain souvenir,
Comme l'arbre du gland, sortirait l'avenir.

Émule glorieux des glorieux modèles,
O maître! dont tu fis tes compagnons fidèles,
Artistes qui, marqués d'un signe au front, le soir,
Viennent à ton foyer tranquillement s'asseoir,
Et, dans le demi-jour de ton atelier sombre
(Monde que ton esprit de tes chefs-d'oeuvre encombre),
Épancher leur pensée en graves entretiens
Et mêler, en causant, leurs grands rêves aux tiens, -
Tu sais toute leur vie et leurs combats sans nombre,
Les abîmes creusés sous leur route dans l'ombre,
Les jalouses clameurs autour de leurs travaux,
Et les acharnements de l'envie au coeur faux,
Ce champignon qui croît au pied de tous les chênes
Et qui répand dans l'air le poison de ses haines.
Mais tu n'ignores point, ami, qu'un jour aussi
Leur soleil se leva qui leur dit: 'Me voici!'

Ils n'avaient pour chacun que la voix de leurs oeuvres.
Et, quand parfois, lâchant sur leurs pas ses coulevres.
L'intrigue embarrassait leurs chemins, - en riant
Ils lui broyaient la tête avec leur pied géant.
Ils étaient grands et forts par eux seuls, par eux-mêmes.
La gloire sur leurs fronts posait ses diadèmes,
Non faits d'or comme ceux, ami, que nous voyons
Autour du front des rois enlacer leurs rayons,
Mais faits de ce métal qu'en sa fournaise sombre
Le Temps, cet ouvrier qui travaille dans l'ombre,
Forge avec son marteau pour votre royauté,
O maître! et dont le nom est immortalité.
Bien qu'ils ne fissent point la cour à la réclame,
Tambour vénal qui bat ou l'éloge ou le blâme,

Ni la cour aux portiers qui tiennent le cordon
Du chenil de la presse appelé feuilleton,
Où toujours quelque chien, dont l'oeil rouge flamboie,
Jappe, s'il est roquet, ou, s'il est dogue, aboie,
Et, dans son anfre noir, hurle avec plus d'effort
Selon que le passant est plus digne et plus fort. -
Les rois les accueillèrent dans leurs palais; les princes
De ces noms lumineux éclairaient leurs provinces;
Les papes leur livraient les murs du Vatican,
Ou leur faisaient bâtir quelque temple toscan,
Ou dresser vers le ciel quelque dôme sublime
Qu'ils jetaient dans les airs pour en combler l'abîme;
L'Église leur ouvrait sa porte à deux battants,
Et, prenant par la main ces hôtes éclatants,
Sur ses plafonds d'azur, tout constellés d'étoiles,
Leur faisait dérouler des fresques et des toiles,
Où, du monde idéal dans le monde réel,
Leur génie évoquait tout le peuple du ciel.
Humbles de coeur, mais grands d'esprit et de pensée,
Ils régnaient, mais d'en haut, sur la foule insensée;
Comme des charlatans, au bruit de leurs tambours,
Ils ne convoquaient point la ville et les faubourgs
Au bazar d'un salon, triennale boutique,
Où chacun de son mieux appelle la pratique,
L'un avec ses marchands de choux et de canards,
L'autre avec ses printemps faits d'un plat d'épinards,
L'autre avec ses tableaux de genre, ignobles scènes,
Où le peuple abruti, dans des bouges obscènes,
Du côté le plus vil toujours nous apparaît,
Lui que Dieu, comme nous, à son image a fait,
Et que l'art, oubliant ses enseignements graves,
Livra à notre mépris, ainsi que ces esclaves
Que Sparte, mère dure, en ses jours triomphants,
Exposait, pris d'ivresse, aux rires des enfants.

Ils voyaient de plus haut l'art, cette sainte chose.
 Ils ne salissaient point leur âme à notre prose,
 Les pieds dans la nature et le front dans les cieus,
 Ils parlaient à l'esprit comme ils parlaient aux yeux.
 Ils semaient dans le coeur des foules empressées
 Ou de grandes leçons ou de grandes pensées,
 Ils jetaient sur le vrai le vêtement du beau,
 Et l'art n'était pour eux qu'un rayonnant flambeau.

L'un faisait, relevant quelque gloire abattue,
 Du marbre ou de l'airain jaillir une statue:
 Un prince que le peuple a gardé dans son coeur;
 Un soldat appuyé sur son glaive vainqueur;
 Un sage qui médite et dont la main ajuste
 La balance des lois avec les poids du juste;
 Un poète, embaumeur de tout grand souvenir,
 Qui fait que le passé revit dans l'avenir;
 Un savant qui, fouillant l'abîme obscur des choses,
 Monta vers les effets par l'échelle des causes;
 Ou quelque citoyen qui mourut en riant
 Et suivit Curtius dans son gouffre béant.

L'autre avec ses pinceaux évoquait sur ses toiles
 Les rois couronnés d'or, Dieu couronné d'étoiles,
 Eux drapés dans leur pourpre et dans leur vanité,
 Lui debout sur les temps et sur l'éternité:
 Ici, le Créateur faisant son oeuvre austère;
 Là, le Sauveur ouvrant ses deux bras à la terre,
 Pour serrer sur son coeur toute l'humanité
 Et lui dire ce mot qui dit tout: 'Charité';
 Ou la mère du Christ, cette rose fleurie
 Pour le jardin des cieus sous le nom de Marie;
 Ici, quelque martyr qui mourut sans effroi
 Et se fit, en priant, un linceul de sa foi;

Là, quelque vieux guemer dont le nom dans l'histoire
 A pour nimbe l'éclat d'une illustre victoire,
 Soleil dont le rayon splendide et solennel
 Fait chanter l'avenir, ce Memnon éternel.

Ils célébraient ainsi par leurs apothéoses
 Le beau, le vrai, le grand, les hommes et les choses,
 Les sublimes vertus, les nobles actions,
 Ces diamants, qui font l'écrin des nations
 Et que, magicien par qui tout se transforme,
 L'art, ce pieux orfèvre, enchâsse dans la forme,
 Pour que le peuple, ainsi qu'un avare son or,
 Les compte quelque jour pour son plus cher trésor.

Comme ceux-là, que Dieu marqua de son empreinte,
 O maître! tu réponds à ta mission sainte,
 Tu marches le front haut et l'esprit dans les cieux.
 La flamme de ton coeur illumine tes yeux,
 Et ton art souverain fait, à sa fantaisie,
 De l'idée ou du fait sortir la poésie,
 Cette âme, ce parfum, cette splendeur de tout.
 Reste dans ta pensée, et poursuis jusqu'au bout,
 Poursuis, ô mon ami! ta route solennelle,
 Et ne traîne jamais les plumes de ton aile
 Dans les chemins étroits où vont ces nains jaloux
 Dont les têtes à peine atteindraient tes genoux,
 Et dont l'oeil impuissant suit en vain dans la nue
 Ton essor lumineux et ta trace inconnue;
 Ne cherche que le vrai, ne cherche que le beau,
 Parmi leurs lampions, ami, vois le flambeau;
 Car l'oubli dès longtemps aura pris, comme Hercule,
 Dans sa peau de lion ce peuple ridicule,
 Quand ton nom, de son poids écrasant tous leurs noms
 Brillera parmi ceux dont nous nous souvenons.

Sourd aux vaines clameurs, travaille, persévère.
 Ressuscite à nos yeux, peintre grave et sévère,
 Les exemples vivants dont notre âge empressé
 Épelle les récits aux livres du passé,
 Et les hautes leçons de courage et de gloire
 Que raconte au présent la bouche de l'histoire.
 Feuillette tour à tour, penseur éblouissant,
 L'Iliade et la Bible avec ton doigt puissant.
 Toi, dont l'antiquité fut la muse et la mère,
 Puise au double océan de Moïse et d'Homère.
 Va du saint patriarcat au poète fameux,
 Et reste toujours grand et sublime comme eux.

Ami, de ton soleil, à peine à son aurore,
 Quand ne douteront plus ceux qui doutent encore,
 Quand, mirmidons d'argile, ô géant de granit!
 Ils le verront enfin briller à son zénith;
 Quand ton génie aura bâillonné qui te raille,
 Nous te trouverons bien quelque pan de muraille
 Ou quelque toile immense, où naîtra sous tes mains
 Ce peuple merveilleux de héros surbumains
 Qui fit dans l'Iliade, à travers six cents lustres,
 Gronder le bruit confus de ses combats illustres,
 Ou dans la Bible, centre où Dieu mit sa clarté,
 Flamboyer les splendeurs de toute vérité.
 Car nous ne voulons pas, maître, que la patrie
 Ait à rougir de honte un jour, ni qu'on lui crie:
 'Ingrate, qui, dressant tes piédestaux jaloux,
 Plaças les nains dessus et les géants dessous!'

Janvier 1846.

III**Sur son tableau représentant le triomphe du Christ.**

Deus autem, quae praenunciavit per os omnium Prophetarum, pati Christum suum, sic implevit.

Act. Apostolor. III, 18.

O mon peintre! voici qu'un chef-d'oeuvre nouveau
Se déroule à nos yeux, jailli de ton cerveau,
Monde prodigieux, où ta pensée ardente
Médite incessamment la Bible, Homère et Dante,
Et contemple, du haut de ses larges sommets,
Ces trois soleils de l'art qui ne mourront jamais.

Cette fois ce n'est plus une de ces batailles
Où se heurte le choc des glaives pleins d'entailles,
Des cuirasses, des dards, des boucliers d'airain,
Des chevaux dont le sang inonde à flots le frein,
Des guerriers brandissant avec leurs mains épiques
Les troncs d'arbres qui sont les hampes de leurs piques;
Sinistre tourbillon qui, depuis trois mille ans,
Tonne dans l'Iliade avec ses bruits roulants

Et fait crier, autour des murailles de Troie,
 Les aigles de l'Ida qui demandent leur proie,
 Tandis qu'Achille, au fond de sa tente enfermé,
 Sent dans son coeur tomber Patrocle inanimé.
 C'est le Christ! C'est le Christ! C'est le maître sublime,
 Qui passe illuminant avec sa croix l'abîme
 Et qui jette aux maudits, dans leur éternité,
 Un rayon de sa gloire et de sa majesté.
 C'est le Christ! C'est le Christ! La montagne à la plaine
 Répète, en gémissant, les cris de Madeleine.
 Sion met son manteau de veuve, et dans ses flots
 Le Cédron se lamente et roule des sanglots.
 Le temple épouvanté sent trembler ses solives,
 Et le vautour, planant sur le mont des Olives,
 Contemple avec pitié la Vierge des douleurs
 Debout au Golgotha qui boit ses derniers pleurs.
 Pauvre mère! Elle est là morne et les traits livides,
 Et, les yeux épuisés comme deux urnes vides,
 Ployant sur ses genoux à force de souffrir,
 Dans son fils expirant se regarde mourir.
 Il meurt! Il apenché sa tête sur l'épaule,
 Et la terre s'émeut de l'un à l'autre pôle.
 Et le jour, se voilant d'un nuage de sang,
 Livre à l'obscurité l'univers gémissant.

Il est mort! il est mort!' chante la voix des nues;
 'Est-ce pour voir ce deuil que nous sommes venues
 Du Nord et du Midi vers l'Orient vermeil,
 Et que, de tous les cieus hôtes radieuses,
 Nous avons revêtu nos robes merveilleuses
 Que brode le soleil?'

'Il est mort! il est mort!' répond la voix des arbres,
 Les saules inclinés qui pleurent sur les marbres,

Le cèdre qui dans l'air tord ses bras effarés,
 Les palmiers étoilés pour qui Dieu fit l'espace,
 Et les oliviers verts d'où la brise qui passe
 Fait sortir des sanglots sourds et désespérés.

'Il est mort! il est mort!' disent dans leurs voyages
 Les aigles éperdus dans l'ombre des nuages,
 Et le tigre effrayé qui fuit en pantelant,
 Et le lion, saisi d'une terreur profonde,
 Qui tressaille, croyant sentir trembler le monde
 Sous son pied chancelant.

'Il est mort! il est mort!' gémit la voix des hommes.
 Son soleil s'est éteint sur la terre où nous sommes.
 Mais son sang a lavé nos crimes expiés.
 Il a fait reflourir toutes nos espérances.
 Hélas! quand nous allions aux ronces des souffrances
 Ensanglantant nos coeurs et déchirant nos pieds.

'L'Éden nous a fermé sa porte infranchissable.
 Laboureurs du désert, nous semons sur le sable
 Sans qu'une moisson vienne en nos sillons maudits.
 Nous avons fait le tour des misères humaines.
 Christ! qui nous sauvera si tu ne nous ramènes
 Dans ton saint paradis?'

Or, tandis que ce deuil éclate sur la terre,
 Du grand crucifié le spectre humanitaire
 Apparaît dans les cieux, et la création
 Croit voir le Christ réel dans cette vision.
 Du drame du Calvaire acteur auguste, il passe,
 Et seul, de sa grandeur il peuple tout l'espace.
 Ses bras, saignants encor des clous du Golgotha.
 Comme à l'heure où la vie en son coeur s'arrêta,

Sont ouverts sur la croix pour embrasser le monde,
 Et sa pourpre royale est le sang qui l'inonde.
 Quatre anges, embouchant leurs trompettes d'airain,
 Remplissent l'univers de son nom souverain;
 Et l'univers muet, qui tressaille et l'écoute,
 Sent tomber de ses yeux les écailles du doute
 Et comprend, à ce nom qu'il entend retentir,
 Que de Jésus-Christ mort un Dieu vient de sortir,
 Dieu d'amour, de pardon, d'espérance et de grâce,
 Dont l'homme vainement avait cherché la trace
 Depuis qu'Adam, chassé du seuil du paradis,
 Pleura près du berceau de ses enfants maudits.
 Hosanna dans le ciel! Hosanna sur la terre!
 Satan vaincu retombe au fond de son cratère,
 Et les esprits du mal, veufs de leur royauté,
 Retombent avec lui dans son éternité,
 Cependant que l'Éden, dont la porte est rouverte,
 Dans ses calmes sentiers et dans son ombre verte,
 Monde que le péché ne refermera plus,
 Accueille avec amour la race des élus.
 Salut au roi divin dont le règne commence!
 Tout va s'illuminer de sa splendeur immense.
 Les coeurs et les esprits vont se régénérer,
 Et dans l'homme nouveau Dieu se transfigurer.
 Du jour longtemps promis voici s'allumer l'aube!
 L'arbre de l'Évangile ombragera le globe,
 Et les peuples, unis par la fraternité,
 Après quatre mille ans font une humanité!

O mon ami! voilà le rêve pacifique
 Que l'on se fait devant la toile magnifique
 Où ton Christ triomphant apparaît à nos yeux,
 Et nous montre ses clous, - qui sont les clefs des cieux!

Mais que devient, hélas! ce rêve quand on entre
 En ce monde, où Satan a reconstruit son antre,
 Où Dieu, se retirant des générations,
 Les laisse dériver au vent des passions?

Car le Mal de nouveau s'est fait le roi des hommes.
 Sans cesse nous allons, faux semeurs que nous sommes,
 Multipliant l'ivraie au champ de Jésus-Christ.
 Tout olivier se change en bâton de proscrit.
 Un ver jaloux s'attache au flanc de tous les chênes.
 Le mépris est en haut, mais en bas sont les haines.
 Dans tous les coeurs le doute a versé son poisop.
 Nous n'avons plus, pour voir, que l'oeil de la raison.
 Les autels ont perdu le pouvoir des miracles.
 Notre oreille est fermée à la voix des oracles,
 Le droit est devenu l'ennemi du devoir,
 Et la négation est notre seul savoir.

La croix du Golgotha n'est plus qu'un vain symbole,
 Le bon Samaritain n'a plus sa parabole,
 Et chaque jour, hélas! on voit le genre humain
 Des ruines d'hier bâtir son lendemain.
 L'Évangile a fermé ses pages de lumière,
 Et contre le palais s'ameute la chaumière.
 L'espérance, la foi, surtout la charité,
 Ces fanaux qui donnaient à nos cieux leur clarté.
 Dans notre nuit obscure ont éteint leurs étoiles,
 Et le vent du hasard seul dirige nos voiles.
 Nos pilotes, muets et le front dans la main,
 Hélas! ne savent plus où trouver le chemin.
 Ils cherchent vainement, dans sa sphère idéale,
 La blanche Croix du sud ou l'Ourse boréale,
 Et nul ne voit briller à l'horizon du ciel
 Le phare dn Sauveur, ce soleil éternel!

A toi, mon peintre, à toi, dont la muse choisie
 A l'arbre du Seigneur cueille sa poésie,
 A toi de leur montrer ce fanal que leurs yeux
 Demandent vainement aux ténèbres des cieus.
 Debout sur le rocher, maître, que ton pied foule,
 De tes hautes leçons ensemece la foule
 Et fais à ses regards resplendir la clarté
 De ce flambeau divin, le Christ, la vérité!

Laisse les envieux, hérissant leur crinière,
 Aboyer après toi du fond de leur tanière
 Et déchirer des crocs de leur ongle impuissant,
 L'ombre que sur leur trou tu jettes en passant.
 Laisse leurs cris hargneux, laisse leurs clameurs vaines
 Livrer au vent ton nom traqué par tant de haines,
 Et tous ces mirmidons, peuple frivole et nain,
 A tes pieds, à géant! épancher leur venin.
 Laisse-les, se berçant d'une attente illusoire,
 Appliquer leur échelle au rempart de ta gloire,
 S'essouffler au labeur de leur pic souterrain
 Et briser leurs béliers contre ton mur d'airain.
 Ne te détourne pas de ta mission sainte.

Car le monde, pareil à quelque femme enceinte,
 Dans ses flancs douloureux sent germer l'avenir.
 Hélas! et nul ne sait ce qui doit avenir,
 Hormis vous, ô penseurs! dont sans cesse les rêves
 De l'océan de Dieu vont côtoyant les grèves,
 Artistes qui portez au front le sceau divin,
 Sages que tout progrès entend crier: 'Enfin!'
 Colombes, esprits peuplés d'Amériques lointaines,
 Législateurs, savants, illustres capitaines
 Vous qui faites toujours (prête-noms du hasard,
 Que vous vous appeliez Alexandre ou César),

Creusant avec vos soes la terre fécondée,
 Au sillon de vos chars éclore quelque idée!
 Le travail du Seigneur, vous le voyez de près,
 Et du sphinx inconnu vous savez les secrets,
 Comme l'oeil de la foi, l'oeil de votre génie
 Voit les siècles marcher dans leur route infinie,
 De l'atelier du Temps, cet ouvrier profond,
 Vous, les initiés, vous connaissez le fond.
 Vous le voyez tisser, dans son laboratoire,
 Ce fil d'événements qu'on appelle l'histoire,
 Préparer les chemins que suit l'humanité,
 Là bâtir un empire, ici quelque cité,
 Nids où Dieu tour à tour fait couvrir sa pensée
 Et qui croulent sitôt que leur heure est passée:
 Sidons, qu'en tressaillant aux chants des matelots,
 La mer baisait avec les lèvres de ses flots;
 Tyrs aux murs de granit, Palmyres, Babylones;
 Karnaks tout hérissés des fûts de leurs colonnes;
 Balbeks, qui dans la nue, asile des vautours
 Au niveau du Liban faisaient monter leurs tours;
 Memphis, dont le soleil dorait les propylées;
 Thèbes, que défendaient cent portes constellées;
 Ninives, que baignait le Tigre assyrien, -
 Et tant d'autres encor dont nous ne savons rien.
 Aujourd'hui que le monde en sa décrépitude
 Se dissout, et que Dieu rentre en sa solitude,
 Dans cet obscur lointain qu'on nomme l'avenir.
 OEdipes sociaux, que voyez-vous venir?
 Une nuit plus profonde et chaque jour plus sombre
 Dans nos cieux dépeuplés amoncelle plus d'ombre;
 Et, comme des vieillards courbés sur leurs bâtons,
 Dans nos chemins douteux nous marchons à tâtons.
 Mais, des nuages noirs qui pèsent sur nos têtes
 Allons-nous voir sortir le calme ou les tempêtes?

Ou faut-il que le Christ une seconde fois
Gravisse le Calvaire et meure sur la croix?
Que son sang de nouveau ruisselle au bois infâme
Pour racheter enfin l'homme né de la femme,
Et pour que l'Évangile à notre humanité
Rapprenne ce doux mot qui dit tout, Charité?

Septembre 1848.

A un poëte belge.

Sursum mentem erigas, quae sunt sursum quaere,
 GILBERTI *Carm.* II, str. 24.

Quand l'aiglon bien longtemps a, du bord de son aire,
 Sondé dans tous les sens l'empire du tonnerre
 Et longtemps promené les éclairs de ses yeux
 Dans le cercle infini de la terre et des cieux.
 Sûr enfin de sa force, il ouvre au vent son aile.
 Atix flammes du soleil il fixe sa prunelle,
 Et son vol souverain, vers la nue emporté,
 S'empare de l'espace et de l'immensité.

Ainsi toi, jeune aiglon. Voici l'heure venue
 D'ouvrir dans l'avenir quelque route inconnue,
 Toi dont l'aile puissante a dans l'ombre grandi.
 Et qui portes un monde en ton esprit hardi.
 Comme l'oiseau royal que la foudre accompagne,
 Tu t'es nourri de l'air plus pur de la montagne;
 Et, loin de nos chemins de fange et de brouillard,
 Ton pied ferme a gravi les hauts sommets de l'art.

Jeune homme, car le ciel t'a baptisé poëte.
 Et l'on écouterà ta voix encor muette

Quand tu feras, traînant la foule sur tes pas,
 Chanter tout haut les vers que tu chantes tout bas.
 Laisse donc de ton luth, tout vibrant d'harmonies,
 Laisse sortir enfin le chœur des symphonies
 Comme un essaim d'oiseaux dans leur nid réveillés
 Quand l'aube ouvre les cieux de ses splendeurs rayés

De ton âme profonde et pleine de pensées
 Laisse jaillir le flot des strophes cadencées,
 Et ta lèvre inspirée épandre ses chansons,
 Ainsi qu'en jets vermeils l'urne des échansons
 Verse dans les festins le sang des grappes mûres.
 Domine de ta voix nos cris et nos murmures
 Et relève, ô poète, ô poète vainqueur,
 Tous les cœurs de la foule au niveau de ton cœur.

Ne t'inquiète point de ces hommes de prose,
 Qui ne comprennent pas la beauté d'une rose,
 Ni ce qu'un rossignol raconte aux fleurs la nuit;
 Qui dans un chant d'oiseau n'entendent qu'un vain bruit;
 Et qui, l'oreille close aux plaintes amoureuses
 Des ruisseaux égarés dans les forêts ombreuses,
 S'expliquent de travers, douces feuilles des bois,
 Les longs soupirs dont Dieu vous a fait une voix;

Qui passent le cœur vide à côté d'une tombe,
 D'un enfant qui sourit ou d'un vieillard qui tombe,
 Et qui ne savent pas quel mystère les ifs
 Chuchotent jour et nuit aux sépulcres pensifs,
 Ni quel hymne formé de splendeurs inconnues
 La palette du ciel fait vibrer dans les nues
 Quand le soleil descend vers l'horizon, le soir,
 Rouge comme le vin qui jaillit du pressoir.

Tu hantes tous les chefs du poétique empire,
 Et fais fraterniser Corneille avec Shakspeare.
 Parfois tu suis le Dante en ses cercles de fer,
 Ou Byron dans le coeur humain, cet autre enfar;
 Parfois, le Tasse au fond du sombre moyen age,
 Camoëns sur les flots où sa gloire surnage,
 Et Goethe au grand calvaire où Faust crucifié
 A l'admiration commande la pitié.

L'antiquité t'a vu, cette austère dryade,
 En ses chastes abris, feuilleter l'Iliade,
 Et, conversant avec les rêves de Platon,
 Sonder tous les halliers verdoyants du Phédon.
 Elle t'a vu causer avec le doux Virgile,
 Suivre Horace au milieu de ses lares d'argile,
 Et saluer de loin Juvénal à travers
 La cage où rugissaient les tigres de ses vers.

Chacun d'eux, étant roi, t'a fait quelque largesse;
 L'un t'a donné la grâce, et l'autre, la sagesse;
 Celui-ci, la grandeur, et celui-la, l'esprit.
 Tous ont laissé dans toi quelque grand mot écrit.
 A la source du beau tu t'es abreuve l'âme,
 Comme au foyer du vrai ta lampe a pris sa flamme.
 Chante donc, ô poète, et fais, ô doux flambeau,
 L'éclat du vrai s'unir à la splendeur du beau.

Toi qui, prenant Homère et Virgile pour maîtres,
 Dans leur moule divin coules tes hexamètres,
 Ou, d'Horace imitant tous les rythmes divers,
 Ainsi qu'un filigrane entrelaces tes vers
 Et, poétique orfèvre, avec amour cisèles
 Tes strophes, oiseaux d'or auxquels tu mets des ailes,
 Ou qui gravis avec Eschyle le rocher
 D'où Prométhée un jour vit Hercule approcher;

O mon poète, parle, enseigne, instruis, éclaire.
 Mêlé ta voix puissante à nos cris de colère.
 Fais retentir d'en haat sur le peuple irrité
 L'hymne de la concorde et de la charité.
 Allumés dans nos coeurs tes clartés électriques.
 N'as-tu pas ton carquois plein de flèches lyriques?
 Que ces traits souverains deviennent les rayons
 D'une aube intérieure où nous nous réveillions!

Prends les clefs de l'histoire, ouvre ses larges portes
 Et fouille ce sépulcre, où sont les races mortes,
 Pour en tirer vivante, ô fossoyeur pieux,
 Quelque illustre figure, exemple des aïeux;
 Ou, pour mieux remuer les fibres de notre âme,
 Belluaire de l'art, dans le cirque du drame,
 Aux pieds de nos géants qu'hélas! nous oublions,
 Fais ramper les terreurs, ces sinistres lions.

Pour le char voyageur sois le phare et l'étoile:
 Pour la nef en péril, la boussole et la voile.
 Sois pour nous tous, errants loin des traces de Dieu,
 Colonne de nuée ou colonne de feu.
 Car nous marchons aussi dans un désert sans bornes,
 Et nous ne savons pas si nos Moïses mornes
 Entreverront, un jour, du haut de leur Nébo,
 Notre terre promise, ou bien - notre tombeau.

De notre coeur, pareil à quelque urne fêlée,
 La foi, baume divin, la foi s'est écoulée;
 L'espérance nous voit, aveugles matelots,
 Jeter son ancre d'or dans l'abîme des flots;
 Et la charité sainte, en nos âmes fébriles,
 Landes pleines d'ivraie et de sables stériles,
 Au vent des passions qui dessèche et détruit.,
 A vu depuis longtemps tomber son dernier fruit.

L'avenir, l'avenir où doit-il nous conduire?
 Dans l'ombre où nous allons quel astre viendra luire?
 Le rayon qui là-bas vibre et s'épanouit
 Annonce-t-il l'aurore? Annonce-t-il la nuit?
 Dans le champ fécondé par le sang de nos pères
 Verrons-nous s'installer la ronce et les vipères?
 Et la liberté sainte, arbre qu'ils ont planté,
 Doit-elle aussi rentrer dans sa stérilité?

Poète, tu le sais, toi qui fais ton étude
 De ces voix dont l'écho remplit ta solitude,
 Qui connais les rochers et les saintes forêts
 Où les sources d'eau vive ont leurs trésors secrets,
 Et, de l'esprit de Dieu faisant ta nourriture,
 Dans la sérénité de la douce nature,
 Regardes par moments le luth d'Ézéchiël
 Pour répondre aux clameurs que nous jetons au ciel.

Tes pieds ont visité le mout et la caverne.
 Tu comprends ce que dit ou le Pinde ou l'Averne,
 Et ton regard puissant, qu'éclaire la raison,
 Voit plus loin que nos yeux dans un autre horizon.
 Regarde, ô mon poète! O mon poète, écoute!
 Sommes-nous presque au bout des noirs chemins du doute?
 Est-ce un autel qu'à la patrie il faut dresser?
 Ou bien notre tombeau que nous devons creuser?

Juin 1857.

Julien Chamard.**Aux éditeurs de ses oeuvres.**

Amis, vous n'avez pas voulu sur cette cendre
Voir une double nuit de ténébres descendre
Ni que ce mort, déjà dans l'ombre enseveli,
Couchât dans le linceul plus obscur de l'oubli.
Vous n'avez pas voulu que la tombe muette
Où dort ce qui nous reste, hélas! de ce poète,
L'enfermât tout entier dans son silence et prît
Dans son froid ossuaire et le corps et l'esprit.
Car voilà qu'au chevet où sa tête affaissée
Dans le songe des morts complète sa pensée,
Vous avez, mes amis, sur son morne tombeau,
Devoir pieux et doux, allumé ce flambeau.
Vous avez fait parler cet esprit dans ce livre,
Où le rêveur aimé continuera de vivre,
Lui, qui, tombé si jeune au seuil de l'avenir,
Aura son monument dans notre souvenir.
Merci, pour lui, pour l'art, pour nous, pour la Belgique.

Vous, dont l'âme était soeur de cette âme énergique,
Qui hantiez de ce coeur les coins les plus secrets,

Et, témoins de sa vie, y lisiez de plus près,
 Vous savez quels trésors ce songeur solitaire
 Amassait chaque jour dans sa pensée austère,
 Et, mineur obstiné, comLiien, de l'aube au soir,
 Il fouillait de son pic le rocher du savoir,
 Et tout ce qu'à travers ses veilles fécondées
 Il suivait tour à tour de rêves et d'idées,
 Lui que souvent la nuit, mère des astres d'or,
 Vit veiller jusqu'à l'aube et méditer encor.

Je ne l'ai vu qu'un jour, c'est-à-dire qu'une heure.
 Depuis, dans mon esprit son souvenir demeure.
 Dans moi-même toujours je l'entends, je le vois,
 Et j'ai tout retenu, jusqu'au son de sa voix;
 Car le timbre en était plein de force virile.
 Ses yeux étincelaient d'une clarté fébrile,
 Et la toux par moments sifflait dans ses poumons,
 Comme le souffle à ceux qui gravissent les monts.
 Un masqué de paleur lui couvrait le visage,
 Que parfois (il fallait la surprendre au passage)
 Une rougeur subite un instant empourprait
 Comme si quelque flamme au dedans l'éclairait;
 Et, quand je pris sa main dans ma main empressée,
 Je sentis qu'elle était moite et presque glacée.
 Pourtant il souriait et ne se doutait pas
 Que la mort, spectre obscur, approchât à grands pas.

Vers le chemin de fer nous allions. Nous causâmes
 Des ténèbres qui vont obscurcissant les âmes;
 De l'idéal qui va remontant vers le ciel
 Et cède, chaque jour, plus de place au réel;
 De Dieu qui resplendit visible en toutes choses;
 De l'art, ce confident des astres et des roses,
 Qui surprend, dans les bois et les près pleins de fleurs,

La langue des parfums, des sons et des couleurs;
 Et le causeur charmant, comme une parenthèse,
 Jetais par intervalle au milieu d'une these
 Quelque beau vers, ainsi qu'au souffle de la nuit
 Un arbre trop chargé laisse tomber un fruit.

En causant de la sorte, enfin nous arrivâmes.
 Le convoi s'en allait, et nous nous séparâmes.
 Une dernière fois je lui serrai la main,
 Et de la ville seul il reprit le chemin.
 Le soleil de juillet, de ses rayons superbes
 Illuminait la plaine où mûrissaient les gerbes,
 Et dans mon coeur pourtant il faisait déjà noir.
 Bien qu'il ne m'eût pas dit: 'Adieu', mais: 'Au revoir',
 Je presentais au fond de mon âme inquiète
 (Tant la mort s'acharnait sur ce pauvre poète)
 Qu'à notre rendez-vous, à l'automne prochain,
 Je me trouverais seul et l'attendrais en vain.

De quoi sert-il, mon Dieu, qu'on ait donné sa vie
 Et son aube, du soir, hélas! sitôt suivie,
 A l'étude, et rêvé la chimère d'un nom,
 S'il faut tomber au seuil même du Parthénon?

Car il avait l'amour de la verte nature,
 De ce livre éternel il faisait sa lecture;
 Et, sans trop demander le comment, le pourquoi,
 Cherchait Dieu dans son oeuvre et l'homme dans sa foi.
 Il comprenait les chants des oiseaux sur les branches
 Et les doux entretiens que les étoiles blanches
 Ont entre elles la nuit dans leur palais d'azur
 Et les fleurs dans les bois pleins de silence obscur,
 Comme du coeur humain il savait le mystère.
 Souvent dans le passé, voyageur solitaire,

Il entrait, et cherchait dans l'horizon des temps
 Les sentiers pleins des pas des penseurs éclatants.
 Du banquet de Platon commensal poétique,
 Il s'abreuvait du miel de la sagesse antique;
 D'Homère et de Virgile ami discret et sûr,
 Chez Horace il avait son entrée à Tibur,
 Et Cicéron, au bord de sa lice oratoire,
 Plus d'une fois le vit assis dans l'auditoire.
 Sous son toit familial Juvénal l'accueillait,
 Et lui-même parfois Zénon lui souriait.
 Il remontait ainsi le grand courant des âges,
 Et, passant cour à tour des poètes aux sages,
 Cueillait à l'arbre grec comme à l'arbre latin
 Les fruits mûrs du savoir, son trésor, son butin.

Or, le voilà qui tombe, ayant dans sa pensée
 Ébauché seulement son oeuvre commencée,
 Et l'architecte emporte en son cercueil dormant
 Le rêve qu'il devait traduire en monument.

Mais ne le plaignons pas. - Sur la colline verte
 Quand la fleur aux baisers de l'aube s'est ouverte,
 Quand la blonde alouette aux rayons du matin
 Se berce égayant l'air de son trille argentin,
 Quand le bois chante avec les bouvreuils et les merles,
 Quand la rosée épand son écrin plein de perles,
 O roses des forêts, il est doux de fleurir.
 Mais n'est-ce pas qu'il est doux aussi de mourir
 Avant que la nuit vienne et de son ombre efface
 Ces vivantes splendeurs qui vibrent dans l'espace,
 Que la brise nocturne à son souffle embrumé
 Dissipe les parfums dont l'air est embaumé,
 Et que le noir silence ait couvert de ses voiles
 L'hymne du jour qui cesse au lever des étoiles?

Aussi qu'il dorme en paix dans ses songes charmants!
Plus tard seraient venus les désenchantements,
Les sourdes trahisons, les embûches dans l'ombre
Et les acharnements de cette guerre sombre
Qu'à tous les chiffres font les zéros, ces néants,
Et que tous les crétins font à tous les géants.
Mieux valait-il partir dès son aube vermeille
Et descendre au sépulcre où du moins il sommeille,
Les yeux et le coeur pleins de blanches visions,
Dans le chaste linceul de ses illusions.

Janvier 18[...]

**Les corbeaux de chèvremont.
(Légende Liégeoise.)
(979.)**

Trois corbeaux, dans le ciel qu'envahissait, le soir
Tournoyaient lentement en un grand cercle noir;
Leur prunelle farouche était pleine de flammes,
Et leurs ailes fendaient l'azur comme des lames.

Un vieux arbre leur dit: - 'Voici venir la nuit.
Votre nid vous attend, puisque le jour s'enfuit.
L'ombre tisse déjà dans l'air ses sombres toiles,
Et je vois rayonner les premières étoiles.'
- 'Laisse, arbre des rochers, répondaient les corbeaux,
Les astres dans l'espace allumer leurs flambeaux.
Nons cherchons, au sommet de la montagne nue,
Les nids où sommeillaient nos pères dans la nue.'

- 'O mon Dieu! murmura la montagne à son tour,
Leurs nids sont écroulés, écroulés sans retour.
Des chênes paternels, au poids des neiges blanches,

Pendant neuf cents hivers j'ai vu ployer les branches.
 J'ai vu mieux que cela, tu le sais, Dieu puissant;
 Car je suis Chèvremont, la colline de sang,
 Et je frémis encor jusqu'au fond de moi-même
 Quand la lune de l'ombre émerge morne et blême.'

Et les corbeaux, dans l'air qu'envahissait le soir,
 Tournoyaient lentement en un grand cercle noir;
 Leur prunelle farouche était pleine de flammes,
 Et leurs ailes fendaient l'azur comme des lames.

- 'Ah! leur dit la montagne, on s'en souvient encor,
 Les siècles des Pepins étaient mes siècles d'or;
 Car ma cime, aux oiseaux du ciel seuls abordable,
 Dans l'espace élevait son manoir formidable.
 Dès les tomps reculés du héros de Testry,
 On l'admirait de loin par les foudres meurtri.
 Sur ses créneaux, dans l'air prolongés comme un rêve,
 Plus d'une fois l'Empire ébrécha son vieux glaive,
 Et le peuple disait: - 'Quels aigles ont leur nid
 Dans ces vastes donjons taillés en plein granit?
 D'où viennent-ils? De quel airain sont faits ces hommes
 Plus terribles, plus forts, plus grands que nous ne sommes?
 Rien qu'à voir leurs regards défier l'horizon,
 L'on se sent dans le coeur un étrange frisson,
 Et parfois un village, au bruit de leur fanfare,
 Dans la nuit tout à coup s'allume comme un phare.'

Et les corbeaux, dans l'air qu'envahissait le soir,
 Tournoyaient lentement en un grand cercle noir;
 Leur prunelle farouche était pleine de flammes,
 Et leurs ailes fendaient l'azur comme des lames.

La montagne reprit: - 'Moins homme que démon,
 De mes fiers châtelains le dernier fut Immon.
 Coureur de grand chemin et vrai routier naguère,
 Détrousser les passants c'était sa seule guerre.
 Cependant il avait parfois des goûts moins bas;
 Car du comte au larron il n'est souvent qu'un pas.
 Il allait, dédaignant les trafiquants serviles,
 Clouer son gantelet à la porte des villes,
 Ou jeter, par-dessus les remparts quelquefois,
 En plein soleil de Dieu, ses défis aux bourgeois,
 Et mêlait, sans respect, au fond de sa valise
 Le cuivre des manants avec l'or de l'église.
 Ce chrétien mal venu, doublé d'un sarrasin,
 Les Liégeois l'appelaient notre mauvais voisin.
 Rien ne semblait pouvoir briser cet homme atroce.
 Un évêque pourtant le fit avec sa crosse.'

Et les corbeaux, dans l'air qu'envahissait le soir,
 Tournoyaient lentement eu un grand cercle noir;
 Leur prunelle farouche était pleine de flammes,
 Et leurs ailes fendaient l'azur comme des lames.

- 'Cet évêque, ce fut, poursuivitle rocher,
 Un Germain de Souabe; il s'appelait Notger.
 Plus soldat sous le froc que prêtre sous la chape,
 Sa conscience avait un fond double, une trappe
 D'où sortaient tour à tour, et selon les moments,
 Les parjures tout nus ou masqués en serments.
 Ce justicier terrible et sans miséricorde
 Dans sa poche toujours avait un bout de corde.
 Loup avec les renards, renard avec les loups,
 Il professait l'amour des marteaux pour les clous,

Laissant parfois, manants ou chevaliers, n'importe,
 Accrocher un de vous au montant de sa porte,
 Comme il fit de Henri de Marlagne et des siens.
 Dieu sait ce qu'il eût fait dans les siècles anciens;
 Car l'on se demandait, même dans son chapitre:
 Sa mitre est-elle un casque ou son casque une mitre?'

Et les corbeaux, dans l'air qu'envahissait le soir,
 Tournoyaient lentement en un grand cercle noir;
 Leur prunelle farouche était pleine de flammes.
 Et leurs ailes fendaient l'azur comme des lames.

Le roc continua: - 'Voilà qu'un messenger
 Vient trapper, un matin, au palais de Notger.
 - Qui frappe là?' - 'Seigneur évêque. Dieu vous garde!
 Mon maître Immon du haut de ses tours vous regarde.
 Il vous reconnaît fort, il vous reconnaît grand.
 Il vient à vous, ainsi que l'eau vient au torrent.
 La guerre vous a trop séparés l'un de l'autre.
 Il vous offre sa paix et demande la vôtre.
 'Quand le Château présente à l'Église la main,
 Prêtre et soldat, on est dans le même chemin.
 Chèvremont, déposant ses lances et ses targes,
 Est prêt à vous ouvrir ses portes toutes larges.
 Dans l'antre du lion Dieu mit un lionceau,
 Et l'enfant nouveau-né vagit dans son berceau.
 Attendant de vos mains l'eau sainte du baptême.'
 - 'Bien, J'irai lui verser l'eau lustrale moi-même.'

Et les corbeaux, dans l'air qu'envahissait le soir,
 Tournoyaient lentement en un grand cercle noir;

Leur prunelle farouche était pleine de flammes,
Et leurs ailes fendaient l'azur comme des lames.

- 'Mais, soupira le roc, pourquoi dans la cité,
Pourquoi tous ces coureurs allant de tout côté?
Ils vont de porte en porte et parlent à voix basse.
On leur demande en vain: - "Qu'est-ce donc qui se passe?"
Ils vont, ils vont toujours. Par instants seulement
Ils échangent un mot d'ordre secrètement.
Le jour ne comprend rien à l'étrange mystère,
Ni le soir qui s'endort dans son silence austère.
Seul l'écho n'entend pas cent fois, sans s'alarmer,
La porte du palais s'ouvrir et se fermer.
Chaque fois un guerrier, comme un spectre, s'y glisse,
Ayant pour masque l'ombre, et la nuit pour complice.
Qui sait ce que font là tous ces hommes de fer?
Parfois de leur armure il jaillit un éclair,
Et parfois de leur bouche une parole tombe
Ainsi qu'un mot de passe effrayant de la tombe.'

Et les corbeaux, dans l'air qu'envahissait le soir.
Tournoyaient lentement en un grand cercle noir;
Leur prunelle farouche était pleine de flammes,
Et leurs ailes fendaient l'azur comme des lames.

- 'Le jour venu, gémit le rocher tout en fleur,
Quel cortège inouï m'arrive là d'Angleur?
Deux cents flambeaux! Pourtant ce n'est point Pentecôte.
Le crucifix en tête, il monte l'âpre côte,
Et Notger le conduit, son missel à la main.
Mais quel monde de clercs encombre le chemin!

Au baptême du fils d'Immon - qu'il s'en souvienne -
 Pas une église, pas un moustier qui ne vienne.
 C'est un fourmillement de chapes et de frocs
 Qui défile, tournant les angles de mes rocs
 Et gravit mon sentier bordé de branches vertes,
 Tandis que mon château, toutes portes ouvertes,
 Sur mon maître donjon qui fait face au levant,
 Laisse son étendard ouvrir ses plis au vent,
 Comme pour adresser de loin la bienvenue
 A Notger dont les pieds escaladent la nue.'

Et les corbeaux, dans l'air qu'envahissait le soir,
 Tournoyaient lentement en un grand cercle noir;
 Leur prunelle farouche était pleine de flammes,
 Et leurs ailes fendaient l'azur comme des lames.

- 'Car mon maître, exclama la montagne, l'attend
 Sur le seuil du manoir formidable, et lui tend
 La main, disant: - "Seigneur, c'est Dieu qui vous amène,
 Bénis soient, dès ce jour, mon toit et mon domaine!"
 - "Ainsi soit-il!" répond l'évêque en souriant.
 Et le cortège entier, qui s'avance en priant,
 Sous l'arceau colossal de la porte s'engouffre.
 Les flambeaux, par instants, ont une odeur de soufre,
 Et l'on entend parfois, des aumusses de vair,
 Des chapes et des frocs, sortir un bruit de fer.
 Mais l'hymne, que la voix grave des clercs entonne,
 Couvre ce cliquetis dont pas un ne s'étonne.
 Les souffles de la brise emportent en passant
 Ce sinistre parfum de soufre que l'on sent;
 Et, ne soupçonnant rien, Immon, la tête haute,
 Semble fier de lui-même autant que de son hôte.'

Et les corbeaux, dans l'air qu'envahissait le soir,
 Tournoyaient lentement en un grand cercle noir;
 Leur prunelle farouche était pleine de flammes,
 Et leurs ailes fendaient l'azur comme des lames.

- 'Trahison!' s'écria dans le même moment
 L'âpre rocher saisi d'un long frémissement.
 'Notger dit, en montrant du doigt la tour maîtresse:
 - Mon drapeau ferait bien sur cette forteresse.
 Essayons de la prendre. A l'oeuvre, compagnons!' -
 'Puis il pousse un grand cri dont nous nous souvenons.
 Qui le croirait? Terreur! Épouvante! Est-ce un rêve?
 Tous ces clercs sont-ils donc des ouvriers du glaive?
 Des chapes, des surplis, des frocs, qu'ils jettent bas,
 Jaillissent des guerriers-prêtres au jeu des combats.
 Horrible vision que ces spectres de reîtres
 Sortant confusément de ces larves de prêtres,
 Ces flambeaux devenant des torches dans leur main,
 Tout ce peuple subit, tragique et surhumain,
 Si bien qu'on se fût cru dans la région sombre
 Des prestiges vivants, taillés dans des blocs d'ombre!'

Et les corbeaux, dans l'air qu'envahissait le soir,
 Tournoyaient lentement en un grand cercle noir;
 Leur prunelle farouche était pleine de flammes,
 Et leurs ailes fendaient l'azur comme des lames.

- 'Que de fer! que de fer!' reprit le mont tremblant.
 'Que de sang! M'en voilà déjà tout ruisselant.
 Les cottes des soudards en sont toutes trempées,
 Et pourtant le labeur furieux des épées

Se continue avec cet âpre acharnement
 Que l'ivresse du rouge augmente à tout moment.
 Enfin mon heure vient. Ma citadelle est prise.
 De rochers en rochers Immon roule et se brise,
 Pas un de ses guerriers n'étant resté vivant
 Et la mort ayant pris sa femme et son enfant.
 Le carnage fini, le pillage commence.
 Puis la destruction complète l'oeuvre immense.
 Mon château n'était plus. De ses mornes débris
 Notger sortit à l'heure où le ciel devient gris,
 Et la croix, qui guidait son sinistre cortège,
 Toute rouge de sang, rentra, la nuit, dans Liège.'

Et les corbeaux, dans l'air qu'envahissait le soir,
 Tournoyaient lentement en un grand cercle noir;
 Leur prunelle farouche était pleine de flammes,
 Et leurs ailes fendaient l'azur comme des lames.

- 'Hélas!' continua le roelier frémissant,
 'La nuit succède au jour le plus resplendissant.
 Le soir se fait après l'aurore la plus belle,
 Et toute gloire tombe où le néant l'appelle.
 Aussi je me résigne à l'oubli du passé.
 Hors un seul souvenir, tout autre est effacé.
 De mes rêves d'orgueil plus aucun ne me reste.
 Où fut ma citadelle une chapelle agreste
 Cache son humble toit à l'ombre d'un tilleul.
 Un pèlerin parfois y vient tranquille et seul,
 Et je l'entends prier et l'écoute en silence
 Pendant que l'arbreau vent plus l'rais du soir balance
 Ses rameaux parfumés, ou que, dans le lointain,
 L'Angelus remplit l'air de son rythme argentin,

Et que là-bas la Vesdre, à travers les ramures,
De ses flots vifs et clairs prolonge les murmures. ’

Et les corbeaux, dans l'air qu'envahissait le soir,
Tournoyaient lontement en un grand cercle noir;
Leur prunelle farouelie était pleine de flammes,
Et leurs ailes fendaient l'azur comme des lames.

Le carreau de vitre.

C'était dans ces beaux jours où croire c'était vivre,
 Où la vérité pure ouvrait à tous son livre,
 Où la mort n'était pas onnoore le néant,
 Où l'homme dans la tombe entraît en souriant
 Sans craindre de laisser après soi l'espérance
 Comme au seuil de l'enfer du chantre de Florence,
 Où la croix sainte, enfin, ce céleste palmier,
 Jetait de loin son ombre à Job sur son fumier.

Or, le peuple au Seigneur veut bâtir une église
 Où l'image du coeur de tous so réalise.
 Dans la tâche commune on voit se réunir
 Au vieillard, ce passé, l'enfant, cet avenir.
 Le riche offre son or, le pauvre, sa main-d'oeuvre;
 Car ton temple doit être, ô Seigneur, un chef-d'oeuvre,
 Et dans cet idéal composé de réel
 Ton oeil doit retrouver quelque chose du Ciel,
 Afin que ton esprit chaque jour le visite.
 Pour l'élever, on a choisi le plus beau site,
 Une colline en fleur, qu'au matin le soleil
 Revêt de la splendeur de son manteau vermeil

Et qu'à l'heure où sa course entière est révolue,
De ses derniers rayons, la dernière il salue.

L'architecte longtemps en silence mûrit
Ce cantique de pierre au fond de son esprit.
Et, détail par détail, assise par assise
Arrête les contours de la forme indéfinie,
Pour compléter enfin, nouveau Bézalél,
L'hymne monumental qu'on veut chanter au Ciel.
Puis il trace son plan: c'est une croix latine.
Et, comme toute abeille en toute fleur butine,
Du grand-jardin de l'art, qu'il parcourt tout entier,
Il explore à loisir jusqu'au moindre sentier.
Il prend aux Goths l'ogive et le trèfle aux Moresques,
Au nord ses entrelacs, au sud ses arabesques.
Dans la flore des champs et dans celle des bois
D'emblèmes végétaux il fait un ample clioix;
Et, feuilletant la Bible et ses pages obscures,
De l'histoire du Christ y cueille les figures.
De son poème enfin tout l'édifice est là,
Tel que l'eût dessiné saint Paulin de Nola;
Car il est comme un livre éclatant et suprême
Où chacun puisse lire, aussi bien qu'en soi-même,
Toutes les vérités que le Sauveur un jour
Fit sortir de l'écrin vivant de son amour,
Pour les donner, ainsi qu'un trésor de lumière,
A l'homme qui, sorti de sa route première,
Avait même oublié, dans ses doutes railleurs,
Que l'aube du vrai jour doit commencer ailleurs.

A l'oeuvre maintenant, vous que le Ciel bénit,
Ciseleurs de la pierre, orfèvres du granit.
A l'oeuvre, serruriers dont la lime façonne
En fer toutes les fleurs que le printemps moissonne;

Argentiers et fondeurs, vous dont l'art diligent
 Met une âme dans l'or, dans le cuivre ou l'argent;
 Et vous, peintres, qui, grâce à vos brosses savantes,
 Créez l'illusion des images vivantes;
 Et vous, enfin, sculpteurs, qui donnez à la fois
 La pensée et la forme au liais comme au bois.

Et sur ses fondements l'édifice s'élève.

Il monte vers le ciel, réalisant le rêve
 Dont l'architecte avait formé dans son esprit
 Le symbole complet du corps de Jésus-Christ.
 On dirait une châsse en granit ciselée,
 Avec ses toits portant leur crête dentelée,
 Et son portail garni d'un double rang de saints
 Que des anges sans corps entourent par essaims
 Et qui semblent, ayant le même air grave et calme,
 L'un armé d'un gros livre et l'autre d'une palme,
 Sous leurs dais composés de feuillages naissants,
 Comme des bienvenus saluer les passants.
 A l'est, une chapelle arrondit son abside,
 Où, Vierge des douleurs, ton image réside;
 Et du côté du soir deux clochers gracieux
 Pousent, avec la croix, leurs flèches vers les cieux;
 Comme des doigts levés pour montrer, dans l'espace,
 Au monde où tout finit le monde où rien ne passé,
 Ou comme les deux mâts d'un vaisseau solennel
 Gréé pour accomplir le voyage éternel.

Mais au dedans quel calme et quel silence austère!
 Là viennent expirer tous les bruits de la terre.
 D'un saint frissonnement on s'y sent agité,
 Comme si l'on touchait presque à l'éternité.

Les nefs vers l'Orient, comme trois avenues.
 S'avancent, d'un pilier par endroits soutenues,
 Et, dans le demi-jour qui régne, on les prendrait
 Pour les mystérieux arceaux d'une forêt.
 Et celle du milieu vers le chœur s'achemine
 Que l'autel d'un faisceau de clartés illumine,
 Vrai Calvaire où l'agneau mystique de l'amour,
 Le Christ, revient pour nous s'immoler chaque jour.
 Parfois on croirait même, éparses sur les pierres
 Entendre chuchoter tout l'essaim des prières
 Et, des esprits d'en haut qui viennent les chercher
 Le groupe doucement sur les dalles marcher,
 Tandis qu'ouvrant ses bras sanglants dans l'étendue,
 A la clef de l'arceau triomphal suspendue
 Une croix gigantesque appelle tous les yeux
 Pour leur dire: - 'Je suis le vrai chemin des cieux.'

Car tout parle en ce lieu, tout, jusqu'à la matière.
 Une voix sort du bois, du métal, de la pierre,
 Et même chaque forme a son langage obscur,
 Mais que tous les croyants déchiffrent d'un oeil sûr.
 Ici, c'est le rocher dont les sources fécondes
 Des fleuves de l'Eden laissent jaillir les ondes,
 Le Fison, l'Hydekel, le Phrat et le Gihon;
 Là, le griffon céleste, ennemi du lion.
 Plus loin encor, le long des parois se déroule
 Toute l'histoire sainte aux regards de la foule,
 Texte vivant, écrit d'avance dans le ciel,
 A gauche la figure, à droite le réel,
 L'un s'expliquant par l'autre, et chaque prophétie
 Jetant un jour de plus sur l'oeuvre du Messie.

Mais c'est dans ta chapelle, ô Vierge des douleurs,
 Que surtout l'art du maître a prodigué ses fleurs.

Là, symbole navrant d'angoisse, tu t'éièves
Ayant le sein percé des pointes de sept glaives
Et plein d'un deuil si grand que par moments tu crois
Éprouver dans ta chair tous les clous de la croix
Et sentir tes yeux pleins de ces larmes amères
Que du sang de leur coeur se composent les mères..
Cependant sur ton front quel calme résigné
Malgré ce que ton âme a souffert et saigné!
Quel doux rayonnement sur ton visage austère!
Tu sais combien il est d'épreuves sur la terre,
Mère consolatrice, et tu voudrais encor
De nos afflictions augmenter ton trésor,
Et, modèle éternel de la bonté chrétienne,
Nous prendre nos douleurs pour compléter la tienne,
Afin de les offrir quelque jour à Celui
Dont l'aube, dans tes bras, à Bethléem a lui.
Dans une niche blanche et de fleurs entourée
L'architecte a placé cette image adorée,
Son nimbe resplendit fait d'étoiles d'or pur,
Les longs et chastes plis de sa robe d'azur
L'embrassent tout entière en ne laissant qu'à peine
Voir son visage pâle aux sourcils noir d'ébène
Et le bout de ses pieds par l'étoffe couverts.
Ses grands yeux à demi vers le ciel sont ouverts,
Comme pour y puiser les grâces souveraines
Qu'elle dispense au monde, étant reine des reines.
Autour d'elle on ne voit que lis immaculés
Multipliant partout leurs bouquets ciselés,
Et composant avec leurs girandoles blanches
Les piliers de son dais orné de roses franches.
Et ce double symbole est partout répété,
L'un, la beauté du coeur, l'autre, sa pureté.
Dans l'hémicycle entier dont l'abside est enclose
On dirait un printemps fait de lis et de rose;

Et tout le long du mur, en panneaux divisé,
 Le jour, par les arceaux des vitres tamisé,
 N'éclaire que des fleurs, des rinceaux, des guirlandes,
 Où des rubans sans nombre enlacent leurs légendes,
 Chantant la litanie en son texte latin:
 Porte du paradis! Étoile du matin!
 Vase de pureté! Trône de la sagesse!
 Maison d'or! Tour d'ivoire et Trésor de largesse!
 Tous ces noms dont on aime, ô Vierge, à te nommer.
 Car ce doux mot Marie est fait du mot AIMER.

Une rose étoilée, illuminant l'enceinte,
 Éclaire, au jour levant, toute l'image sainte,
 A qui l'aube, on filtrant par les vitraux d'azur,
 Compose un dais charmant de bleu céleste et pur.
 Et toute la clarté sur elle se concentre,
 Mais un petit carreau de vitre jaune, au centre
 De l'étoile que fait la rose, luit, jetant,
 Comme un nimbe vermeil, son rayon éclatant
 Sur le front de la Vierge, et laissant, à mesure
 Que son flot d'or descend sur l'autel qui s'azure,
 Le jour se prosterner aux marches de granit,
 Alors que le soleil va toucher au zénith.

Or, du Seigneur ainsi la maison étant faite,
 L'artiste s'applaudit et, l'âme satisfaite,
 Il se signe disant: - 'Mon Dieu, tu peux venir.
 Entre dans ta demeure, et daigne la bénir!'

Trois siècles tout entiers elle appelle et convie
 Toute faim, toute soif à sa table de vie.
 Asile où se refont les coeurs découragés,
 Port de refuge ouvert à tous les naufragés,
 Elle est pour tout esprit un phare, une boussole,
 Un saint conseil qui parle, une voix qui console;

Et, mettant la douceur où l'homme met le fiel,
Elle fait de son seuil le marchepied du ciel.

Surtout dans la cliapelle où ton image règne,
Mère des affligés, mère dont l'ame saigne,
Pas une angoisse, pas un deuil, pas un regret
Qui ne trouve toujours son dictame tout prêt;
Et, si navré qu'il soit, pas un coeur ne t'implore
Dans le rayon vivant que le soleil colore,
Sans que, de la douleur dont il pensait mourir
Au contact lumineux il se sente guérir.
Car le petit carreau de vitre que traverse
Ce rayon dont tout l'or devant tes pieds se verse,
Est le don liumble et saint d'un pauvre et d'un croyant.
L'aube joyeuse y met un rais plus flamboyant.
Le ciel y vient chanter son hymne de lumière,
Et l'ange des douleurs, à travers la verrière,
Quand son regard te cherche, ô Vierge de pitié,
A celui qui t'invoque en donne la moitié.

Mais, Jean l'a déjà vu dans son Apocalypse,
La vérité souvent a ses heures d'éclipse
Ainsi que le soleil lui-même dans les cieux.
L'homme sent le vrai jour s'affaiblir dans ses yeux
Et dans son coeur la foi, cette clarté de l'âme,
S'éteindre par degrés comme un foyer sans flamme.
Quand les convictions sont mortes, à quoi sert
L'autel abandonné dans le temple désert?
Léon l'Isaurien voit se rouvrir ses fastes,
Et le seizième siècle a ses iconoclastes.
L'église, où, trois cents ans, l'évangile divin
A vu se répéter son Calvaire sans tin
Et fait, avec largesse, à tant d'âmes ferventes
S'ouvrir tout le trésor de ses grâces vivantes;

L'église, où tant d'amour à l'amour s'est uni
 Et qui, par la prière, a tour à tour béni
 L'enfant dans son berceau, le vieillard dans sa tombe,
 Voilà qu'elle s'écroule et voilà qu'elle tombe.

Où fut l'autel? Où fut le toit aérien?

Du cadavre de pierre on ne trouve plus rien.
 Des ruines que fait le temps ou que fait l'homme
 Celles-ci sont toujours les plus tristes, en somme;
 Car nos mains à détruire ont plus d'acharnement,
 Et l'herbe de l'oubli croît plus rapidement
 Sur les débris que font nos furours obstinées
 Que sur ceux qu'entreprend le travail des années.
 Donc l'édifice entier, sur le sol renversé,
 A tous les vents du ciel le voilà dispersé,
 Et l'oeil le cherche en vain sur la colline agreste.
 Seul le petit carreau de vitre jaune reste,
 Avec son pur rayon d'espérance et de foi.

A Madame Nolet de Brauwere van Steeland.

Madame, laissez-moi vous en faire l'envoi.

Lorsque votre famille était encor complète,
 Dans ce doux cercle où tout votre coeur se reflète,
 Il était un esprit charmant et gracieux.
 La splendeur de son âme éclatait dans ses yeux,
 Et dans la jeune fille on entrevoyait l'ange.
 De candeur et de joie ineffable mélange,
 Elle avait la douceur, elle avait la beauté,
 Et ce couronnement des femmes, la bonté.

Mais voilà qu'à toujours elle s'en est allée,
Car le Ciel vous l'a prise, ô mère inconsolée,
Le Ciel étant jaloux et Dieu ne voulant pas
Que son ange restât plus longtemps ici-bas.
La terre à vous la rendre, hélas! est impuissante.
Vous n'en cherchez pas moins partout la chère absente.
Pour la revoir ainsi qu'elle était autrefois,
Par le petit carreau regardez quelquefois.

Au poètes S.-H. Chevalier Von Mosenthal⁽¹⁾

QUI M'AVAIT OFFERT PLUSIEURS DE SES OUVRAGES AVEC CETTE
INSCRIPTION:

A L'ILLUSTRE POÈTE BELGE.

Poète, si mon nom, jusqu'à toi parvenu,
N'est pas, grâce au hasard, celui d'un inconnu,
Si mes vers, par le vent emportés jusqu'à Vienne,
Ont frappé ton oreille et qu'elle s'en souviene,
J'en suis fier. Je leur dois ton fraternel accueil.
Je serre dans ma main la tienne avec orgueil,
Cette main si loyale où tant d'âme palpite.
Car ton coeur est de ceux que le génie habite,
Et ton esprit est plein de ces larges clartés
Qui font de l'art divin briller tous les côtés.

(1) Il y a quelques jours, le télégraphe nous a appris la triste nouvelle de la mort du chevalier Von Mosenthal.

Soit qu'au moule charmant des strophes cadencées,
 Rêveur mélodieux, tu coules tes pensées,
 Soit qu'au théâtre, où vient la foule chaque soir
 Au banquet de tes vers avec amour s'asseoir,
 Dans quelque drame plein de passion, tu fasses
 Rayonner Ristori, diamant aux cent faces,
 Pendant que l'auditoire, aux accents de sa voix.
 Laisse éclater des cris et des pleurs à la fois.
 Ainsi, portant un monde entier sur tes épaules,
 Du grand art tour à tour tu touches les deux pôles.
 Hélas! je ne suis pas de ces esprits sacrés
 Qui, pareils aux sommets par l'aurore éclairés,
 S'élèvent dans l'azur éternel de l'espace,
 Regardent de plus près l'ardent soleil qui passe,
 Et, quand le ciel s'emplit de la brume du soir,
 A l'aigle voyageur offrent leur reposoir.

Pourtant, lorsque ta main prit ma main inquiète,
 Ta voix mé salua du titre de poète.
 Quand on est grand et fort, on peut être indulgent,
 Et dans mon humble étain tu crois voir de l'argent.

Je ne suis pas, ainsi que tu le dis, illustre.
 Mon nom n'a pas reçu ce vernis ni ce lustre.
 Quoique vivant encor, je suis un trépassé,
 Les fossoyeurs ont dit sur moi leur *In pace*.
 Déjà sur mon sépulcre ils ont scellé leur dalle.
 Pour leur littérature, objet de grand scandale,
 Cinq fois le tribunal savant m'a délivré
 Un brevet de Lazare et de pestiféré.
 Plus généreux encore, il a poussé le zèle
 Jusqu'à me décerner gratis une crécelle
 Et m'a fait ajuster, par trois de ses tailleurs,
 Un habit de lépreux complet et des meilleurs.

Car tu ne le sais pas, en Belgique nous sommes
 Une collection superbe de grands hommes.
 Les poètes surtout y poussent à foison.
 On en fait deux ou trois récoltes par saison;
 Et, de peur qu'il n'en reste aucun doute à personne,
 L'État, tous les cinq ans, les classe et les poinçonne.
 Quatre docteurs, de l'art fameux paroissiens,
 Outre un breelan complet d'académiciens,
 Tous très-forts, possédant même un peu de grammaire
 Et sachant par Dacier interpréter Homère,
 Jugent ces pistolets qu'ils proclament canons.
 Mon nom n'a pas encor pris rang parmi ces noms.
 Car, tel que tu me vois, je ris des acrobates.
 Des arlequins de l'art je casse un peu les battes.
 Aux Bobèches perclus, juchés sur leurs tréteaux,
 J'arrache quelquefois un pan de leurs manteaux
 Et mets, sans me gêner, mon bâton dans leurs vitres.
 Voulant rester moi-même en face de ces pitres.
 De leur code caduc je bouscule les lois.
 Il manque à mon ragoût un peu de sel gaulois
 Et cette épicerie, hélas! déjà si rance
 Qu'ils tirent des vieux fonds de boutique de France.
 Aussi haro complet parmi ces maîtres queux
 A me voir triturer mes plats autrement qu'eux.
 Même l'un d'eux prétend, grammairien unique,
Qu'il se peut que j'aurais⁽¹⁾ l'esprit trop germanique,
 Que j'écris en français et pense en allemand,
 Que c'est là procéder abominablement,
 Et que, toujours épris de rythme et de cadence,

(1) Échantillon des nouvelles formes grammaticales introduites par un professeur de *littérature française*. Voy. *Annuaire de la Société libre d'Émulation*. Liège, 1859, p. 121. 'IL SE PEUT QUE *cette nationalité... nous AURAIT donné des libertés constitutionnelles.*'

Je donne à mes chansons trop de leçons de danse.
 Enfin, que sais-je encor? Mais, n'importe, je vais
 Dans mon propre chemin, qu'il soit bon ou mauvais.

Donc je ne suis rien moins qu'illustre ni célèbre.
 Je ne suis qu'un ruisseau, moi que tu prends pour l'Èbre,
 Et, mince filet d'eau, je passe inaperçu
 Au pied du roc dont Dieu voulut me voir issu.
 Les rythmes des oiseaux qui rôdent par les branches
 Et des brises qui vont baisant les roses franches,
 J'aime à les écouter, et je surprends souvent,
 Dans quelque soupir vague apporté par le vent,
 Je ne sais quelle voix de la mère Nature.
 Parfois un peu plus haut dans l'air je m'aventure.
 Prés des foyers conteurs, pendant le soir, assis,
 Je me plais à rimer soit un de ces récits
 Dont le temps a formé l'écrin de poésie
 Que ton peuple songeur garde en sa fantaisie,
 Soit quelque parabole où le bon sens caché
 Luit comme un diamant dans sa gangue niché.
 Même plus haut encore ouvrant parfois mon aile,
 Je suis le genre humain dans sa route éternelle.
 Je regarde, à travers l'obscur sentier des temps,
 Les races accomplir leurs destins éclatants
 Et le monde, aux lueurs du phare du Calvaire.
 Tendre à ce but qu'aucun obstacle ne diffère:
 La liberté de l'homme et celle de l'esprit,
 Ainsi que l'a voulu mon maître Jésus-Christ,
 Quatre fois incarné dans les faits de l'histoire.
 Humble témoin de Dieu dans son laboratoire,
 Je le vois, travailleur des siècles, lentement
 De l'oeuvre de ses mains hâter l'achèvement,
 Continuer, d'après le plan de sa pensée,
 Sa genèse depuis si longtemps commencée,

Et, des peuples enfin composant l'unité,
Avec leurs blocs épars bâtir l'humanité.

Mais mon Christ je ne l'ai chanté que pour moi-même.
Qu'importe qu'un passant s'arrête à mon poème
Ainsi qu'un voyageur se heurte en son chemin
A l'angle d'un caillou qu'il oubliera demain?
Il suffit que ta main fraternelle, ô poète,
Vers moi se soit tendue et m'ait fait cette fête,
Et que l'ami d'hier, quand il sera bien loin,
Dans ton coeur, s'il se peut, conserve un petit coin.

Vienne, 4 août 1873.

La Néerlande A S.M. le roi Guillaume III.

Dans le passé toujours l'avenir se prépare.
Tous les beaux fruits vermeils dont notre été se pare,
N'est-ce pas de ses fleurs que le printemps les fait?
Car la fleur est la cause et le fruit est l'effet.

Or, quel passé jamais fut comparable au nôtre?
En vain le temps remplace un siècle par un autre.
De tout ce qu'ont, produit ces ouvriers vainqueurs
L'éternel souvenir palpite dans nos coeurs.
Aucun peuple du monde autant que nous peut-être
N'a le droit d'être fier du sol qui l'a vu naître.
Créateurs après Dieu, nos aïeux n'ont-ils pas
Au flot des mers ravi la terre où vont nos pas,
Et dans ce sol étroit, mais si grand par la gloire,
Planté pour l'avenir l'arbre de notre histoire,
Chêne prodigieux, dont les rameaux vivants
Aux tombeaux des vieillards, aux berceaux des enfants
Ont prêté tour à tour leur ombre séculaire,
Et dont le tronc, plus fort à chaque nouvelle ère,
Sut, bravant du destin les retours inconstants,
Résister aux assauts des hommes et des temps?

En soumettant l'Europe à sa force usurpée,
Rome sur notre audace ébrécha son épée,

Et Civilis apprit aux peuples éperdus
 Comment on reconquiert les biens qu'on a perdus,
 Nos droits de race libre et tels que Dieu les crée.
 Honneur à ceux pour qui la patrie est sacrée!
 En vain Pepin d'Herstal, en vain Charles Martel
 De notre liberté crurent briser l'autel.
 Charlemagne lui-même, et si grand qu'il pût être,
 Charlemagne ne fut qu'à demi notre maître,
 Et l'homme qui donnait au monde des frissons
 Ne fit jamais courber la tête à nos Frisons,

Plus tard, quand Charles-Quint eut, roi dès sa naissance,
 Pris au vaste réseau de sa toute-puissance
 Deux mondes, et formé cet État sans pareil
 Qui ne voyait jamais se coucher le soleil,
 Et qu'il eut, fatigué de la grandeur suprême,
 Cru se continuer dans un autre lui-même, -
 On vit s'ouvrir ce cycle immense de combats,
 Notre Iliade à nous, que nous n'oublîrions pas;
 Car tu n'ignores point, ô patrie, ô ma mère,
 Que, depuis trois cents ans, le peuple en est l'Homère:
 Poème merveilleux, chanté par le canon.
 Notre premier Guillaume en fut l'Agamemnon,
 Lui la tête et le bras de tant d'hommes stoïques
 Qui, comptant moins de jours que d'actes héroïques,
 Surent briser, durant plus de quatre-vingts ans,
 Toute l'Espagne et tous ses efforts impuissants,
 Pour faire de ce sol que la brume enveloppe
 Jaillir la liberté - cette aube de l'Europe.

Et, pendant que les uns (sublime piété!)
 Luttaient pour la patrie et pour la liberté,
 D'autres, par les déserts de la mer boréale,
 Nous cherchaient vers l'Asie une route idéale,

Argonautes nouveaux que le pôle neigeux
 Vit cingler à travers son domaine orageux
 Et montrer à la fois nos couleurs et nos voiles
 Aux astres dont le Nord fait son dôme d'étoiles.

Depuis, plus rien ne put arrêter notre essor.
 Notre grand siècle vint. On s'en souvient encor.
 Nos vaisseaux, affrontant les mers les plus sauvages,
 De tous les continents abordaient les rivages.
 Un balai symbolique arboré sur leurs mâts,
 Leur audace a scruté les plus lointains climats;
 Et souvent l'Angleterre et la France et l'Espagne,
 Alors que nos marins se mettaient en campagne,
 Dirent, en les voyant sur l'onde foisonner:
 'Ces laboureurs des mers, où vont-ils moissonner?'
 Ils moissonnaient le champ glorieux de l'histoire,
 Et ne rentraient au port qu'avec quelque victoire.
 Même n'ont-ils pas fait qu'au bord du flot grondant
 Le roi Soleil trouvât chez nous son occident?
 Le monde applaudissait à l'oeuvre de nos pères,
 Nos villes chaque jour grandissaient plus prospères.
 Le commerce du globe y venait aboutir,
 Et Fénelon y prit son image de Tyr.

Mais la science aussi, mère de la pensée,
 Eut sa tâche féconde et sa route tracée,
 En fouillant tour à tour, selon ses buts divers,
 Tantôt le coeur humain et tantôt l'univers.
 Que de grands noms l'histoire avec orgueil nous cite!
 Huygens, notre Pascal, et Hooft, notre Tacite;
 Erasme, dont l'esprit semblait un réservoir
 D'où jaillissaient sans fin tous les flots du savoir;
 Grotius, que l'on vit, si grand de caractère,
 Du droit des nations fixer le code austère;

Et tant d'autres encor, dont la gloire à jamais
Voit les ombres hanter ses radieux sommets.

Les lyres cependant ne restaient pas muettes.
Car la patrie aussi peut vanter ses poètes.
Vondel, qui, peintre ardent et si large de ton,
Créa dans Lucifer le Satan de Milton;
Antonides, qui, plein d'un large souffle épique,
Fit briller sur ses vers les splendeurs du tropique;
Poot, notre Théocrite, à qui les fleurs des champs
Des bergers de Virgile enseignèrent les chants;
Puis toute cette suite illustre de grands hommes
Dont la chaîne s'étend jusqu'aux jours où nous sommes
Et qui l'âme d'en haut et l'esprit éclairé,
N'ont pas laissé dans l'art un coin inexploré.

Puis nos peintres qui, plus encor soleils qu'étoiles,
Chantaient l'hymne éclatant des couleurs sur leurs toiles
Et dont les noms, connus du monde jout entier
Ont laissé jusqu'à nous plus d'un noble héritier.

Enfin, pas un fleuron ne manque à ta couronne,
Patrie, ô toi que tant de prestige environne.

Entretiens dans nos coeurs tout l'amour qui t'est dû
Des vertus du passe que rien ne soit perdu,
Et que chacun de nous se fasse un héritage
Du trésor de grandeur qu'il nous donne en partage.
Si le Ciel nous a fait souvent des jours amers,
Si nos nefes ne sont plus les maîtresses des mers,
Si notre pavillon, respecté des deux mondes,
Ne va plus promener la terreur sur les ondes,
Contentons-nous, au moins, de cet orgueil pieux
De conserver en nous la fierté des aïeux.

Soyons de notre temps. Cherchons notre équilibre
 Aux travaux de la paix qui fait tout peuple libre.
 Que la cité prospère, et que dans l'atelier
 L'ordre avec le travail consente à s'allier.
 Que la Science montre, et que l'esprit s'éclaire.
 Ayant dans sa raison son étoile polaire.

Mais que l'art ait aussi son grand rôle à remplir,
 Lui qui charme la vie et sert à l'embellir.
 Soit qu'il parle à nos coeurs, soit qu'il parle à notre âme,
 Qu'il s'incarne vivant dans la forme du drame,
 Qu'il prenne tour à tour, pour nous rendre meilleurs,
 Le langage des sons ou celui des couleurs,
 Et qu'enfin il nous hausse, en nous prêtant son aile,
 Vers les cimes où luit la splendeur éternelle!
 Car le reflet du vrai, c'est la clarté du beau.
 La science est l'étoile et l'art est le flambeau.
 Aussi bien qui le sait mieux que vous, prince illustre?
 De toutes les grandeurs vous comprenez le lustre,
 Et l'hospitalité de votre toit royal
 Accueille tous les coeurs épris de l'idéal.
 Sciences, lettres, arts, toutes ces forces vives,
 Y sont les bienvenus et souvent les convives
 Aux fêtes du savoir votre esprit se complait.
 Sachant bien que, sans lui, tout règne est incomplet
 Votre exemple soutient; votre voix encourage.
 Aussi fasse le Ciel prospérer votre ouvrage!
 Car c'est par là, malgré notre âge indifférent,
 Qu'un peuple devient fort et qu'un roi reste grand.